

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE

DES VOYAGES.



Voyage autour du Monde,

PAR WALLIS.

IMPRIMERIE DE COSSON,
RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N. 9.

Nouvelle Bibliothèque

DES VOYAGES,

OU

CHOIX DES VOYAGES

LES PLUS INTÉRESSANS.

TOME VINGT-NEUVIÈME.

WALLIS.

A PARIS,

CHEZ LECOINTE, ÉDITEUR,

QUAI DES AUGUSTINS, N^o 49.

1850.

V
910
N 937

BIBLIOTECA DO SENADO FEDERAL

Este volume acha-se registrado

sob número

7.132

do ano de

1946

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE
DES VOYAGES.

VOYAGE AUTOUR DU MONDE

EN 1766, 1767 ET 1768,

PAR SAMUEL WALLIS,

COMMANDANT LE VAISSEAU DE SA MAJESTÉ BRITANNIQUE LE DAUPHIN.

CHAPITRE PREMIER.

Passage à la côte des Patagons , avec quelques détails sur les naturels du pays.

Après avoir reçu ma commission, datée du 19 juin 1766, j'allai à bord le même jour; j'arborai la flamme; et je commençai à faire enregistrer les matelots; en conséquence des ordres

que j'avais, je ne voulus point recevoir de mousses, ni pour mon service, ni pour celui d'aucun officier.

Le 26 juillet nous descendîmes la rivière, et le 16 août, à huit heures du matin, nous jetâmes l'ancre à la rade de Plymouth.

Le 19, je reçus mes ordres de départ, avec des instructions pour prendre sous mon commandement le sloup* *le Swallow* et la flûte *le Prince Frédéric*. Le jour, je pris à bord, parmi plusieurs autres choses, trois milliers pesant de tablettes de bouillon et une balle de jaquette de liège. Le vaisseau était encombré de provisions de toute espèce. Le chirurgien proposa d'acheter une quantité extraordinaire de remèdes et de choses propres à la médecine, qu'il jugeait devoir être d'une grande utilité dans les maladies auxquelles l'équipage pourrait être exposé. On en remplit trois grands coffres, qui furent placés dans ma chambre, le seul endroit du vaisseau qui restât libre.

Le 22, à quatre heures du matin, je levai l'ancre, et je fis voile, de conserve avec le *Swallow* et le *Prince Frédéric*; nous nous

* Ce mot signifie hirondelle.

aperçûmes bientôt que *le Swallow* était très-mauvais voilier.

Le 7 septembre nous vîmes, vers les huit heures du matin, l'île de Porto-Santo, gisant à l'ouest. A midi, nous reconnûmes la pointe orientale de l'île de Madère.

Vers les cinq heures, nous passâmes entre cette partie de l'île et les Déserteurs. Dans la partie qui est voisine des Déserteurs, il y a une île basse et plate, et tout près un rocher en aiguille; la partie près de Madère est pleine de roches brisées, et il n'y a pas de sûreté à s'en approcher à plus de deux milles.

À six heures du soir, nous jetâmes l'ancre dans la rade de Madère, à environ deux tiers de mille du rivage. Vers les huit heures, *le Swallow* et *le Prince Frédéric* mouillèrent aussi. J'envoyai un officier à terre pour informer le gouverneur que je le saluerais, s'il voulait me rendre le même nombre de coups de canon, ce qu'il me promit de faire. En conséquence, le lendemain au matin à six heures, je le saluai de treize coups, qu'il me rendit.

Je pris en cet endroit une quantité suffisante d'eau, avec quatre pipes, dix poinçons de vin, du bœuf frais et une grande quantité d'oignons.

Le 12, nous poursuivîmes notre route.

Le 16, à six heures du matin, nous vîmes l'île de Palme, et nous longions cette île, avec un vent d'est, qui nous faisait faire jusqu'à huit milles par heure; mais tout à coup le vent tomba, de sorte qu'en moins de deux minutes le vaisseau se trouva sans mouvement, quoique nous fussions encore au moins à quatre lieues de la côte. Palme est par $28^{\circ} 40'$ de latitude boréale et de $17^{\circ} 48'$ de longitude occidentale *.

Le 20, nous vîmes deux hérons volant à l'est, et un grand nombre de bonites autour du vaisseau; nous prîmes huit de ces poissons.

Dans la nuit du 21 au 22, nous perdîmes de vue le *Swallow*, et vers les huit heures du matin, nous vîmes l'île de Sel, gisante au sud demi-ouest. Le 23 à midi, la terre la plus voisine de l'île de Bonavista courait de sud à ouest-sud-ouest, à sept ou huit milles de distance; la pointe orientale étant en même temps à l'ouest, éloignée de deux lieues. Nous vîmes en même temps un très-grand remouît, que nous supposâmes être causé par un grand récif, s'allongeant

* Dans le cours de ce voyage, la longitude est toujours comptée du méridien de Londres.

dans l'est - sud - est de la pointe environ trois milles au large, et par des brisans dans le sud-est, à la même distance.

Le milieu de l'île de Sel est par les $16^{\circ} 55'$ de latitude boréale, et les $21^{\circ} 59'$ de longitude. Le milieu de Bonavista est au $16^{\circ} 10'$ de latitude et au 23° de longitude ouest.

Le lendemain, à six heures du matin, l'île de May gisait à six lieues de l'ouest au sud-ouest; bientôt après le *Swallow* nous rejoignit. A dix heures et demie, la pointe occidentale de cette île courait par le nord à la distance de cinq lieues. L'île de May est par $15^{\circ} 20'$ de latitude sud et $22^{\circ} 25'$ de longitude ouest.

A midi, la pointe méridionale de l'île de Santiago gisait par le sud-ouest demi-ouest, à la distance de quatre lieues; et la pointe septentrionale paraissait au nord-ouest à cinq lieues de distance. A trois heures et demie nous jetâmes l'ancre au port Praya, de compagnie avec le *Swallow* et le *Prince Frédéric*. Nous eûmes beaucoup de pluie et du tonnerre pendant la nuit. Le lendemain au matin j'en voyai de très-bonne heure demander à l'officier qui commandait dans le fort, la permission de faire de l'eau

et de prendre quelques rafraîchissemens ; il me l'accorda.

Nous apprîmes bientôt que nous étions dans la saison des maladies, et que par les grandes pluies nous aurions beaucoup de difficulté à faire transporter quelque chose de l'intérieur du pays sur les vaisseaux. Pour comble de malheur, la petite vérole était alors épidémique dans cette île, où elle fait d'ordinaire de très-grands ravages. Je ne permis donc à aucun de ceux qui n'avaient pas éprouvé cette maladie, de descendre à terre ; je ne voulus pas même que ceux qui l'avaient eue entrassent dans aucune maison de l'île.

Nous nous procurâmes cependant de l'eau et quelques bestiaux, et prîmes beaucoup de poissons avec la seine, que nous jetions deux fois par jour. Nous trouvâmes aussi dans la vallée où nous faisons de l'eau, une espèce de pourpier sauvage qui y croissait en abondance ; ce fut pour nous un rafraîchissement très-utile, soit pour le manger cru en salade, soit pour le faire bouillir avec du bouillon et des pois : lorsque nous quittâmes l'île, nous en emportâmes une quantité suffisante pour servir à notre usage pendant une semaine.

Le 28, à midi et demi, nous levâmes l'ancre, et mîmes à la mer. A six heures et demi du soir, le pic de Fuego était à l'ouest-nord-ouest, à douze lieues de distance, et dans la nuit nous aperçûmes distinctement le volcan.

Ce même jour je fis donner à tout l'équipage des hameçons et des lignes, afin que chacun pût prendre du poisson pour son propre compte; mais je prescrivis en même temps que personne ne pût garder le poisson qu'il aurait pris, plus de vingt-quatre heures sans le manger; je m'étais aperçu que le poisson gâté, et même celui qui était séché, avait occasioné des maladies et corrompu l'air dans le vaisseau.

Le premier octobre, étant à $10^{\circ} 37'$ de latitude nord, nous perdîmes le vent alisé, et n'eûmes que des bouffées légères et variables.

Le 20, notre beurre et notre fromage étant entièrement consommés, nous commençâmes à faire délivrer de l'huile à l'équipage; j'ordonnai en même temps qu'on lui donnât de la moutarde et du vinaigre, une fois tous les quinze jours, pendant tout le reste du voyage.

Le 22, nous vîmes une multitude incroyable d'oiseaux, et entre autres une frégate; ce qui nous fit juger qu'il y avait quelque terre à moins

de soixante lieues de distance. Ce même jour nous traversâmes l'équateur au 23^o 40' de longitude ouest.

Le 24, je fis donner en ration de l'eau-de-vie à l'équipage, et réservai le vin pour les malades et les convalescens. Le 26, *le Prince Frédéric* fit des signaux d'incommodité; nous allâmes à lui, et nous trouvâmes qu'il avait perdu sa vergue de petit perroquet: pour y suppléer, nous lui donnâmes notre vergue de fausse civadière dont nous pouvions nous passer; on l'agréa sur-le-champ.

Le 17, *le Prince Frédéric* fit de nouveau signal d'incommodité: je m'en approchai, et j'envoyai à son bord le charpentier, qui me rapporta que ce navire avait une voie d'eau, et qu'il était impossible d'y remédier avant que le temps fût meilleur. Le lieutenant Brine, qui commandait le vaisseau, m'apprit qu'il y avait beaucoup de malades à son bord; que l'équipage se trouvait épuisé de fatigue par les manœuvres des pompes et des voiles; que les provisions n'étaient pas bonnes; que ses gens n'avaient à boire que de l'eau, il craignait donc de ne pouvoir me suivre, à moins que je ne lui donnasse du secours. Quant au mauvais état

des provisions, il était impossible d'y remédier; mais j'envoyai à bord de ce navire un charpentier et six matelots, pour aider à la pompe et à la manœuvre.

Le 8 novembre; étant par le 25° 52' de latitude sud et 39° 38' de longitude, nous jetâmes la sonde, mais nous ne trouvâmes point de fond à cent soixante brasses. Le 9, ayant vu un grand nombre d'oiseaux, appelés *albatres*, nous sondâmes encore sans trouver de fond, avec cent quatre-vingts brasses de lignes dehors.

Le 11, je fis signal à la flûte de venir sous notre poupe, et j'y envoyai à bord le charpentier avec des aides pour étancher la voie d'eau; mais ils y travaillèrent avec peu de succès. Alors je pris le parti d'en tirer de quoi compléter nos provisions, ainsi que celles du *Swallow*, et fis passer à bord de ce navire nos douilles de barriques, nos cerclés de fer et nos jarres d'huile vides. Plusieurs des gens du *Prince Frédéric* paraissant atteints du scorbut, j'y envoyai le chirurgien avec des remèdes pour les malades. Ce même jour, nous aperçûmes des albatres, des tourterelles et quelques herbes, nous sondâmes encore, et ne trouvâmes

point de fond à cent quatre-vingts brasses.

Le 12, étant au 30° de latitude sud, nous commençâmes à éprouver un froid très-vif; nous tendîmes nos pavois; et les matelots mirent leurs grosses jacquettes. Nous vîmes le même jour une tourterelle et plusieurs albatres.

Nous continuâmes de voir des herbes et des oiseaux, mais nous ne trouvâmes de fond que le 18. Nous étions alors par 35° 40' de latitude sud et 49° 54' de longitude ouest.

Le 19, environ vers huit heures du soir, nous aperçûmes au nord-est un météore d'une apparence très-extraordinaire et qui, peu de temps après que nous l'eûmes observé, courut avec une prodigieuse rapidité dans une ligne horizontale vers le sud-ouest. Il fut près d'une minute dans sa marche, et laissa derrière lui une traînée de lumière si vive, que le tillac en fut éclairé comme en plein midi. Nous vîmes le même jour une grande quantité de veaux marins autour du vaisseau, et le lendemain beaucoup de veaux marins.

Le 21, nous étions à midi par 37° 40' de latitude sud et 51° 24' de longitude ouest.

Le 22, nous vîmes beaucoup de balcines et de veaux marins, avec un grand nombre de

papillons et d'oiseaux, parmi lesquels nous aperçûmes des bécassines et des pluviers. A midi, nous étions par $38^{\circ} 55'$ de latitude australe et $56^{\circ} 47'$ de longitude.

Le 8 décembre, vers les six heures du matin, nous reconnûmes une terre qui courait du sud-ouest à l'ouest $1/4$ sud, et ressemblait à un groupe de petites îles. Vers les trois heures, le cap Blanc gisait à l'ouest nord-ouest, à six lieues de distance, et nous vîmes une terre remarquable en forme de double selle, à l'ouest-sud-ouest, à la distance d'environ trois lieues.

Le 8 au soir, le rocher de la Tour au port Desiré, gisait au sud-ouest $1/4$ ouest à la distance d'environ trois lieues, et les dernières terres couraient du sud $1/4$ est au nord-ouest $1/4$ nord. A neuf heures, l'île des Pinguis gisait au sud $1/4$ ouest $1/2$ ouest, éloignée de deux lieues; et le 9, à quatre heures du matin, la terre, vue du grand hunier, courait de sud-ouest à ouest $1/4$ nord.

A midi, l'île des Pinguis nous restait au sud $1/4$ ouest à cinquante-sept milles de distance ouest. Nous vîmes le même jour une si grande quantité de chevrettes rouges autour du vaisseau, que la mer en était colorée.

Le lendemain 10, à midi, les dernières terres couraient du sud-ouest au nord-ouest ; et la montagne de Wood près l'entrée de Saint-Julien, courait α sud-ouest $1/4$ ouest à la distance de trois ou quatre lieues ouest.

Le 11, à midi, l'île des Pingvins gisait au nord-nord-est, à cinquante-huit lieues de distance.

Nous continuâmes notre route jusqu'au samedi 13. Le vaisseau était éloigné de cinq à six milles du rivage. Le cap Beachy-Head, qui est le cap le plus au nord, fut reconnu à $50^{\circ} 16'$ de latitude sud ; et le cap Beautemps, qui est le plus au sud, parut au $60^{\circ} 50'$ de latitude.

Le 14 à quatre heures du matin, le cap Beachy-Head gisait nord-ouest $1/2$ nord, éloigné d'environ huit lieues, et à midi, nous étions à six lieues du rivage.

Enfin à midi, le 16, nous avions le cap Beautemps à l'ouest-nord-ouest $1/2$ ouest, éloigné de six lieues, et un mondrain assez considérable à sept lieues au sud-ouest $1/2$ ouest. Nous étions alors par $51^{\circ} 52'$ de latitude australe et $68'$ de longitude, et à huit heures étant très-près du cap, nous vîmes sur la pointe plusieurs hommes à cheval qui nous faisaient signe

d'aborder. Une demi-heure plus tard, nous mouillâmes dans une baie sous la côte méridionale du cap. *Le Swallow* et *le Prince Frédéric* jetèrent bientôt après l'ancre entre le cap qui gisait alors nord $1/4$ ouest $1/2$ ouest, et ayant une pointe de terre basse et sablonneuse au sud $1/4$ ouest. Il y a un bas-fond qui s'étend du cap à environ une demi-lieue, et qu'on peut reconnaître aisément aux goëmons qui le couvrent.

Les naturels du cap restèrent toute la nuit vis-à-vis du vaisseau, allumant des feux et poussant de grands cris. Le 17 au matin, dès qu'il fut jour, nous en vîmes un grand nombre en mouvement, qui nous faisaient signe d'aller à terre. Vers les cinq heures, je donnai le signal pour faire venir à bord les canots du *Swallow* et du *Prince Frédéric*, et en même temps je fis mettre le mien à la mer. Ces bateaux étant tous équipés et armés, je pris un détachement de soldats de marine, et je marchai vers le rivage, après avoir donné ordre au maître de présenter le côté du navire au rivage pour protéger le débarquement, et de charger les canons à mitraille. Nous approchâmes du rivage vers les six heures, et avant de sortir des bateaux je fis signe aux habitans de se retirer à quelque di-

stance. Ils obéirent sur-le-champ; je descendis alors avec le capitaine du *Swallow* et plusieurs officiers; les soldats de marine étaient rangés en bataille, et les canots tenus à flot sur leurs grappins près de la côte.

Je cherchai, par signes, à engager les habitans à s'approcher et à s'asseoir en demi-cercle; ce qu'ils firent sans confusion et avec gaieté. Alors je leur distribuai des couteaux, des ciseaux, des boutons, des grains de verre, des peignes et d'autres bagatelles; je donnai surtout quelques rubans aux femmes, qui les reçurent avec un mélange décent de plaisir et de respect. Après avoir fait la distribution de mes présens, je leur fis entendre que j'avais d'autres choses à leur offrir, mais qu'en échange je voulais avoir quelques provisions. Je leur fis voir des haches et des serpes, et leur montrai en même temps des guanaques, et des autruches mortes que je voyais près d'eux, en leur indiquant du geste que je voulais manger; mais ils ne purent ou ne voulurent pas me comprendre; car, quoiqu'ils parussent avoir une grande envie des haches et des serpes, ils ne parurent pas disposés à nous céder de leurs provisions; nous ne fîmes donc aucun trafic avec eux.

Ces Américains, les femmes comme les hommes, avaient chacun un cheval avec une selle assez propre, une bride et des étriers. Les hommes portaient des éperons de bois, à l'exception d'un seul qui avait une paire de grands éperons à l'espagnole; des étriers de bronze, et un sabre espagnol sans fourreau. Malgré ces distinctions, il ne paraissait pas avoir la moindre autorité sur les autres. Les femmes ne portaient point d'éperons. Leurs chevaux sont bien faits, légers; et hauts d'environ quatorze palmes*. Ces Américains avaient aussi des chiens, qui nous semblèrent être, ainsi que les chevaux, de race espagnole.

Nous prîmes la mesure de ceux qui étaient les plus grands; l'un d'eux avait six pieds sept pouces**; plusieurs autres, six pieds cinq pouces; mais la taille du plus grand nombre était de cinq pieds dix pouces à six pieds.

Leur teint est d'une couleur de cuivre foncé, comme celui des naturels de l'Amérique septentrionale; leurs cheveux sont droits, presque aussi durs que les soies de cochon; ils les nouent

* La palme est de quatre pouces.

** Le pied anglais a environ huit lignes de moins que notre pied-de-roi.

avec une ficelle de coton. Les hommes et les femmes n'ont rien sur leurs têtes. Ils sont bien faits et robustes; ils ont de gros os; mais nous remarquâmes la petitesse de leurs pieds et de leurs mains. Ils sont vêtus de peaux de guanaque, cousues ensemble par pièces d'environ six pieds de longueur sur cinq de largeur, dont ils s'enveloppent le corps, et qu'ils attachent avec une ceinture, en mettant le poil en dedans. Quelques-uns d'entre eux avaient aussi ce que les Espagnols appellent un *puncho*, c'est-à-dire une pièce carrée d'étoffe faite avec le duvet de guanaque, à travers laquelle ils font une ouverture pour y passer la tête et qui descend autour du corps jusqu'aux genoux.

Le guanaque est un animal qui, pour la grandeur, la forme et la couleur, ressemble à un daim; mais il a une bosse sur le dos et des cornes.

Ces Américains portent aussi une espèce de caleçon qu'ils tiennent fort serré, et des brèdequins qui descendent du milieu de la jambe jusqu'à la cheville par devant, et par derrière passe sous le talon; le reste du pied est découvert.

Nous remarquâmes que plusieurs des hom-

mes avaient un cercle rouge tracé autour de l'œil gauche et que d'autres s'étaient peints les bras et différentes parties du visage ; toutes les jeunes femmes avaient leurs paupières teintes en noir.

Ils causaient beaucoup ; quelques-uns d'entre eux prononcèrent le mot *ca-pi-ta-ne* ; mais quand on leur parla en espagnol, en portugais, en français et en hollandais, ils ne firent aucune réponse. Nous ne pûmes distinguer dans leur langage que le seul mot de *chevow* ; nous supposâmes que c'était une salutation, parce qu'ils le prononçaient toujours quand ils nous frappaient dans la main, et quand ils nous faisaient signe de leur donner quelque chose. Lorsque nous parlions en anglais, ils répétaient après nous les mêmes mots, comme nous aurions pu le faire ; et ils eurent bientôt appris par cœur ces mots : *Englishmen, come on shore* (Anglais, venez à terre).

Chacun avait à sa ceinture une arme de trait d'une espèce singulière ; c'étaient deux pierres rondes couvertes de cuir, et pesant chacune environ une livre, qui étaient attachées aux deux bouts d'une corde d'environ huit pieds de long. Ils s'en servent comme d'une fronde, en tenant une des pierres dans la main

et en faisant tourner l'autre autour de la tête jusqu'à ce qu'elle ait acquis une force suffisante ; alors ils la lancent contre l'objet qu'ils visent. Ils sont si adroits à manier cette arme qu'à la distance de quinze verges ils peuvent atteindre, des deux pierres à la fois, un but qui n'est pas plus grand qu'un schelling. Ce n'est cependant pas leur usage d'en frapper le guanaque ni l'autruche, quand ils font la chasse de ces animaux ; mais ils lancent leur fronde de manière que la corde rencontrant les deux jambes de l'autruche ou de celles du guanaque, les enveloppe aussitôt par la force et le mouvement de rotation des pierres, et arrête l'animal, qui devient alors aisément la proie du chasseur.

Tandis que nous étions à terre, nous les vîmes manger de la chair crue, entre autres le ventre d'une autruche, sans autre préparation que de le retourner en mettant le dedans en dehors et de le secouer.

Nous remarquâmes aussi qu'ils avaient plusieurs grains de verre, comme ceux que je leur avais donnés, et deux morceaux d'étoffe rouge. Nous supposâmes que le commodore Byron les avait laissés en cet endroit ou dans quelque canton voisin.

Après avoir passé environ quatre heures avec ces Américains , je leur fis entendre par signes que j'allais retourner à bord , et que j'en emmenerais quelques-uns d'entr'e eux avec moi , s'ils le désiraient. Dès qu'ils m'eurent compris , plus de cent se présentèrent avec empressement pour aller sur le vaisseau ; mais je ne voulus pas en recevoir plus de huit. Ils sautèrent dans les canots avec la joie qu'auraient des enfans qui vont à la foire ; comme ils n'avaient aucune mauvaise intention , ils ne nous en soupçonnaient aucune. Pendant qu'ils étaient dans les canots , ils chantèrent plusieurs chansons de leur pays ; lorsqu'ils furent sur le vaisseau , ils n'exprimèrent pas les sentimens d'étonnement et de curiosité que paraissaient devoir exciter en eux tant d'objets extraordinaires et nouveaux qui venaient frapper à la fois leurs yeux. Je les fis descendre dans ma chambre ; ils regardaient autour d'eux avec une indifférence inconcevable , jusqu'à ce qu'un d'entre eux eût jeté les yeux sur un miroir ; mais cet objet ne leur causa pas plus d'étonnement que les prodiges qui s'offrent à notre imagination dans un songe , lorsque nous croyons converser avec les morts , voler dans l'air , marcher sur la mer , sans ré-

fléchir que les lois de la nature sont violées ; cependant ils s'amusèrent beaucoup de ce miroir ; ils avançaient , reculaient et faisaient mille tours devant la glace , riant avec éclat et se parlant avec beaucoup de chaleur les uns aux autres.

Je leur donnai du bœuf , du porc , du biscuit et d'autres provisions du vaisseau ; ils mangèrent indistinctement de tout ce qu'on leur offrit ; mais ils ne voulurent boire que de l'eau.

De ma chambre je les menai dans toutes les parties du vaisseau ; ils ne regardèrent avec attention que les animaux vivans que nous avions à bord. Ils examinèrent avec assez de curiosité les cochons et les moutons , et s'amusèrent infiniment à voir les poules de Guinée et les dindons.

Ils ne parurent désirer de tout ce qu'ils voyaient que nos vêtemens , et un vieillard fut le seul d'entre eux qui nous en demanda : nous lui fîmes présent d'une paire de souliers avec des boucles , et je donnai à chacun des autres un sac de toile dans lequel je mis quelques aiguilles tout enfilées , des morceaux de drap , un couteau , une paire de ciseaux , du fil , de la rassade , un peigne , un miroir , et quelques pièces de notre monnaie , qu'on avait percées

par le milieu, afin de pouvoir les suspendre au cou avec un ruban.

Nous leur offrîmes des feuilles de tabac roulées; ils en fumèrent un peu, mais ne parurent pas y prendre plaisir.

Je leur montrai les canons, ils ne témoignèrent avoir aucune connaissance de leur usage. Lorsqu'ils eurent parcouru tout le vaisseau, je fis mettre sous les armes les soldats de marine et leur fis exécuter une partie de l'exercice. A la première décharge de la mousqueterie, nos Américains furent frappés d'étonnement et de terreur; le vieillard en particulier se jeta à terre sur le tillac, et, montrant les fusils, se frappa le sein avec sa main, et resta ensuite quelque temps sans mouvement les yeux fermés; nous jugeâmes qu'il voulait nous faire entendre qu'il connaissait les armes à feu et leurs terribles effets. Les autres, voyant que nos gens étaient de bonne humeur, et n'ayant reçu aucun mal, reprirent bientôt leur gaieté, et entendirent sans beaucoup d'émotion la seconde et la troisième décharges; mais le vieillard resta prosterné sur le tillac pendant quelque temps, et ne reprit ses esprits qu'après que la mousqueterie eut cessé.

Vers le midi, la marée reversant, je leur fis connaître par signes que le vaisseau allait s'éloigner et qu'ils devaient aller à terre; je m'aperçus bientôt qu'ils n'avaient pas envie de s'en aller; cependant on les fit entrer sans beaucoup de peine dans la chaloupe; à l'exception du vieillard et d'un autre qui voulurent rester; ces deux-ci s'arrêtèrent à l'endroit où l'on descend du vaisseau; le plus vieux tourna autour, et alla par la poupe à l'échelle qui conduit à la chambre du capitaine; là, il resta quelque temps sans dire un mot; puis il prononça un discours que nous prîmes pour une prière: car plusieurs fois il éleva les mains et les yeux vers le ciel, et parla avec des accens, un air et des gestes fort différens de ce que nous avons observé dans leur conversation. Il paraissait plutôt chanter que prononcer ce qu'il disait, de sorte qu'il nous fut impossible de distinguer un mot d'un autre. Je lui fis entendre qu'il était à propos qu'il descendît dans la chaloupe; alors il me montra le soleil, puis faisant mouvoir sa main en la tournant vers l'ouest, il s'arrêta, me regarda en face, se mit à rire, et me montra ensuite le rivage. Il nous fut aisé de comprendre par ces signes qu'il désirait rester à bord jusqu'au

coucher du soleil , et je n'eus pas pu de peine à lui persuader que nous ne pouvions pas nous arrêter si long-temps sur cette partie de la côte. Enfin il se déterminâ à sauter dans la chaloupe avec son compagnon. Lorsque la chaloupe s'éloigna , ils se mirent tous à chanter , et continuèrent à donner des signes de joie jusqu'à ce qu'ils furent arrivés à terre ; lorsqu'ils débarquèrent , plusieurs de leurs compagnons qui étaient sur le rivage , voulurent se jeter avec empressement dans la chaloupe ; l'officier qui se trouvait à bord , ayant des ordres positifs de n'en recevoir aucun , eut beaucoup de peine à les empêcher d'entrer dans le bâtiment , ce qui parut les mortifier extrêmement.

La chaloupe étant revenue , je la renvoyai avec le maître pour sonder le bas-fond qui s'allonge depuis le cap ; il le trouva d'environ trois milles de large du nord au sud , et il jugea que , pour l'éviter , il fallait se ranger à quatre milles hors du cap , sur douze ou treize brasses de fond.

CHAPITRE II.

Passage du détroit de Magellan, avec quelques nouveaux détails sur les Patagons, et une description des côtes opposées et de leurs habitans.

LE 17 décembre, vers une heure, je fis signal de lever l'ancre, en ordonnant au *Swallow* de marcher à l'avant, et au *Prince Frédéric* de le suivre. Le vent soufflait avec force, de sorte que nous fûmes obligés de louvoyer, en profitant de la marée dans le détroit de Magellan, entre le cap de la Vierge Marie et la pointe de sable qui ressemble à Dungeness. Quand nous fûmes en travers de cette pointe, nous restâmes près de la côte, où nous vîmes deux guanaqués et plusieurs Américains à cheval à la poursuite de ces animaux qui couraient avec une grande vitesse; les chasseurs les suivaient de près, disposés à lancer leurs frondes, mais ils ne purent les atteindre, tant qu'ils furent à portée de notre vue.

A huit heures et demie du soir, nous jetâmes l'ancre à environ trois milles de la côte. Le cap de la Vierge-Marie nous restait alors nord-est un quart est et demi est; et le cap de Possession ouest et demi sud, à environ cinq lieues de distance.

Nous avions jeté l'ancre à peine depuis une demi-heure, lorsque les naturels allumèrent plusieurs grands feux en face du vaisseau; et à la pointe du jour nous en vîmes environ quatre cents qui campaient dans un vallon d'un très-beau vert, situé entre deux collines; leurs chevaux paissaient derrière eux.

Vers les six heures du matin nous remîmes sous voiles. A midi, n'ayant que peu de vent, et le jusant courant avec beaucoup de force, le *Swallow*, qui était à l'avant, fit signal et jeta une ancre; j'en fis de même, ainsi que le *Prince Frédéric* qui marchait à l'arrière.

Comme nous vîmes un grand nombre d'Américains sur le rivage, et que le capitaine Carteret m'avait indiqué cet endroit comme étant celui où le commodore Byron trouva les grands Patagons, j'envoyai les lieutenans du *Swallow* et du *Prince Frédéric* au rivage, mais avec ordre de ne pas descendre à terre, parce que

les vaisseaux étaient trop éloignés de la côte pour que nous fussions à portée de les protéger. Ces officiers, en revenant, nous dirent, que la chaloupe s'étant avancée à la rade très-près de la plage, les habitans s'y précipitèrent en très-grand nombre, et que c'étaient les mêmes que nous vîmes la veille, avec plusieurs autres qui n'avaient pas paru, particulièrement des femmes et des enfans; que lorsque ces Américains avaient remarqué que nos gens ne se décidaient pas à débarquer, ils montrèrent beaucoup de chagrin; que ceux qui vinrent sur le vaisseau s'étaient avancés à gué près du canot, lui faisant signe d'approcher, prononçant très-haut et à diverses reprises les mots anglais qu'on leur avait appris: *Anglis, venez à terre*; que, voyant leurs invitations inutiles, ils voulurent entrer dans la chaloupe, et qu'on les en empêcha avec beaucoup de peine; que ces deux officiers avaient présenté aux Américains du pain, du tabac et quelques bagatelles, faisant signe en même temps qu'ils désiraient en échange des guanaques et des autruches qu'ils voyaient; mais qu'ils ne purent jamais se faire comprendre; enfin que, ne pouvant point obtenir de rafraîchissemens, ils avaient longé le rivage à la rame

pour chercher de l'eau douce, mais que, ne trouvant aucune apparence de ruisseau, ils étaient revenus à bord.

Le lendemain, à six heures du matin, nous levâmes l'ancre, le *Swallow* marchant toujours à l'avant, et à midi, nous mouillâmes dans la baie de Possession. Le cap de Possession était alors à l'est, éloigné de trois lieues, les Oreilles-d'Anc à l'ouest, et l'entrée des goulets au sud-ouest demi-ouest. Le fond de la baie, qui était la terre la plus voisine du vaisseau, était à environ trois milles. Nous vîmes un grand nombre d'Américains sur le cap, et, le soir, de grands feux allumés sur la côte de la Terre de Feu.

Depuis ce jour jusqu'au 22, nous eûmes des coups de vents et une grosse mer, et nous ne pûmes avancer que lentement : le 22, nous jetâmes l'ancre. Les Oreilles-d'Anc nous restait nord-ouest quart ouest demi-ouest ; le cap de Possession nord-est quart est ; et la pointe des goulets, du côté du sud, était à trois ou quatre lieues de distance, sud-sud-ouest. Nous étions par $70^{\circ} 27'$ de longitude ouest, et $52^{\circ} 30'$ de latitude sud.

Le 23 au matin, nous mîmes à la voile, en tenant le plus près; mais la marée était si forte,

que le *Swallow* prit une route, le *Dauphin* une autre, et le *Prince Frédéric* une troisième. Nous avions un vent frais, mais aucun des vaisseaux ne sentait son gouvernail. La sonde nous donnait des profondeurs différentes, et nous voyions le bouillonnement dans le milieu. Dans cette situation nous entrâmes dans le premier goulet. Vers les six heures du soir, la mer étant retirée, nous mouillâmes sur la rive occidentale. Le *Swallow* mouilla sur la rive du nord, et la flûte à moins d'une encablure d'un banc de sable qui se trouvait à environ deux milles à l'est. Le détroit, en cet endroit, n'a que deux milles de large; à minuit, nous levâmes l'ancre et touâmes le navire. Il s'éleva bientôt après une brise, qui dura jusqu'à sept heures du matin et tomba. Nous gouvernâmes du premier goulet au second, par sud-ouest. A huit heures nous mouillâmes à deux lieues de la côte; le cap Grégoire gisant à l'ouest demi-nord, et la pointe de Sweepstakes au sud-ouest demi-ouest. Le courant de la marée était quelquefois si rapide, et entraînait des quantités si prodigieuses d'herbes, que nous nous attendions à tous momens à être emportés à la dérive.

Le lendemain, jour de Noël, nous traversâmes le second goulet. Vers les huit heures et demie, le temps étant orageux et pluvieux, nous mouillâmes vers l'île Sainte-Élisabeth. Nous trouvâmes dans cette île une grande quantité de céleri, que le chirurgien conseilla de donner tous les matins à l'équipage, avec du froment bouilli et des tablettes de bouillon. Quelques officiers, étant descendus à terre avec leurs fusils, virent deux petits chiens; ils remarquèrent différens endroits où il n'y avait pas long-temps qu'on avait fait du feu, et près desquels étaient plusieurs coquilles encore fraîches de moules et de lépas. Ils trouvèrent plusieurs huttes, formées de jeunes arbres qui avaient été aiguïsés par un bout et enfoncés dans la terre dans une forme circulaire, et dont on avait rapproché et attaché les extrémités supérieures; mais ils n'aperçurent aucun habitant.

Nous vîmes de cet endroit plusieurs hautes montagnes, courant de sud à ouest-sud-ouest; quelques-unes étaient couvertes de neige à leur sommet, quoique ce fût le milieu de l'été pour cette partie du globe. Ces montagnes étaient boisées à environ les trois

quarts de leur hauteur ; plus hautes elles étaient couvertes d'herbes , excepté dans les endroits où la neige n'était pas encore fondue. C'était le premier endroit de toute l'Amérique méridionale où nous avons vu du bois.

Le 26 , à deux heures du matin , nous levâmes l'ancre ; et , le vent étant bon , nous fûmes à trois heures en travers de l'extrémité septentrionale de l'île Sainte-Élisabeth. A cinq heures et demie , étant entre l'île Sainte-Élisabeth et l'île Saint-George , à une égale distance de l'une et de l'autre , nous touchâmes une fois. Pendant que nous étions sur cette latitude , le cap Purpoise gisait ouest-sud-ouest $1/2$ ouest ; l'extrémité méridionale de l'île Sainte-Élisabeth , ouest-nord-ouest $1/2$ ouest , à trois lieues de distance ; et celle de l'île Saint-George , nord-est , à quatre lieues. *Le Prince Frédéric* , qui était à environ une demi-lieue de nous au sud , n'eut un moment que quatre brasses d'eau. *Le Swallow* , qui était à trois ou quatre milles au sud , avait beaucoup d'eau : il se tenait près de l'île Saint-George. Suivant mon opinion , il y a plus de sûreté à courir en descendant de la pointe septentrionale de l'île Sainte-Élisabeth , à environ deux ou trois milles

de la côte, et de même tout le long de la côte jusqu'au port Famine.

A midi, nous avions une pointe de terre basse à l'est $1/2$ nord; la baie d'Eau-douce au sud-ouest $1/2$ ouest. Nous étions alors à environ trois milles de la côte septentrionale; notre longitude était $71^{\circ} 20'$ ouest, et notre latitude $54^{\circ} 12'$.

Vers les quatre heures, nous mouillâmes dans la baie du port Famine, et comme il y avait peu de vent, nous mîmes dehors tous les canots pour louer le *Swallow* et le *Prince-Frédéric*.

Le lendemain au matin, le vent soufflant par raffales, nous remorquâmes le vaisseau plus avant dans le havre, et l'amarrâmes avec un câble de chaque côté; à neuf brasses de fond. J'envoyai alors un détachement chargé de dresser deux grandes tentes au fond de la baie, pour les malades, les coupeurs de bois et les voiliers, que je fis passer ensuite à terre, avec le chirurgien, le canonnier, et quelques bas-officiers. Le cap Sainte-Anne gisait alors nord-est $1/4$ est, à trois quarts de mille, et la rivière Sedger sud $1/2$ ouest.

Le 28, nous détachâmes toutes les voiles,

pour les faire réparer à terre ; nous dressâmes des tentes sur les rives de la Sedger , où nous renvoyâmes toutes les futailles vides avec les tonneliers pour les raccommoder , et un contre-maître , aidé de matelots , pour les nettoyer et les remplir. Nous jetâmes la seine , et prîmes une grande quantité de poissons ; quelques-uns ressembloient à des mulets , mais la chair en était très-molle ; il s'y trouvait aussi des éperlans , dont quelques-uns avaient vingt pouces de long , et pesaient vingt-quatre onces.

Tant que nous restâmes en cet endroit , nous y prîmes assez de poisson pour que , chaque jour , les malades et ceux qui se portaient bien pussent en manger. Nous y trouvâmes aussi une grande abondance de céleri et de tiges de pois qu'on faisait bouillir avec des pois et des tablettes de bouillon ; nous cueillîmes ; outre cela , une espèce de fruit qui y était très-commun et ressemble à la canneberge , ainsi que des feuilles d'un arbuste assez pareil à l'épine , lesquelles étaient extrêmement acides. Quand nous arrivâmes dans cette baie , tous nos gens commençaient à être fort pâles et très-maigres ; plusieurs étaient violemment atteints du scorbut ; et d'autres visiblement menacés de l'é-

prouver , dans quinze jours il ne resta pas un seul scorbutique sur nos trois bâtimens. Ils se guérirēt en respirant l'air de terre; en mangeant beaucoup de végétaux , en lavant eux-mêmes leur linge , et en se baignant tous les jours dans la mer pour se tenir propres.

Le lendemain nous établîmes la forge à terre. Dès ce moment les armuriers, les charpentiers et le reste de nos gens furent employés à radouber le vaisseau, à le mettre en état de tenir la mer.

Nous coupâmes en même temps une grande quantité de bois , que je fis mettre à bord du *Prince Frédéric* pour le transporter à l'île Falkland ; comme je savais qu'il n'y croissait point de bois , j'ordonnai qu'on arrachât avec soin plusieurs milliers de jeunes arbres , avec leurs racines et une portion de terre suffisante pour les conserver ; on les porta et on les arrangea le mieux que l'on put sur la flûte, que je résolus de faire partir par le premier bon vent pour le port Egmont , avec ordre de remettre ces arbres à l'officier qui commandait dans le fort. Je fis aussi passer sur ce navire deux de mes matelots , qui, déjà malades lorsqu'ils s'embarquèrent , se trouvaient alors entièrement hors d'état de continuer leur v voyage.

Le 14 janvier , nous rembarquâmes tout notre équipage et nos tentes. Nous prîmes soixante et quinze barriques d'eau douce , et nous tirâmes du *Prince Frédéric* des provisions de toute espèce pour notre usage pendant une année entière , et pour le *Sivallo* pendant dix mois. J'envoyai ensuite le maître dans le canot, avec des provisions pour une semaine, afin de chercher des mouillages sur la côte septentrionale du détroit.

Après plusieurs tentatives inutiles pour mettre à la voile , nous fûmes obligés de rester dans notre station jusqu'au 17 ; ce jour-là le *Prince Frédéric*, partit pour l'île-Falkand, et le maître revint de son expédition. Il rapporta qu'il avait trouvé entre le lieu où nous étions et le cap Froward , quatre endroits où l'on pouvait mouiller en sûreté ; qu'il était descendu à terre sur plusieurs parties de la côte, où il avait trouvé beaucoup de bois et d'eau , très-près de la plage, avec une grande quantité de canneberges et de céleri sauvage. Il dit aussi qu'il avait vu beaucoup de groseilliers couverts de fruits , qui , à la vérité , n'étaient pas encore mûrs ; un grand nombre de beaux arbustes, portant des fleurs de couleur diffé-

rente , mais particulièrement rouge , pourpre , jaune et blanche ; et une grande quantité d'écorces de Winter, épicerie agréable, bien connue des botanistes d'Europe. Il avait tué aussi des canards sauvages , des oies , des mouettes , un faucon , et deux ou trois oiseaux que nos matelots appellent *race-horse*.

Le 18 , à cinq heures du matin , nous mîmes à la voile , et à midi , étant à deux milles du rivage , le cap Froward gisait nord $1/4$ est , une pointe de terre nord-nord-ouest , et le cap Holland ouest $1/2$ sud. La latitude en cet endroit était , suivant notre observation , $50^{\circ} 3'$ sud , et le détroit avait environ six milles de large. Peu de temps après j'envoyai un canot dans la baie de Snug pour y chercher un mouillage ; mais le vent venant de terre , je me tins encore au large toute la nuit. A un mille du rivage nous n'avions point de fond à 140 brasses.

Le 19 au matin , le *Swallow* ayant fait signal pour mouiller sous le cap Holland , nous y courûmes , et jetâmes l'ancre. Ayant envoyé les canots plus loin pour sonder , nous reconnûmes que nous étions très-près d'une bande de rochers ; en conséquence , nous reti-

râmes l'ancre et la mouillâmes un peu plus loin : Nous étions à environ un demi-mille de la côte , précisément vis-à-vis d'un courant d'eau assez considérable , qui tombe avec beaucoup de rapidité des montagnes ; car la terre est en cet endroit d'une hauteur prodigieuse.

Le lendemain au matin nous fîmes un peu d'eau , et cueillîmes beaucoup de céleri sauvage ; mais nous ne pûmes prendre que quelques moules. J'envoyai les canots pour sonder , et je reconnus qu'il y avait un très-bon mouillage à environ un demi-mille de terre , depuis le cap jusqu'à quatre milles au dessous , et tout à côté du cap un havre , où un vaisseau pouvait se rafraîchir avec beaucoup plus de sûreté qu'au port l'amine , parce qu'il s'y trouvait une grande rivière d'eau douce , avec beaucoup de bois , de céleri et de canneberges ; mais on n'y pouvait avoir d'autres poissons que des moules.

Après nous être pourvus d'eau et de bois , nous quittâmes cet endroit le 22 , vers les trois heures après midi. A neuf heures du soir , le vaisseau étant à deux milles de la côte , le cap Galand gisait ouest-demi-nord à deux lieues de distance ; le cap Holland est-quart-nord à

six lieues, ces deux caps étant à peu près sur la même ligne. Nous voyions une tache blanche de l'île Monmouth au sud-sud-ouest-trois-quarts-ouest, et l'île Rupert était ouest-sud-ouest. Le détroit n'a pas plus de cinq milles en cet endroit; et nous trouvâmes une marée qui produisait un effet extraordinaire, car il était impossible de tenir le cap sur aucun point.

Le lendemain au matin, à six heures, le *Swallow* fit signal qu'il avait trouvé un mouillage; et à huit heures nous jetâmes l'ancre dans une baie sous le cap Galand. Les canots ayant été envoyés pour sonder, trouvèrent partout un bon mouillage, excepté à la distance de deux encablures au sud-ouest du vaisseau, où le fond était de corail. L'après midi je dis au maître d'aller examiner la baie et un lagon considérable; il rapporta que le lagon était le havre le plus commode que nous eussions encore trouvé dans le détroit, qu'il était capable de recevoir un grand nombre de navires, et qu'il y avait trois grandes rivières d'eau douce, avec beaucoup de céleri. Nous eûmes le malheur d'y déchirer un filet de saumure, qui s'embarassa dans des bois arrêtés à l'embouchure de ces rivières. Nous ne pêchâmes

que très-peu de poisson ; mais nous en fâmes bien dédommâgés par un nombre incroyable de canards sauvages que nous prîmes.

Les montagnes de cette côte sont très-élevées. Le maître du *Swallow* grimpa sur une des plus hautes , espérant que du sommet il pourrait découvrir la mer du Sud ; mais il trouva que la vue était interceptée par des montagnes encore plus hautes , situées sur la côte méridionale. Cependant , avant de descendre , il éleva sur cette montagne une pyramide dans laquelle il déposa une bouteille contenant un schelling et un papier sur lequel étaient écrits le nom du vaisseau et la date de l'année : monument qui peut-être restera dans ce lieu sauvage jusqu'à la destruction du globe.

Le 24 au matin , nous prîmes deux canots , et nous examinâmes la baie Descordes , que nous trouvâmes très-inférieure à celle où le vaisseau mouillait ; elle avait à la vérité un lagon plus étendu ; mais l'entrée en était très-étroite et barrée par une bature où il n'y avait pas assez d'eau pour mettre à flot un vaisseau de grand port.

Nous vîmes en cet endroit un animal qui ressemblait à un âne ; mais il avait le pied

fourchu ; comme nous le découvriâmes ensuite en suivant ses traces , et il courait avec autant de vitesse qu'un daim. C'était le premier quadrupède que nous eussions aperçu dans le détroit , excepté à l'entrée , où nous vîmes les guanagues que nous ne pûmes obtenir en échange des Patagons. Nous tirâmes cet animal , mais sans pouvoir l'atteindre : il est vraisemblablement inconnu aux naturalistes d'Europe.

Le pays qui se trouve dans les environs présente l'aspect le plus aride et le plus sauvage ; les montagnes de chaque côté du détroit sont d'une élévation prodigieuse : du pied jusqu'à un quart de leur hauteur , elles sont couvertes de gros arbres ; de là jusqu'au milieu on ne voit plus que des arbustes desséchés ; plus haut on aperçoit des tas de neige et des fragmens de roc brisé ; le sommet est entièrement nu , et s'élève au dessus des nuages , en morceaux de rochers entassés les uns sur les autres , qui ressemblent à des ruines de la nature , dévouées à une éternelle stérilité.

Nous allâmes sur deux bateaux aux Isles Royales , et nous sondâmes sans trouver de fond. Le courant de la marée était très-rapide

partout où il y avait une ouverture , et un vaisseau ne peut pas en approcher sans le plus grand danger. Quiconque navigue dans cette partie du détroit doit constamment ranger de près la côte du nord , et ne pas s'en écarter à plus d'un mille, jusqu'à ce qu'il ait dépassé les îles Royales. Le courant porte à l'est pendant les vingt-quatre heures entières , et il faut absolument l'éviter. La rade du cap Galand est à 53° 50' de latitude sud.

Nous restâmes à cette place , faisant de l'eau et du bois , et ramassant des moules et des herbes jusqu'au 27 au matin ; Lorsqu'une des chaloupes , qui avait été envoyée pour estimer le courant , revint , et nous rapporta que sa vitesse était de deux milles par heure ; mais que , le vent étant nord , nous pouvions vraisemblablement tourner avant la nuit la baie d'Élisabeth et la rade d'York. En conséquence , nous nous hâtâmes de lever l'ancre. Le 28 , à midi , la pointe occidentale du cap Galand était ouest-nord-ouest à un demi-mille de distance , et la tache blanche de l'île Saint-Charles était sud-est-quart-sud. Le vent soufflait de terre avec violence et par raffales ; à deux heures nous avions la pointe occidentale du cap Galand à

l'est, éloignée de trois lieues, et la pointe d'York à l'ouest-nord-ouest, éloignée de cinq lieues. A cinq heures, nous arrivâmes à la rade d'York. Alors le vaisseau fut pris en poupe ; un fort courant avec une pesante raffale nous chassa avec tant de violence sous le vent, que nous eûmes beaucoup de peine à gagner la baie d'Élisabeth où nous mouillâmes. *Le Swallow* étant à l'ancre vis-à-vis la pointe de la baie et très-près des rochers, j'envoyai à son secours tous les canots avec des ancres et des hansières ; nous parvîmes à le remorquer contre le vent, et à l'amener dans un bon mouillage. Peu de temps après le coucher du soleil, nous vîmes une grande fumée sur la côte méridionale, et une autre sur l'île du prince Rupert.

Le 29 de grand matin, j'envoyai les chaloupes à terre pour faire de l'eau ; peu de temps après que nos gens furent descendus, trois pirogues partirent de la côte méridionale, et débarquèrent seize Américains sur la pointe orientale de la baie. Lorsqu'ils furent à environ cent verges de distance de nos gens, ils s'arrêtèrent, appelèrent ceux-ci et leur firent des signes d'amitié ; nos matelots leur en firent de leur côté, en leur montrant quelques fils de rassade et

d'autres bagatelles. La vue de ces objets parut faire beaucoup de plaisir aux Américains, qui poussèrent des cris de joie ; nos gens imitèrent ces cris ; les Américains s'avancèrent alors , continuant leurs cris avec de grands éclats de rire. Les deux troupes s'étant jointes , on se frappa mutuellement dans les mains, et nos gens donnèrent aux Américains plusieurs des bagatelles qu'ils leur avaient montrées de loin. Ces Américains étaient couverts de peaux de veaux marins , et exhalaient une horrible puanteur ; quelques-uns mangeaient de la viande pourie et du poisson cru , avec l'air d'un appétit très-vif et d'un très-grand plaisir. Ils avaient le même teint que ceux que nous avons déjà vus , mais ils étaient d'une taille beaucoup plus petite ; le plus grand de ceux-ci n'avait pas plus de cinq pieds six pouces. Ils paraissaient transis de froid , et se hâtèrent d'allumer de grands feux. Il n'est pas aisé de concevoir comment ils peuvent vivre en hiver ; car la saison était déjà si dure , qu'il tombait fréquemment de la neige. Ils portaient des arcs , des flèches et des javelines , dont la pointe était de caillou , aiguisé en forme de langue de serpent ; ils lançaient les unes et les autres avec beaucoup de force et

d'adresse, ne manquant presque jamais un but placé à une distance assez considérable. Lorsqu'ils voulurent allumer du feu, ils frappèrent d'un caillou contre un morceau de mondie, en tenant au dessous, pour recevoir les étincelles, un peu de mousse ou de duvet, mêlé avec de la terre blanchâtre, qui prenait feu comme de l'amadou. Ils ramassèrent ensuite de l'herbe sèche, qui était fort abondante en cet endroit, et y mettant la mousse allumée, l'enflammèrent dans une minute en l'agitant dans l'air.

La chaloupe étant revenue, amena trois de ces Américains, qui ne parurent examiner avec quelque empressement que nos habits et un miroir : ce miroir leur fit autant de plaisir qu'aux Patagons, et parut les surprendre encore davantage. Lorsqu'ils y jetèrent les yeux pour la première fois, ils se retournèrent aussitôt, nous regardant d'abord, puis se regardant les uns les autres ; ils y reportèrent ensuite la vue, brusquement et comme par surprise, se retournant comme auparavant ; après quoi ils allaient regarder derrière le miroir avec un air d'empressement. Lorsqu'ils se furent familiarisés par degrés avec cet objet, ils souriaient

devant la glace, et voyant l'image sourire aussi, ils témoignaient leur joie par les plus bruyans éclats de rire. Ils parurent cependant quitter tout ce qu'ils avaient vu avec une parfaite indifférence; vraisemblablement le peu qu'ils possédaient suffisait à leurs desirs. Ils mangèrent de tout ce qu'on leur offrit, mais ne voulurent boire que de l'eau.

Lorsqu'ils s'éloignèrent du vaisseau, j'allai à terre avec eux, et je trouvai plusieurs de leurs femmes et de leurs enfans qui étaient accourus à l'endroit où nous faisons de l'eau. Je leur distribuai des bagatelles, dont ils parurent s'amuser un moment; ils nous donnèrent en échange quelques-unes de leurs armes et plusieurs morceaux de monnaie, tel qu'on en trouve dans les mines d'étain de Cornouailles. Ils nous firent entendre qu'ils le ramassaient sur les montagnes, qui probablement renferment des mines d'étain et peut-être des métaux plus précieux. Comme ce pays semble être le plus sauvage et le plus inhabitable qu'il y ait au monde, sans en excepter les parties les plus désertes de la Suède et de la Norwège, les habitans paraissaient être les plus misérables de l'espèce humaine: leur entière indifférence

pour tous les objets nouveaux, qu'ils vöyaient et qui marquaient la supériorité de notre état sur le leur, pouvait bien les préserver des regrets qui accompagnent les désirs non satisfaits; mais ce ne pouvait être cependant que l'effet de leur stupidité : car des êtres qui se contentent des jouissances communes à tous les animaux ne peuvent pas prétendre aux prérogatives de l'espèce humaine.

Lorsque ces Américains nous quittèrent et s'embarquèrent dans leurs pirogues, ils y élevèrent une peau de veau marin pour servir de voiles, et cinglèrent vers la côte méridionale, où nous aperçûmes plusieurs de leurs huttes. Nous observâmes qu'aucun d'eux, en s'en allant, ne retourna la tête pour regarder le vaisseau, ou nous; tant était faible l'impression qu'avaient faite sur eux les merveilles qu'ils avaient vues, et tant ils paraissaient absorbés par la sensation du moment présent, sans aucune habitude de réfléchir sur le passé.

Nous restâmes en cet endroit jusqu'au 3 février. Vers une heure nous levâmes l'ancre, un coup de vent subit nous prit en poupe avec tant violence, que les deux bâtimens furent dans le danger le plus imminent d'être chassés.

à terre sur une chaîne de rochers. Heureusement le vent changea tout-à-coup, et nous reprîmes le large sans avoir reçu de dommage.

A cinq heures après-midi, la marée étant finie et le vent tournant à l'ouest, nous gouvernâmes vers la rade d'York, et à la fin nous y jetâmes l'ancre; en même temps *le Swallow*, qui était fort près de la baie des Iles, sous la cap Quade, tâcha d'y entrer; mais la marée l'obligea de revenir à la rade d'York. Dans cette situation, nous avions le cap Quade à l'ouest $1/2$ sud à neuf milles de distance; la pointe d'York, à l'est-sud-est, à la distance d'un mille; la rivière de Batchelor au nord-nord-ouest, à trois quarts de mille; l'entrée du canal Saint-Jérôme au nord-ouest $1/4$ ouest, et une petite île sur la côte méridionale à l'ouest $1/4$ sud. Le même soir, nous vîmes cinq canots américains sortir de la rivière de Batchelor, et remonter le canal Saint-Jérôme.

Les bateaux que j'avais envoyés pour sonder les deux rives du détroit et toutes les parties de la baie, revinrent le 4 au matin, et rapportèrent qu'il y avait un mouillage dans le canal Saint-Jérôme, et dans toute la route, depuis la station du vaisseau jusqu'à environ un demi-

mille de la côte ; de même qu'entre la pointe d'Elisabeth et la pointe d'York ; près de celle-ci , à la distance d'une encablure et demie des goëmons. Il y avait encore d'autres endroits au dessous des îles , du côté du sud , où un vaisseau pouvait mouiller ; mais la force et l'incertitude des marées , et les violentes raffales qui venaient des hautes terres dont ces endroits étaient entourés , les rendaient trop peu sûrs. Dès que les chaloupes furent revenues , j'y fis passer de nouveaux rameurs , et j'y entrai moi-même pour remonter la rivière de Batchelor ; nous trouvâmes à l'entrée une barre , qui , en certains temps de la marée , doit être dangereuse. Nous jetâmes la seiné ; et nous aurions pris une grande quantité de poisson , si les herbes et les troncs d'arbres qui étaient au fond de la rivière , n'avaient pas embarrassé notre filet. Nous descendîmes ensuite à terre , où nous vîmes plusieurs huttes des habitans ; et quelques-uns de leurs chiens , qui s'enfuirent dès qu'ils nous aperçurent. Nous vîmes aussi des autruches ; mais elles étaient hors de la portée du fusil. Nous ramassâmes des moules , des lépas , des œufs de mer , et nous cueillîmes une grande quantité de céleri et d'orties.

En remontant cette rivière à trois mille, entre le mont de Misère et une autre montagne d'une hauteur prodigieuse, il y a sur la côte de l'ouest une cataracte d'un effet très-frappant. Elle se précipite d'environ quatre cents verges de haut; dans la moitié de sa course elle roule sur un plan très-escarpé; l'autre moitié forme une chute absolument perpendiculaire, et le bruit n'en est pas moins imposant que la vue.

Les vents contraires nous retinrent en cet endroit jusqu'au 14 au matin, où nous levâmes l'ancre, et en moins d'une demi-heure, le courant porta le vaisseau vers la rivière de Bätchelor; nous mîmes alors le navire sur ses étais, et tandis qu'il tournait, ce qui fut assez long, nous tombâmes sur une batture où nous n'avions guère que seize pieds d'eau avec un fond de roches; de sorte que nous étions dans un très-grand danger, car le navire tirait seize pieds neuf pouces d'eau à la poupe et quinze pieds un pouce à l'avant. Par bonheur en très-peu de temps nous trouvâmes un mer profonde. Nous continuâmes de manoeuvrer au vent jusqu'à quatre heures après midi; mais alors n'ayant plus de fond, nous retournâmes à no-

tre station, et mouillâmes d^e nouveau à la rade d'York.

Nous y restâmes jusqu'au 17 à cinq heures du matin, où nous levâmes l'ancre et touâmes le vaisseau hors de la rade. A neuf heures, quoique nous eussions un vent frais d'ouest, le vaisseau fut emporté par un courant avec beaucoup de violence vers la côte du sud; toutes les chaloupes remorquaient à l'avant, et les voiles étaient sans mouvement; cependant nous approchâmes si près de terre que les rames des chaloupes s'embarrassèrent dans les herbes. Nous fûmes ainsi entraînés pendant près de trois quarts d'heure, et nous nous attendions à chaque instant à être brisés contre le rocher, dont nous étions rarement à une plus grande distance que la longueur du vaisseau, et dont souvent nous n'étions pas à la moitié de cette distance. Nous jetâmes la sonde des deux côtés, et nous trouvâmes que du côté de terre il y avait de quatorze à vingt brasses, tandis que de l'autre bord nous ne trouvions point de fond. Comme tous nos efforts étaient inutiles, nous nous résignâmes à notre destinée, et attendîmes l'événement dans un état d'incertitude qui différait peu du désespoir. A la fin cependant nous entrâ-

mes dans la rade de Saint-David, et un courant qui en partait nous remit au milieu du canal. Pendant ce temps-là, *le Swallow* était sur la côte du nord, et il ne put apprendre notre danger que lorsqu'il fut passé. Nous envoyâmes alors les chaloupes pour chercher un mouillage; à midi, le cap Quade nous restait au nord-nord-est, et la pointe de Saint-David au sud-est.

Les chaloupes revinrent à environ une heure, après avoir trouvé un mouillage dans une petite baie, que nous appelâmes *baie de Butler*, du nom d'un de nos contre-mâtres qui l'avait découverte. Elle gît à l'ouest de la baie de Rider sur la côte méridionale du détroit, qui en cet endroit a environ deux milles de largeur. Nous y entrâmes avec la marée qui portait à l'ouest avec rapidité, et nous jetâmes l'ancre. Les extrémités de la baie de l'ouest $1/4$ nord au nord $1/2$ ouest sont séparées d'environ un quart de mille. *Le Swallow* était alors mouillé dans la baie des îles, sur la côte septentrionale, à environ six milles de distance. J'envoyai tous les canots pour sonder autour du vaisseau et dans les baies voisines: ils revinrent, et nous rapportèrent qu'il n'avaient pu découvrir aucun endroit propre à recevoir le vaisseau, et qu'on

n'en pourrait trouver aucun entre le cap Quade et le cap Notch.

Nous restâmes dans cette station jusqu'au 20 ; vers le midi de ce jour-là les nuages s'épaissirent à l'ouest ; à une heure il s'éleva une tempête, et il tomba une quantité prodigieuse de pluie et de grêle. Nous accrochâmes alors deux câbles à un rocher, nous y halâmes le vaisseau, et fîmes tout ce qui était en notre pouvoir pour le retenir et l'assurer. Le vent continua à augmenter jusqu'à six heures du soir, et, à notre grande surprise, la mer monta par-dessus le château-d'avant jusque sur le tillac ; ce que nous aurions jugé impossible, vu le peu de largeur du détroit et le petitesse de la baie où nous étions. Nous courûmes le plus grand danger ; car si les câbles s'étaient rompus, nous n'aurions pas pu sortir à voile, et nous n'avions pas assez de place pour jeter une autre ancre ; de sorte que nous aurions été brisés en pièces dans peu de minutes, et vraisemblablement personne n'aurait pu échapper. Heureusement vers les huit heures le vent devint moins violent ; et ayant diminué par degrés pendant la nuit, nous eûmes un temps passable le lendemain au matin.

En levant notre ancre , nous vîmes avec plaisir que le câble en était sain ; cependant les hansières , en frottant contre le rocher , avaient été endommagées , quoiqu'elles fussent garnies de morceaux de toiles à voiles et d'autres choses.

La première chose que je fis , après les opérations nécessaires qu'exigeait le vaisseau , fut d'envoyer une chaloupe au *Swallow* pour savoir comment il s'était trouvé pendant la tempête. J'appris qu'il avait très-peu souffert du vent , mais qu'il avait manqué de périr par la rapidité de la marée , en passant à travers les files deux jours auparavant ; que malgré la réparation qui avait été faite à son gouvernail , il gouvernait et manœuvrait si mal que , toutes les fois qu'il quittait une rade , il y avait à craindre que le bâtiment ne pût pas mouiller ailleurs en sûreté. Le capitaine me fit prier en conséquence de considérer que son navire ne pouvait plus être utile à l'expédition , et de lui prescrire ce qu'il jugerait le plus convenable pour le service public. Je répondis que les lords de l'amirauté ayant nommé le *Swallow* pour accompagner le *Dauphin* , il devait continuer de l'accompagner tant qu'il pourrait le faire ; que , son état le ren-

dant mauvais voilier, je prendrais son temps et suivrais ses mouvemens ; et que, s'il arrivait à l'un de nous quelque accident, l'autre lui donnerait l'assistance qui serait en son pouvoir.

Nous restâmes là huit jours, pendant lesquels nous complétâmes notre provision de bois et d'eau, nous séchâmes nos voiles, et nous envoyâmes une partie de nos gens à terre, pour y laver leur linge, et dégourdir leurs jambes ; ce qui était d'autant plus nécessaire, que le froid, la neige et la tempête les avaient retenus trop long-temps dans le bas du vaisseau.

Nous prîmes des moules et des lépas, et cueillîmes une grande quantité de céleri et d'orties. Les moules étaient les plus grandes que j'eusse jamais vues ; il y en avait de cinq à six pouces de longueur. Nous prîmes aussi une grande quantité d'un beau poisson rouge et-ferme, assez semblable au gurnet ; quelques-uns de ces poissons pesaient de quatre à cinq livres. Nous nous occupâmes en même temps une partie du jour à sonder le courant, que nous trouvâmes constamment dirigé à l'est.

Le maître du vaisseau, ayant été envoyé pour chercher des mouillages, rapporta qu'il n'avait pas pu trouver d'abri, excepté près du rivage,

où il ne faudrait le chercher que dans les cas de la plus urgente nécessité. Il avait débarqué dans une grande île sur la côte septentrionale du canal de Snow ; et là , presque mourant de froid , il se hâta de faire un grand feu avec de petits arbres qu'il trouva. Il grimpa ensuite sur une montagne de roche , avec un officier de poupe et un des matelots , pour observer le détroit et les tristes régions qui l'environnent. Il remarqua que le canal , à son entrée , était tout aussi large que plusieurs parties du détroit , et ne devenait guère plus étroit dans un espace de plusieurs milles sur le côté de la Terre de Feu. Il trouva le pays qui bordait la côte du sud plus horrible et plus sauvage qu'aucun de ceux qu'il avait vus ; c'étaient des montagnes raboteuses , plus hautes que les nues , absolument dépouillées , depuis leur base jusqu'à leur sommet , et où l'on n'apercevait pas un seul arbrisseau ni un seul brin d'herbe. Les vallées ne présentaient pas un aspect moins affreux ; elles étaient entièrement couvertes de couches profondes de neige , excepté en quelques endroits où elles avaient été emportées ou glacées par les torrens qui s'échappent des crevasses de la montagne , et se précipitent des hauteurs où ils se

forment par la fonte des neiges; ces vallées, dans les endroits même où elles ne sont pas couvertes par la neige, sont aussi dépourvues de verdure que les rochers qui les environnent.

Le 1^{er} mars, à quatre heures et demie du matin, nous vîmes le *Swallow* sous voiles, sur la côte septentrionale du cap Quade. A sept heures nous levâmes l'ancre et sortîmes de la baie de Butler; mais un calme qui survint peu de temps après nous obligea de faire touer le vaisseau par les chaloupes, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que nous parvînmes à éviter les rochers. Comme le parage était très-étroit, nous envoyâmes les chaloupes vers le midi, pour chercher un mouillage sur la côte du nord. Le cap Notch était alors ouest $1/4$ nord $1/2$ nord, entre trois et quatre lieues, et le cap Quade était est $1/2$ nord, à trois lieues de distance.

Vers les trois heures après midi, le vent étant très-petit, nous mouillâmes avec le *Swallow*, sous la côte du nord, dans une petite baie, où est une montagne de roches hautes et escarpées, dont le sommet ressemble à la tête d'un lion; pour cette raison nous nommâmes la baie l'anse du Lion. Nous y avions quarante

brasses, l'eau était très-profonde sur les bords mêmes de la côte, et à un demi-câble du vaisseau il n'y avait plus de fond.

Nous envoyâmes les chaloupes à l'ouest pour chercher d'autres mouillages; elles revinrent à minuit, et rapportèrent qu'il y avait une baie à la distance d'environ quatre milles, et que la baie de Goodluck était à trois lieues vers l'ouest.

Le lendemain, à midi et demi, le vent était au nord, nous partîmes de l'anse du Lion, et à cinq heures nous jetâmes l'ancre dans celle de Goodluck, éloignée des roches d'environ un demi-câble. Une île de rochers, à l'extrémité occidentale de la baie, gisait nord-ouest $1/4$ ouest, à environ un câble et demi de distance, et une pointe basse, qui fait l'extrémité orientale de la baie, gisait est-sud-est, à la distance d'environ un mille. Il y avait entre cette pointe et le vaisseau plusieurs battures, et au fond de la baie deux rochers, dont le plus grand gisait nord-est $1/4$ nord, et le plus petit nord $1/4$ est. Il partait de ces rochers des bas-fonds qui couraient au sud-est, et qu'on pouvait connaître par les herbes dont ils sont couverts; le vaisseau n'en était qu'à un demi-câble de distance. Le

cap Notch nous restait à l'ouest $1/4$ sud $1/2$ ouest, éloigné d'environ un lieue ; dans l'espace intermédiaire, il y avait un grand lagon que nous ne pûmes pas sonder, parce que le vent était trop fort pendant tout le temps que nous y restâmes. Après que nous eûmes amarré le vaisseau, nous envoyâmes deux bateaux au secours du *Swallow*, et un autre pour chercher un mouillage au delà du cap Notch. Les deux premiers touchèrent le *Swallow* dans une petite baie, où ils coururent un grand danger, parce que le vent soufflait du sud avec assez de violence ; et que l'anse était non-seulement petite, mais encore pleine de rochers et ouverte aux vents de sud-est.

Tout le jour suivant et toute la nuit nous eûmes des coups de vent et une grosse mer, et beaucoup de grêle et de pluie. Le lendemain au matin les bouffées de vent furent si violentes qu'il était impossible de rester sur le tillac. Elles ne duraient pas plus d'une minute, mais elles étaient si fréquentes que les câbles étaient constamment tendus avec force, et qu'il y avait tout lieu de craindre qu'ils ne romussent. Tout le monde croyait que le *Swallow* ne pourrait pas se retirer d'où il était ; et plusieurs person-

nes étaient si fortement persuadées que le bâtiment allait périr, qu'elles croyaient déjà voir quelques-uns des matelots passer sur les rochers pour venir joindre le vaisseau. Ce mauvais temps dura jusqu'au 7 sans que nous puissions envoyer de bateaux pour s'informer de son état ; le vent ayant enfin diminué le 7, nous dépêchâmes, vers les quatre heures du matin, un canot, qui nous rapporta que le bâtiment était en sûreté, mais que nos gens éprouvèrent une fatigue incroyable, tout l'équipage ayant été obligé de se tenir constamment sur le tillac pendant près de trois jours et trois nuits. A minuit les raffales soufflèrent de nouveau, mais avec un peu moins de violence, et furent accompagnés de neige, de pluie et de grêle. Comme le temps était alors extrêmement froid, et que l'équipage n'avait pas le temps de sécher ses habits, j'ordonnai qu'on tirât des coffres, le lendemain matin, onze balles de grosse étoffe de laine, appelée *searnough*, qui avaient été données par le gouvernement ; et je fis travailler tous les travailleurs pour en faire sur-le-champ des capots à chacun des mariniers.

Je donnai deux verges trente-quatre pouces d'étoffe pour chacun de ces capots, parce que

je voulus qu'on les fit très-grands. J'envoyai sept balles de la même étoffe au *Swallow*. Le capitaine en fit faire de même des capots pour ses gens. Je pris aussi trois balles d'étoffe plus fine, avec lesquelles je fis confectionner à la hâte des capots pour chaque officier des deux bâtimens, et j'eus le plaisir de voir que ce secours leur était très-agréable.

Nous fûmes obligés de rester une semaine entière dans cette situation. Pendant ce temps je réduisis mon vaisseau, ainsi que le *Swallow*, aux deux tiers de la portion, à l'exception de l'eau-de-vie; mais je continuai le déjeuner tant que nous eûmes les légumes et l'eau en abondance.

Le 15, vers midi, nous vîmes le *Swallow* sous voiles, et le temps étant calme, nous envoyâmes à son secours notre chaloupe, qui le remorqua dans un très-bon havre sur la côte du sud, vis-à-vis de l'endroit où nous étions, et revint le soir. Le rapport qu'on nous fit de ce havre nous déterminâ à y entrer aussitôt que nous le pourrions. En conséquence, le lendemain, à huit heures du matin, nous quittâmes la baie de Goodluck, et nous nous trouvâmes fort heureux d'en sortir sains et saufs. Quand

nous fûmes en travers du havre où était le *Swallow*, nous tirâmes plusieurs coups de canon, afin de lui faire signal d'envoyer ses bateaux pour aider à entrer; sur-le-champ le maître vint à bord de notre vaisseau, et nous conduisit dans une station très-commode, où nous mouillâmes. Ce havre est à l'abri de tous les vents, et excellent à tous égards; nous lui donnâmes le nom de *havre du Swallow*. Il s'y trouve deux canaux, l'un et l'autre très-étroits, mais qui ne sont pas dangereux, parce que les rochers se reconnaissent aisément par les herbes qui s'élèvent dessus.

Le lendemain au matin, à neuf heures, le vent soufflant de l'est, nous levâmes l'ancre, et mîmes à la voile. A midi nous prîmes le *Swallow* à la remorque; mais à cinq heures, le vent étant très-faible, nous cessâmes de touer. A huit heures du soir, les bateaux que nous avions envoyés pour chercher un mouillage, revinrent sans en avoir trouvé aucun. A neuf heures nous eûmes des vents frais, et à minuit le cap Uprigh nous restait sud-sud-ouest $1/4$ ouest.

Le lendemain à sept heures du matin, nous reprîmes le *Swallow* à la toue; mais nous fûmes encore obligés de l'abandonner et de faire

des bords, attendu que le temps s'obscurcit, que la mer s'enfla, et que nous voyions la terre tout près du bord opposé au vent. Ne pouvant point trouver d'endroit pour jeter l'ancre, le capitaine Carteret me conseilla d'arriver sur la baie d'Uprigh, et j'y consentis. Comme il connaissait la route, il marcha à l'avant; les bateaux eurent ordre d'aller entre lui et la côte, et nous suivîmes. A onze heures, n'ayant que peu de vent, nous arrivâmes en travers d'un grand lagon; comme il-y avait un courant qui y portait avec force, *le Swallow* fut chassé parmi les brisans, tout près de la côte opposée au vent. Pour comble de malheur, le temps était obscurci par un brouillard épais, il n'y avait point de mouillage et la houle devenait très-forte. Dans cette périlleuse situation, *le Swallow* fit signal d'incommodité, et nous envoyâmes sur-le-champ à son secours notre chaloupe et d'autres bateaux. Les bateaux remorquèrent; mais leurs efforts auraient été inutiles si un vent frais, qui souffla tout-à-coup de terre, n'avait pas chassé le bâtiment au large.

La mer étant devenue fort grosse vers le midi, nous tournâmes le cap vers la côte septentrionale. Nous nous trouvâmes bientôt en-

tourés d'îles, mais le brouillard était si épais que nous ne savions ni où nous étions ni quelle route nous devions prendre. Nous envoyâmes les bateaux jeter la sonde parmi ces îles, mais on ne put point trouver de mouillage; nous conjecturâmes alors que nous étions dans la baie des Îles, et qu'il ne nous restait de moyen pour échapper au naufrage que de porter sur-le-champ au large; mais cela n'était pas aisé, car je me voyais presque continuellement obligé de louvoyer pour éviter une île ou un rocher. A quatre heures après midi, le temps s'éclaircit heureusement pendant une minute; et ce fut assez pour nous faire reconnaître le cap Uprigh, où nous cinglâmes sur-le-champ. A cinq heures et demie nous mouillâmes, ainsi que le *Swallow*, dans la baie. Dans cette station nous avons un mondrain sur la côte septentrionale au nord-ouest $1/4$ nord, à cinq lieues de distance, et une petite île près de nous au sud-est, 14° à l'est.

Peu de temps après que nous eûmes jeté l'ancre, le *Swallow* chassa à la dérive, quoiqu'il eût deux ancres à l'avant; mais il fut à la fin ramené à soixante-dix brasses de fond, à environ un câble de notre poupe. A quatre heures

du matin, j'envoyai les chaloupes à son bord, avec un nombre considérable de matelots, des ancres et des hansières, pour lever ses ancres et le remorquer contre le vent. Il fallait un jour entier pour débarrasser ses ancres et le touer jusque dans un lieu sûr; et ce ne fut qu'avec beaucoup de travail et de peine que nous en vîmes à bout.

Le 18, nous eûmes des vents frais, et nous envoyâmes les chaloupes pour sonder à travers le détroit, et nous amarrâmes le vaisseau à soixante-dix-huit brasses avec l'ancre de toue.

Le lendemain au matin, tandis que nos gens étaient occupés à faire de l'eau et du bois, et à ramasser du céleri et des moules, deux canots pleins d'Américains arrivèrent sur les flancs du vaisseau. Ils avaient l'air aussi grossiers et aussi misérables que ceux que nous avions vus auparavant dans la baie d'Élisabeth. Ils portaient dans leurs canots de la chair de veaux marins, de blubbers et de pingoins, qu'ils mangeaient toute crue. Un de nos gens, qui pêchait à la ligne, donna à un de ces Américains un poisson vivant qu'il venait de prendre et qui était un peu plus gros qu'un harang : l'Américain le prit avec l'avidité d'un chien à qui on

doine un os; il tua d'abord le poisson, en lui donnant un coup de dent près des ouïes, et se mit à le manger, en commençant par la tête et en allant jusqu'à la queue, sans ôter les arêtes, les nageoires, les écailles ni les boyaux.

Ces Américains mangèrent indistinctement tout ce qu'on leur présenta, cru ou cuit, salé ou frais; mais ils ne voulurent boire que de l'eau. Ils étaient tremblans de froid, et n'avaient pour se couvrir qu'une peau de veau marin, jetée simplement sur leurs épaules et qui ne descendait pas jusqu'à la ceinture; nous remarquâmes même qu'en ramant ils laissaient cette peau à côté d'eux et restaient absolument nus; ils avaient quelques javelines, grossièrement armées d'un os à la pointe, et dont ils se servaient pour percer les veaux marins, les poissons et les pingvins; nous observâmes que l'un d'eux avait un morceau de fer de la grandeur d'un ciseau ordinaire, qui était attaché à une pièce de bois, et paraissait destiné à servir d'outil plutôt que d'arme.

Ils avaient tous les yeux malades; ce que nous attribuâmes à l'habitude d'avoir le visage sur la fumée de leurs feux: Ils exhalaient une odeur plus désagréable que celle des renards;

c'était vraisemblablement l'effet de leur malpropreté autant que de leur manière de se nourrir.

Leurs canots avaient environ quinze pieds de long sur trois de largeur et près de trois de profondeur. Ils étaient faits d'écorces d'arbres cousues ensemble, soit avec des nerfs de quelques animaux, soit avec des lanières de cuir. Ils avaient bouché les jointures avec une espèce de junc, et le dehors était enduit de résine ou de gomme, qui empêchait l'eau de pénétrer dans l'écorce. Quinze petites branches, courbées en arcs, étaient cousues transversalement dans le fond et sur les côtés, et des pièces droites étaient placées au sommet en travers du bateau et solidement attachées à chaque bout. Mais tout cela était mal construit, et nous ne vîmes rien de ces Américains qui annonçât la moindre industrie. Je leur donnai une hache ou deux, avec quelques grains de verre et d'autres bagatelles qu'ils emportèrent; ils tournèrent vers le sud, et nous n'en vîmes plus aucun.

Pendant que nous étions dans cette station, nous envoyâmes les bateaux, comme à l'ordinaire, pour chercher des mouillages; ils allè-

rent jusqu'à dix lieues à l'ouest, et ne trouvèrent que deux endroits propres à y jeter l'ancre : l'un était à l'ouest du cap Upright, dans la baie des Iles, mais il était difficile d'y entrer et d'en sortir ; l'autre fut appelée la *baie Dauphin* : c'était un bon havre avec un fond égal partout. Nos gens virent plusieurs petites anses qui leur parurent toutes dangereuses, parce qu'en y étant, il eût été nécessaire de laisser tomber l'ancre à un demi-câble de distance d'une côte opposée au vent, et d'assurer le vaisseau avec des hansières attachées aux rochers. Les gens qui appartenaient à un des bateaux passèrent une nuit sur une île, où ils virent arriver six pirogues qui débarquèrent environ trente Américains. Ceux-ci coururent sur-le-champ au bateau, et commençaient à en emporter tout ce qu'ils y trouvaient, quand nos gens s'en aperçurent assez à temps pour s'y opposer. Lorsque ces Américains se virent ainsi contrariés dans leur entreprise, ils se retirèrent dans leurs canots et s'armèrent de longues perches, de javelines, dont la pointe était faite d'os de poisson. Ils ne jugèrent pas à propos de commencer un combat ; nos gens, qui étaient au nombre de vingt-deux, se tinrent seulement

sur la défensive; ensuite, au moyen de quelques bagatelles qu'ils donnèrent aux Américains, ils se rapprochèrent les uns des autres, et vécurent en paix tant qu'ils furent ensemble.

Nous eûmes pendant plusieurs jours de la grêle, du tonnerre, de la pluie, des coups de vent très-forts et une grosse mer; nous jugeâmes que le vaisseau ne pourrait pas tenir, quoiqu'il eût deux ancrés à l'avant et deux câbles à chaque bout. Les matelots allaient cependant fréquemment à terre pour faire de l'exercice; ce qui contribuait d'une manière sensible à entretenir leur santé, et ils y trouvaient presque chaque jour des provisions suffisantes de moules et de légumes.

Le 30, nous eûmes pour la première fois un temps plus doux; nous en profitâmes pour sécher les voiles qui étaient gâtées par l'humidité, mais que nous n'avions pas encore pu déployer, dans la crainte de tomber à la dérive; nous mîmes aussi à l'air les voiles de rechange, que nous trouvâmes fort maltraitées par les rats, et nous employâmes les voiliers à les raccommoder.

Le capitaine Carteret ayant représenté que

sa cheminée avait été brisée, ainsi que la nôtre, nos armuriers lui firent une nouvelle plaque, et la montèrent de même avec la chaux que nous fimes sur le lieu.

Le même jour nous vîmes plusieurs canots pleins d'Américains, descendre sur la côte orientale de la baie; le lendemain au matin, plusieurs de ces Américains vinrent à bord, et furent reconnus pour les mêmes que nos gens avaient trouvés dans une île quelques jours auparavant. Ils se comportèrent très-paisiblement, et nous les renvoyâmes, comme de coutume, en leur donnant quelques bagatelles.

Le lendemain, 1^{er} avril, d'autres Américains vinrent au vaisseau, apportant avec eux quelques oiseaux, de ceux qu'on appelle *race-horses*. Nos gens achetèrent ces oiseaux pour quelque chose de peu de valeur, et je fis présent aux Américains de haches et de couteaux.

Le jour suivant, le maître du *Swallow*, qui avait été envoyé pour chercher des mouillages, rapporta qu'il en avait trouvé trois très-bons sur la côte du nord; l'un à environ quatre milles à l'ouest du cap de la Providence; un autre sous la côte orientale du cap Tamer, et le troisième à environ quatre milles à l'ouest de

ce dernier cap ; mais il dit qu'il n'y avait aucun endroit sous le cap de la Providence où l'on pût jeter l'ancre , parce que le fond était de rocher.

Nous vîmes ce même jour venir à bord du vaisseau deux canots , avec quatre hommes et trois petits enfans dans chacun. Les hommes étaient plus vêtus que les Américains que nous avions vus auparavant ; mais les enfans étaient entièrement nus ; ils étaient un peu plus blonds que les hommes ; qui paraissaient avoir beaucoup d'attention et de tendresse pour eux , et s'occupaient surtout à les lever en l'air , tantôt en dedans , tantôt en dehors des canots. Je donnai à ces enfans des colliers et des bracelets , qui parurent leur faire beaucoup de plaisir. Pendant que quelques-uns de ces Américains étaient à bord du vaisseau , et que les autres restaient autour dans leurs canots , il arriva que la chaloupe fut envoyée à terre pour faire de l'eau et du bois. Les Américains qui étaient dans les canots tinrent les yeux fixés sur la chaloupe , pendant qu'on l'équipait , et dès le moment qu'elle s'éloigna du vaisseau , ils appelèrent avec de grands cris ceux qui étaient à bord , et qui , paraissant vivement alarmés , sautèrent à la hâte dans leurs canots , après y

avoir fait descendre leurs enfans , et s'éloignèrent sans prononcer une parole. Aucun de nous ne pouvait deviner la cause de cette émotion soudaine; mais nous vîmes ces Américains ramer après la chaloupe , poussant de grands cris , avec des marques extraordinaires de trouble et d'effroi. La chaloupe marchait plus vite qu'eux ; lorsqu'elle approcha du rivage , nos gens aperçurent quelques femmes qui ramassaient des moules parmi les rochers. Cela expliqua sur-le-champ le mystère ; les pauvres Américains craignaient que des étrangers n'attentassent , soit par force , soit par séduction , aux droits des maris ; droits dont ils paraissaient plus jaloux que les habitans de beaucoup d'autres pays , en apparence même sauvages et moins grossiers que ceux-ci. Pour les tranquilliser , nos gens restèrent dans la chaloupe sans ramer , et se laissèrent devancer par les canots. Les Américains de leur côté ne cessèrent de crier pour se faire entendre de leurs femmes , jusqu'à ce qu'enfin elles prirent l'alarme elles-mêmes et s'enfuirent hors de la portée de la vue ; dès que leurs maris furent à terre , ils tirèrent leurs canots sur la plage , et suivirent leurs femmes avec la plus grande célérité.

Nous continuâmes de ramasser des moules tous les jours jusqu'au 5 avril ; mais plusieurs personnes de l'équipage ayant été atteintes de la dyssenterie , le chirurgien demanda qu'on n'apportât plus de moules à bord.

Comme le temps était toujours orageux et incertain , nous restâmes à l'ancre jusqu'au 10 ; ce jour-là , à dix heures du matin , nous mîmes à la voile de compagnie avec *le Swallow*. A midi , le cap de la Providence nous restait au nord-nord-ouest , à quatre ou cinq milles. A quatre heures après midi , nous avions le cap Tamer au nord-ouest $1/4$ ouest $1/2$ ouest , à trois lieues de distance ; le cap Upright , est-sud-est $1/2$ sud , à trois lieues aussi ; et le cap Pillar ouest , à la distance de dix lieues. Nous gouvernâmes toute la nuit à peu près à l'ouest $1/2$ nord , et à huit heures du matin nous avions fait trente-huit milles , suivant le loch. Alors le cap Pillar était à un demi-mille au sud-ouest , et *le Swallow* était à environ trois milles derrière nous. Comme nous n'eûmes plus que peu de vent , nous fûmes obligés de faire autant de voile que nous pûmes , afin de sortir de l'embouchure du détroit. A onze heures , je voulais faire moins de voile à cause du *Swallow* ; mais

cela ne me fut pas possible , parce qu'un courant nous chassait avec force sur les îles de Direction ; et que, le vent étant à l'ouest , il m'était indispensable de porter de la voile pour les éviter. Peu de temps après nous perdîmes de vue le *Swallow*, et nous ne l'avons plus revu depuis. Je fus d'abord tenté de rentrer dans le détroit ; mais il s'éleva du brouillard , et la mer devint très-grosse ; nous fûmes unanimement d'avis qu'il était absolument nécessaire de gagner le large le plus tôt qu'il serait possible ; parce que, à moins de forcer de voiles avant que la mer devînt plus haute , il nous aurait été impossible de doubler la Terre-de-Feu sur un bord , ou le cap Victoire sur l'autre. A midi , nous avions les îles de Direction au nord 21.° ouest , à trois lieues de distance ; la coupole de Saint-Paul et le cap Victoire sur la même ligne , au nord , à sept lieues ; et le cap Pillar à l'est , éloigné de six lieues.

Nous étions par 52° 38' de latitude sud et 76° de longitude ouest.

Nous quittâmes ainsi cette sauvage et inhabitable région , où , pendant près de quatre mois , nous fûmes presque sans cesse en danger de faire naufrage , où , au milieu de l'été , le

temps était nébuleux, froid et orageux, où presque partout les vallées étaient sans verdure et les montagnes sans bois; enfin, où la terre qui se présente à la vue ressemble plus aux ruines d'un monde qu'à l'habitation d'êtres animés.

Nous étions entrés dans le détroit le 17 décembre 1766; nous en sortîmes le 11 avril de l'année suivante.

CHAPITRE III.

Description particulière des endroits où nous avons mouillé pendant notre passage dans le détroit, ainsi que des batteries et des rochers qui se trouvent dans le voisinage.

APRÈS avoir débouqué le détroit, nous cinglâmes à l'ouest. Mais avant que de continuer le récit de notre voyage, je donnerai un détail plus circonstancié des endroits où nous avons jeté l'ancre.

I. CAP DE LA VIERGE MARIE.

La baie au dessous de ce cap est un bon havre, quand le vent est à l'ouest. Il y a un bas-fond à la hauteur du cap; mais on le distingue aisément par les goëmons qui le couvrent. Le cap est un rocher blanc et escarpé, assez semblable au cap du Sud. La latitude est, suivant l'observation, de $52^{\circ} 24'$ sud, et sa longitude,

suivant notre estime, est de $68^{\circ} 22'$ ouest. Nous ne vîmes en cet endroit aucune apparence de bois ni d'eau. Nous jetâmes l'ancre à dix brasses, fond de gros sable, à environ un mille de la côte, le cap de la Vierge Marie nous restant au nord-quart-ouest-demi-ouest, à la distance d'environ deux milles, et la pointe de Dungeness au sud-sud-ouest, à quatre milles de distance. Nous y mouillâmes le 17 décembre, et mîmes à la voile le lendemain. On y débarque aisément tout le long de la côte sur une grève de sable fin.

II. BAIE DE POSSESSION.

En entrant dans cette baie, il est nécessaire de naviguer avec beaucoup de précaution, parce qu'il y a un récif qui commence droit à la pointe et s'étend à près d'un mille. Les sables sont très-irrégulières dans toute la baie; mais le fond est partout de vase molle et d'argile, de sorte que les câbles ne peuvent pas y être endommagés. La pointe est par $52^{\circ} 23'$ de latitude sud, et $68^{\circ} 57'$ de longitude ouest. Nous ne vîmes non plus en cet endroit aucune apparence de bois ni d'eau. La place de débarquement parut être commode, mais nous ne descendîmes pas à terre;

nous y mouillâmes le 19 décembre, et nous en partîmes le 22.

III. PORT FAMINE.

En 1581, les Espagnols bâtirent en cet endroit une ville, qu'ils appelèrent *Philippeville*, et y laissèrent une colonie, composée de quatre cents personnes. Quand notre célèbre navigateur Cavendish y arriva en 1587, il trouva sur la grève un de ces malheureux Espagnols, le seul qui fût resté des quatre cents. Ils avaient tous péri, faute de subsistance, à l'exception de vingt-quatre : vingt-trois de ceux-ci s'embarquèrent pour la rivière de Plata, et l'on n'en a jamais entendu parler depuis. Le dernier, nommé *Hernando*, fut amené en Angleterre par Cavendish, qui donna à l'endroit où il l'avait trouvé le nom de *port Famine*. C'est une très-belle baie, dans laquelle plusieurs vaisseaux peuvent mouiller commodément et en sûreté. Nous amarrâmes à neuf brasses d'eau, ayant mis le cap Saint-Anne au nord-est quart-est, et la rivière de Sedger au sud demi-ouest ; ce qui est peut-être la meilleure situation qu'on puisse prendre, quoique le fond soit bon dans toute la baie. On trouve en cet endroit de quoi

faire commodément du bois et de l'eau. Nous primes une grande quantité d'un petit poisson très-bon en jetant la ligne par les bords du vaisseau, et nous jetâmes aussi la seine, avec beaucoup de succès, dans une baie de sable fin, un peu au sud de la rivière de Sedger. Nous tuâmes un grand nombre d'oiseaux de différentes espèces, et particulièrement des oies, des canards, des sarcelles, des beccassines, des pluviers et des race-horses; nous y trouvâmes aussi du céleri en grande abondance. Cet endroit est par $53^{\circ} 42'$ de latitude sud, et $71^{\circ} 28'$. Nous y jetâmes l'ancre le 27 décembre 1766, et nous en partîmes le 18 janvier 1767.

IV. BAIE DU CAP HOLLAND.

Il n'y a aucun danger à entrer dans cette baie, qui a partout un fond très-bon pour y jeter l'ancre. Nous mouillâmes à environ trois encâblures du rivage. Le cap Holland nous restait à l'ouest sud-ouest demi-ouest, éloigné de trois milles, et le cap Froward un peu au nord de l'est. Il y avait précisément en face du vaisseau un très-joli ruisseau, et sous le cap Holland une grande rivière, navigable pour les chaloupes jusqu'à plusieurs milles. On trouve

aussi sur la côte une grande quantité de bois à brûler. Nous trouvâmes des moules et des lépas, du céleri et des canneberges en abondance ; mais nous ne prîmes que très-peu de poisson, soit à la ligne soit au filet. Nous tuâmes des oies, des canards, des sarcelles et des race-horses, mais en petite quantité. Cette baie est par 53° 57' de latitude sud, et 72° 34' de longitude ouest. L'eau montait à environ huit pieds ; nous ne trouvâmes cependant point de marée régulière, mais un fort courant portant à l'est. Nous y jetâmes l'ancre le 19 janvier, et nous en partîmes le 23.

V. BAIE DU CAP GALAND.

Dans cette baie, où l'on peut entrer avec beaucoup de sûreté, il y a un beau et grand lagon, où une flotte pourrait mouiller sans aucun danger. Le meilleur mouillage, dans la baie, est sur le côté de l'est. On y trouve deux rivières pour faire de l'eau et beaucoup de bois. Le lagon abondait en poules sauvages, en céleri, en moules et en lépas. Nous ne jetâmes pas la seine ; parce que nous en avions une mise en pièces et que l'autre n'était pas déballée ; mais, si nous en avions fait usage, il y a lieu

de croire que nous aurions pris beaucoup de poisson. Le débarquement y est commode. La baie et le lagon sont par $53^{\circ} 50'$ de latitude sud, et $73^{\circ} 9'$ de longitude ouest. Nous y mouillâmes le 23 janvier, et nous en partîmes le 28.

VI. BAIE D'ÉLISABETH.

A l'entrée de cette baie, il y a deux petites roches qui paraissent au dessus de l'eau. La plus dangereuse est à la hauteur de la pointe orientale de la baie; mais il est aisé de l'éviter, en se tenant à la distance d'environ deux câbles de la pointe. Le débarquement est très-commode tout autour de la baie; mais on est fort exposé aux vents d'ouest. Le meilleur mouillage est la pointe de passage, à un demi-mille de distance, gisant au sud-est, et la rivière étant nord-est-quart-est à trois encâblures; dans cette situation, un banc ou bas-fond, qu'on peut reconnaître aux herbes, gît à l'ouest-nord-ouest à un câble de distance. On peut s'y procurer assez de bois pour l'usage des vaisseaux, et il y a une petite rivière où l'on peut aisément se pourvoir d'eau. Nous y cueillîmes un peu de céleri et quelques canneberges, mais nous ne trouvâmes ni poissons ni oiseaux de mer. Cet endroit est

par 53° 43' de latitude sud, et 73° 24' de longitude ouest. Nous y mouillâmes le 29 janvier, et nous en partîmes le 4 février.

VII. RADE D'YORK.

Le seul danger qu'il y ait à entrer dans la baie, qui est formée par deux pointes dans cette rade, vient d'un récif qui s'étend jusqu'à la longueur d'un câble de la pointe occidentale; mais, quand on le connaît, il est aisé de l'éviter. Pour mouiller dans cette baie, le plus sûr est de porter la pointe d'York à l'est-sud-est, la rivière de Batchelor au nord-quart-ouest-demi-ouest, la pointe occidentale de la baie ou du récif au nord-ouest-quart-ouest, et le canal de Saint-Jérôme à l'ouest-nord-ouest, à un demi-mille de distance du rivage. Il est aisé de se pourvoir d'eau en remontant d'un mille la rivière de Batchelor, et l'on trouve du bois tout autour de la baie, qui est d'ailleurs très-commode partout pour le débarquement. Nous trouvâmes une grande quantité de céleri, de canneberges, de moules et de lépas, plusieurs poules sauvages et un peu de poisson, mais pas assez pour fournir à l'équipage un seul repas de nourriture fraîche : cette rade est par 53° 39' de latitude sud,

et $73^{\circ} 52'$ de longitude ouest. Le maître du vaisseau, qui a plusieurs fois traversé le détroit pour en examiner les baies, a trouvé fréquemment que le courant avait trois directions différentes. Nous y mouillâmes le 4 février, et nous en partîmes le 11.

VIII. BAIE DE BULTER.

C'est une petite baie entièrement environnée de rochers, de sorte qu'aucun vaisseau ne doit y mouiller, s'il lui est possible de l'éviter. Nous y trouvâmes cependant assez de bois et d'eau pour entretenir notre provision; des moules et des lépas en abondance, un fort bon poisson et quelques poules sauvages; mais le céleri et les canneberges y étoient très-râres. Cette baie est par $53^{\circ} 37'$ de latitude sud, et $74^{\circ} 0'$ de longitude ouest. Nous y mouillâmes le 18 février, et nous en partîmes le 1^{er} mars.

IX. ANSE DU LION.

C'est une petite baie entourée de rochers. L'eau est profonde, mais le fond est bon. La place n'est pas mauvaise pour un vaisseau, et n'est pas bonne pour deux. Il a une bonne aiguade au fond d'une petite crique, mais on ne

trouve point de bois. Il n'y a point d'endroit commode pour débarquer qu'à l'endroit où l'on fait de l'eau. Nous n'y trouvâmes d'autres rafraîchissemens qu'un petit nombre de moules, de lépas, de rockfish et un peu de céleri : on y est par $35^{\circ} 26'$ de latitude sud, et $74^{\circ} 25'$ de longitude ouest. Nous y mouillâmes le 2 mars, et nous en partîmes le lendemain.

X. BAIE DE GOODLUCK.

C'est une petite baie, qui est, comme plusieurs autres, dans le détroit, toute entourée de rochers. Le fond y est très-mauvais, et le câble de notre seconde ancre y fut tellement endommagé que nous fûmes obligés d'y en substituer un neuf. On trouve en cet endroit peu de bois et beaucoup de bonne eau, mais les rochers en rendent l'abord très-difficile. En voyant cette partie de la côte, on ne peut espérer d'y trouver aucune espèce de rafraîchissement ; et en effet nous n'y trouvâmes que quelques rockfish, que nous prîmes à la ligne. Il peut y avoir des circonstances où il serait avantageux d'entrer dans cette baie ; mais nous trouvâmes qu'il était fort heureux d'en sortir. Elle est par $53^{\circ} 23'$ de latitude sud, et $74^{\circ} 33'$.

de longitude ouest. Nous y jetâmes l'ancre le 3 mars ; et nous en sortîmes le 15.

XI. HAVRE DU SWALLOW.

Ce havre ; quand une fois on y est entré , est très-sûr , attendu qu'il est à l'abri de tous les vents ; mais l'entrée en est étroite et embarrassée de rochers : il sera aisé d'éviter ces rochers , en ayant une bonne sentinelle ; parce qu'il y a constamment au dessus de grands amas d'herbes. Nous y fîmes une provision suffisante de bois et d'eau , mais le bois était très-petit. Comme la mer en cet endroit est toujours unie , il est aisé de débarquer partout ; mais nous n'y trouvâmes aucuns rafraichissemens , excepté quelques moules et des rockfish. Les montagnes qui sont autour présentent l'aspect le plus horrible , et semblent être désertées par tout ce qui a vie. La latitude est de $53^{\circ} 29'$ au sud , et la longitude de $74^{\circ} 34'$ à l'ouest. Nous mouillâmes dans ce havre le 15 mars , et nous en partîmes le lendemain.

XII. BAIE HURIGHT.

On peut en sûreté entrer dans cette baie , parce qu'il ne s'y trouve d'obstaële que ce qui

paraît au dessus de l'eau. Le bois y est très-petit ; mais nous y en trouvâmes une assez grande quantité pour entretenir notre provision ; l'eau y est excellente et en grande abondance. Quant aux rafraîchissemens, nous n'y primes que quelques poules sauvages, des rockfish et des moules. Il ne s'y trouve point d'endroit commode pour descendre à terre. Cette baie est par 53° 8' de latitude sud, et 75° 35' de longitude à l'ouest. Nous y mouillâmes le 18 mars, et nous en partîmes le 10 avril.

Il y a, un peu au delà du cap Shut-up, trois baies très-bonnes, que nous appelâmes *baie de la Rivière*, *baie de Logement* et *baie de Wallis*. La dernière est la meilleure.

Environ à moitié chemin, entre la baie Élisabeth et la rade d'York, est la baie des Moules, où il y a un très-bon mouillage par le vent d'ouest. Il y a aussi une baie, avec un bon ancrage, vis-à-vis la rade d'York, et une autre à l'est du cap Cross-tide ; mais celle-ci ne peut tenir qu'un seul vaisseau. Entre le cap Cross et la pointe Saint-David, est le goulet de Saint-David, sur le côté méridional duquel nous avons trouvé un banc de gros sable et de coquillages, avec une profondeur de dix-neuf

à trente brasses d'eau, où un vaisseau pourrait mouiller en cas de nécessité. Le maître du *Swallow* trouva aussi une très-bonne petite baie un peu à l'est de la pointe de Saint-David. Un peu à l'est du cap Quad est la baie des Isles, où le *Swallow* a resté quelque temps; mais ce n'est pas une station commode. La baie de Hazard a un fond très-rocailleux et très-inégal, et pour cette raison on doit l'éviter.

Comme les violens coups de vent qui nous ont incommodés dans notre navigation soufflaient tous de l'ouest, il est à propos de porter environ cent lieues ou plus à l'ouest, après être sorti du détroit, afin que le vaisseau ne s'expose pas à tomber sur une côte sous le vent, qui est encore totalement inconnue.

CHAPITRE IV.

Passage du détroit de Magellan à l'île de George III, appelée *Otahiti*, et située dans la mer du Sud; avec un récit de la découverte de plusieurs autres îles, et la description de leurs habitans.

EN continuant notre route à l'ouest, après être sortis du détroit, nous vîmes un grand nombre de mouettes, de pintades et d'autres oiseaux voler autour du vaisseau. Nous eûmes presque toujours des vents impétueux, des brouillards et une grosse mer; de sorte que nous fûmes souvent obligés de naviguer sous nos basses voiles, et que, pendant plusieurs semaines de suite, il n'y eut pas un seul endroit sec sur le vaisseau.

Le 22, à huit heures du matin, nous trouvâmes que notre longitude était de $95^{\circ} 46'$ à l'ouest; notre latitude était à midi de $42^{\circ} 24'$ sud.

Vers le 24, les matelots commencèrent à

être attaqués très-vivement de rhumes et de fièvres, parce que les œuvres-mortes étaient ouvertes, et que leurs habits et leurs lits étaient continuellement mouillés.

Le 27, à midi, nous étions par $36^{\circ} 54'$ de latitude sud, et 100° de longitude ouest. Ce même jour, le temps était doux et beau; nous fîmes sécher les habits de l'équipage, et transporter sur le tillac les malades, à qui on donna tous les matins pour déjeuner du salep et du blé, bouillis avec des tablettes de bouillon portatif. Tout l'équipage eut aussi du vinaigre et de la moutarde autant qu'il en put consommer, et l'on fit bouillir constamment des tablettes portatives dans les pois et le gruau des matelots.

Les grands vents, avec de fréquentes et violentes raffales, et une grosse mer, revinrent peu de temps après, et continuèrent presque sans intervalles. Le vaisseau tangua si fort que nous craignîmes de voir ses mâts emportés, et les gens de l'équipage furent de nouveau mouillés dans leurs lits.

Le 30, notre latitude était de $32^{\circ} 50'$ au sud, et notre longitude de 100° à l'ouest. Je commençai à porter le Cap au nord, attendu que nous ne risquions pas d'être jetés vers

l'ouest, dans cette latitude. Le chirurgien fut d'avis qu'en peu de temps les maladies augmenteraient au point que nous manquerions de bras pour la manœuvre, si nous n'avions pas bientôt un meilleur temps.

Le 4 mai nous vîmes un oiseau du tropique et le 8, dans l'après-midi, plusieurs marsouins et des hirondelles de mer. Le 9, à huit heures du matin, notre latitude était de $27^{\circ} 20'$ au sud, et notre longitude de 106° à l'ouest. Ce jour-là et le suivant nous vîmes près du vaisseau des hirondelles de mer et quelques marsouins.

Le 14 mai, vers les quatre heures après midi, nous aperçûmes une grande troupe d'oiseaux bruns, volant à l'est, et quelque chose du même côté, qui avait l'apparence d'une terre haute. Nous portâmes dessus jusqu'au soleil couché, et l'apparence étant toujours la même, nous continuâmes cette route; mais, à deux heures du matin, ayant fait dix-huit lieues sans trouver la terre, nous serrâmes le vent, et à la pointe du jour nous ne vîmes plus rien. Nous reconnûmes alors avec plaisir que nos malades se trouvaient mieux à mesure que nous avançons. Nous étions par $24^{\circ} 50'$ de latitude sud, et au 105° de longitude

ouest. Pendant ce temps nous cherchions à découvrir *le Swallow*.

Le 17 les charpentiers furent employés à radouber les œuvres-mortes du vaisseau, et à réparer et peindre les canots. Le 18, je donnai un mouton pour ceux de nos gens qui étaient malades et convalescens.

Le 21 nous vîmes plusieurs poissons volans, les premiers que nous eussions aperçus dans ces mers; le 22, des bonites, des dauphins et des oiseaux du tropique.

Ceux de nos gens qui avaient été malades de la fièvre ou du rhume commencèrent à être attaqués du scorbut; sur la représentation du chirurgien, on leur donna du vin; on leur fit aussi du moût avec de la drèche, et chaque matelot eut une demi-pinte de chou mariné chaque jour. La variation fut de 4 à 5° à l'est.

Nous vîmes, le 26, deux grampuses, et le 28, une troisième; le 29, nous vîmes plusieurs oiseaux, parmi lesquels il y en avait un de la grosseur d'une hirondelle, que quelques-uns d'entre nous crurent être un oiseau de terre.

Nos matelots commencèrent alors à devenir pâles et malades; et le scorbut fit de grands progrès dans l'équipage, malgré toutes nos précautions pour le prévenir. On leur donna

du vinaigre et de la moutarde à discrétion, du vin à la place d'eau-de-vie, du moût de bière et du salep. On fit constamment bouillir des tablettes de bouillon dans leurs pois et leur gruau d'avoine, et l'on eut soin de tenir très-propres leurs habits, ainsi que l'endroit où ils couchaient. Les hamacs furent constamment apportés sur le tillac à huit heures du matin, et descendus à quatre heures après midi; on lava tous les jours une partie des lits et des hamacs; l'eau fut rendue saine par le moyen de la ventilation, et tout ce qui était entre les ponts fut arrosé fréquemment de vinaigre.

Le 31 mai, nous nous trouvâmes, suivant l'observation, par $127^{\circ} 45'$ de longitude ouest, et $29^{\circ} 38'$ de latitude sud. La variation était, par l'azimuth et l'amplitude, de $5^{\circ} 9'$ à l'est.

Le 1^{er} juin nous eûmes de grands coups de vent, avec beaucoup de tonnerre et de pluie; nous vîmes plusieurs des oiseaux appelés *frégates*.

Le 3, nous vîmes un grand nombre de mouettes, ce qui, joint à l'incertitude du temps, nous fit espérer que nous n'étions pas très-loin de terre. Le lendemain une tortue vint nager tout près du vaisseau. Le 5, nous

aperçûmes plusieurs oiseaux, qui nous confirmèrent dans l'espérance que nous approchions de terre. Le 6, à onze heures du matin, un matelot, nommé Jonathan Puller, cria de la grande hune : *Terre à l'ouest-nord-ouest*. A midi on la vit distinctement du tillac, et l'on reconnut que c'était une île basse, à environ cinq à six lieues de distance. La joie que tout le monde ressentit à cette découverte ne peut être connue que par ceux qui ont éprouvé les dangers, les fatigues et les peines d'un voyage tel que celui que nous avons fait.

Lorsque nous sûmes à environ cinq milles de l'île que nous venions de découvrir, nous en vîmes une autre, gisant au nord-ouest $1/4$ ouest. Vers les trois heures après midi; étant très-près de la première, nous nous en approchâmes; comme mon lieutenant était fort malade; je chargeai M. Furneaux, mon second lieutenant, d'aller à terre avec les bateaux armés et équipés. Comme il approchait des îles, je vis deux pirogues en sortir et ramer avec beaucoup de vitesse vers l'île qui était sous le vent. A sept heures du soir, les bateaux revinrent et rapportèrent plusieurs cocos, une grande quantité de plantes antiscorbutiques, et quelques hameçons faits d'écailles d'huîtres avec quel-

ques-unes des coquilles dont on les faisait. Ils rapportèrent qu'ils n'avaient point vu d'habitans, mais qu'ils avaient visité trois huttes, ou plutôt trois hangars, composés seulement d'un toit, proprement couvert de cocos et de feuilles de palmier, soutenu sur des piliers, et ouvert par dessous tout autour. Ils avaient vu aussi quelques canots qu'on construisait; mais ils n'avaient point trouvé d'eau douce; ni d'autre fruit que des cocos. Ils avaient jeté la sonde en différens endroits, sans trouver de mouillage, et ils avaient eu beaucoup de peine à aborder, parce que la houle était très-forte; sur cette information, je louvoyai toute la nuit, et le lendemain au matin j'envoyai de bonne heure les bateaux pour sonder de nouveau, en leur recommandant de trouver, s'il était possible, un endroit où le vaisseau pût mettre à l'ancre; mais, à onze heures, ils revinrent après avoir eu aussi peu de succès que la première fois. Ils me dirent que toute l'île était entourée d'un récif, et que, quoiqu'il y eût au vent une ouverture par laquelle on entrait dans un large bassin qui s'enfonçait vers le milieu de l'île, cependant ils l'avaient trouvée tellement pleine de brisans, qu'ils n'avaient pas osé s'y hasarder, et qu'ils n'avaient pu

non plus débarquer dans aucune partie de l'île, la houle étant plus haute encore qu'elle ne l'était le jour précédent. Comme il ne pouvait y avoir aucun avantage à rester en cet endroit, je fis remettre les bateaux à bord, et je portai sur l'autre île, qui nous restait au sud 22° est, à environ quatre lieues de distance. L'île que je venais de quitter ayant été découverte la veille de la Pentecôte, je lui en donnai le nom; elle avait environ quatre milles de long sur trois de large. Sa latitude est de $19^{\circ} 26'$ sud, et sa longitude, de $137^{\circ} 56'$ ouest.

Quand nous arrivâmes sous le vent de l'autre île, j'envoyai à terre le lieutenant Furneaux, avec les bateaux équipés et armés; je vis sur le rivage une cinquantaine d'habitans, armés de longues piques, et plusieurs d'entre eux courant avec des torches allumées dans leurs mains. Je donnai ordre à M. Furneaux d'aller à l'endroit de la grève où nous voyions ces insulaires, de tâcher d'obtenir d'eux en échange des fruits et de l'eau, ou toute autre chose qui pût nous être utile, et en même temps d'observer soigneusement de ne rien faire qui pût les offenser. Je lui recommandai aussi d'employer les bateaux à sonder pour chercher un mouillage. Vers les sept heures il revint et

me dit qu'il n'avait pu trouver de fond avec la sonde qu'à un demi-câble de distance du rivage, où le fond était de roches aiguës à une grande profondeur.

Lorsque le bateau approcha de la côte, les habitans se portèrent en foule vers la grève, et se mirent en défense avec leurs piques, comme pour disputer le débarquement; nos gens s'arrêtèrent alors, et firent des signes d'amitié, montrant en même temps des colliers de grains de verre, des rubans, des couteaux et d'autres bagatelles. Les insulaires eurent l'air de les engager à s'éloigner, mais en même temps ils regardèrent ce qu'on présentait avec un air de curiosité et de désir. Bientôt quelques-uns d'entre eux s'avancèrent quelques pas dans la mer; nos gens leur faisant signe qu'ils désiraient des noix de coco et de l'eau, plusieurs de ces insulaires en allèrent chercher une petite quantité, et se hasardèrent à l'apporter jusqu'aux bateaux; l'eau était dans les coques des cocos, et le fruit était dépouillé de son écorce extérieure, qu'on employait vraisemblablement à différens usages. On leur donna, en échange de ces provisions, les bagatelles qu'on leur avait montrées, et quelques clous, auxquels ils parurent attacher encore plus

de prix qu'au reste. Pendant cette petite négociation de commerce, un des insulaires trouva moyen de voler un mouchoir de soie, dans lequel notre petite marchandise était enveloppée, et l'enleva; ainsi que ce qui était dedans, avec tant d'adresse que personne ne s'en aperçut. Nos gens eurent beau faire signe ensuite qu'on leur avait volé un mouchoir, les insulaires ou ne purent pas, ou ne voulurent pas les comprendre. Le bateau continua de sonder autour de la grève, jusqu'à la nuit, pour trouver un mouillage; M. Furneaux tâcha aussi plusieurs fois d'engager les naturels à lui apporter des plantes antiscorbutiques; mais n'ayant pu se faire entendre, il revint à bord.

Je louvoyai toute la nuit, et dès que le jour parut; j'envoyai de nouveau les bateaux avec ordre de descendre à terre; mais sans faire aucun mal aux habitans, à moins qu'on n'y fût forcé par la nécessité. Lorsque les bateaux approchèrent de la côte, l'officier qui les commandait fut bien étonné de voir sept grandes pirogues, ayant chacune deux gros mâts, et tous les insulaires sur la grève, prêts à s'embarquer; ils firent signe à nos gens de monter un peu plus haut; nos gens y consentirent volontiers, et, dès qu'ils furent descendus à terre, tous les In-

diens s'embarquèrent et cinglèrent à l'ouest ; ils furent joints par deux autres canots à l'extrémité occidentale de l'île.

Nos bateaux revinrent vers midi, chargés de noix de coco, de fruits de palmiers et de plantes antiscorbutiques. M. Furneaux, qui commandait l'expédition, me dit que les Indiens n'avaient rien laissé derrière eux que quatre ou cinq pirogues. Il avait trouvé une citerne de très-bonne eau ; il nous fit la description de l'île, comme d'un terrain uni et sablonneux, plein d'arbres, sans broussailles, et abondant en végétaux antiscorbutiques. Les canots des Indiens cinglèrent à l'ouest-sud-ouest, tant qu'on put les apercevoir de la grande lune ; ils paraissaient avoir environ trente pieds de long, quatre de large, et trois et demi de profondeur. Deux de ces canots étaient joints ensemble, de manière que leurs côtés, étant rapprochés parallèlement à la distance d'environ trois pieds, étaient attachés par des traverses qui passaient du sribord de l'un au bas-bord de l'autre, tant au milieu que vers les extrémités.

La taille des habitans de cette île est moyenne, leur teint brun ; ils ont de longs cheveux noirs et épars sur leurs épaules. Les hommes étaient bien faits et les femmes belles. Leur vêtement

consistait dans une espèce d'étoffe grossière, attachée à la ceinture, et qui paraissait faite pour être relevée autour des épaules.

L'après-midi, je renvoyai à terre le lieutenant Furneaux avec les canots. Il avait avec lui un contre-maître et vingt matelots, qui devaient porter les barriques d'eau de la citerne au rivage. Je leur ordonnai de prendre possession de l'île, au nom du roi George III; et je la nommai *l'île de la Reine-Charlotte*, en l'honneur de la reine. Les bateaux revinrent chargés de cocos, de plantes antiscorbutiques, et l'officier me dit qu'il avait trouvé, à peu de distance de la grève, deux nouvelles citernes de bonne eau. J'étais alors très-malade; cependant j'allai à terre avec le chirurgien et plusieurs de ceux qui étaient affaiblis par le scorbut, afin de faire une promenade. Je trouvai deux citernes si commodes, que je laissai le contre-maître et vingt matelots sur le rivage pour faire la provision d'eau; et je leur envoyai du vaisseau des provisions pour une semaine; ils étaient déjà pourvus d'armes et de munitions. Je retournai à bord le soir avec le chirurgien et les malades, ne laissant à terre que ceux qui étaient chargés de faire de l'eau. Comme nous n'avions pas pu trouver de mouillage; je louvoyai toute la nuit.

tombeaux, où les cadavres étaient exposés sous un dais, et où ils pourrissent sans être jamais enterrés.

Quand nous appareillâmes, nous laissâmes un pavillon anglais flottant sur l'île, avec le nom du vaisseau et la date de notre arrivée; nous gravâmes sur un morceau de bois et sur l'écorce de plusieurs arbres le détail de la prise de possession de l'île, ainsi que de celle de la Pentecôte, au nom de sa majesté britannique. Nous laissâmes aussi des haches, des clous, des bouteilles et de petits grains de verre, des schellings, des demi-schellings et des demi-sous; c'était un petit présent que nous faisons aux habitans, et un dédommagement pour l'incommodité que nous ayons pu leur occasioner. L'île de la Reine-Charlotte a environ six milles de long sur un de large; elle git par $19^{\circ} 18'$ de latitude sud, et $138^{\circ} 4'$ de longitude ouest.

Nous fîmes voile par un vent frais, et, vers une heure, nous eûmes connaissance d'une île à l'ouest un quart sud de celle de la Reine-Charlotte, qui nous restait alors à quinze milles de distance est un quart nord. A trois heures et demie, nous nous trouvâmes à environ trois quarts de mille de la pointe occidentale de la nouvelle île; nous rangeâmes la côte de près,

mais nous ne trouvâmes point de fond. L'extrémité de l'est est jointe à celle de l'ouest par une chaîne de rochers, sur lesquels la mer se brise et forme un lagon dans le milieu de l'île; ce qui présentait l'apparence de deux îles, et paraissait avoir environ six milles de long sur quatre de large. C'est une terre basse, couverte d'arbres; mais nous n'y vîmes ni cocotiers ni cabanes; nous aperçûmes cependant, à la pointe occidentale de cette île, tous les canots et les Indiens qui, à notre approche, avaient abandonné l'île de la Reine-Charlotte, avec d'autres Indiens qui s'étaient joints aux premiers. Nous comptâmes huit doubles canots, et environ quatre-vingts hommes, femmes, ou enfans. Les canots avaient été retirés sur la grève, les femmes et les enfans étaient placés tout autour, les hommes s'avançaient avec leurs piques et leurs torches, faisant un grand bruit et dansant d'une manière fort étrange. Nous remarquâmes que cette île était sablonneuse, et que sous les arbres il n'y avait point de verdure. Comme la côte était toute de rochers, qu'il ne s'y trouvait point de mouillage, et que nous n'avions point d'espérance de nous y procurer aucun rafraîchissement; je m'éloignai à six heures du soir de cette île, que je nommai *l'île d'Egmont*,

en l'honneur du comte d'Egmont, qui était alors premier lord de l'amirauté. Elle gît par 19, 20' de latitude sud, et 138° 30' de longitude ouest, suivant l'observation.

Le 11, à une heure, nous vîmes une île à l'ouest-sud-ouest, et nous y courûmes. A quatre heures, nous étions à un quart de mille de la côte, que nous rangeâmes, sondant continuellement, sans pouvoir trouver de fond. Elle est entourée de rochers, sur lesquels la mer se brise avec beaucoup de force; elle est pleine d'arbres, parmi lesquels il n'y avait pas un cocotier; elle ressemble beaucoup à l'île d'Egmont, mais elle est beaucoup plus étroite. Nous aperçûmes; parmi les rochers de l'extrémité occidentale, environ seize habitans; mais il n'y avait aucun canot. Ces Indiens avaient de longues piques ou perches à leurs mains, et paraissaient être, à tous égards, de la même nation que ceux que nous avions vus les jours précédens. Comme on ne pouvait rien tirer de cet endroit, et que le vent était fort, je fis voile jusqu'à huit heures du soir, et alors je mis en panne. Cette dernière île a environ six milles de long, et d'un quart de mille à un mille de large; je la nommai *île de Gloucester*; en l'honneur de S. A. R. le duc de Gloucester.

Elle gît par $19^{\circ} 11'$ de latitude sud, et $140^{\circ} 4'$ de longitude ouest.

Le 12, à cinq heures du matin, nous fîmes voile; et Bientôt après nous vîmes une autre île. A dix heures, ayant un très-gros temps et beaucoup de pluie, nous vîmes un récif, avec des brisans sur chaque côté de l'île; je pris le parti de mettre en panne avec le cap au large. Cette île gît par $19^{\circ} 18'$ de latitude sud, et $140^{\circ} 36'$ de longitude ouest. Je lui donnai le nom d'île de *Cumberland*, en l'honneur de S. A. R. le duc de Cumberland. Elle est basse, à peu près de la même grandeur que l'île de la Reine-Charlotte. Comme nous ne pouvions espérer d'y trouver aucun rafraîchissement, je singlai à l'ouest.

Le 13, à la pointe du jour, nous vîmes une autre île, petite et basse, au nord-nord-ouest, droit au vent; elle avait l'aspect d'un petit quai plat. Je la nommai l'île du prince *Guillaume-Henri*, en l'honneur du troisième fils du roi. Elle gît par 19° de latitude sud, et $141^{\circ} 6'$ de longitude ouest. Je ne m'y arrêtai point, espérant trouver à l'ouest quelque terre plus élevée, où le vaisseau pourrait mettre à l'ancre, et où nous pourrions nous procurer les rafraîchissemens dont nous aurions besoin.

Le 17, à la pointe du jour, nous reconnûmes une terre qui gisait ouest-quart-nord, en formant un petit mondrain arrondi; elle était, à midi, au nord 64° ouest, éloignée d'environ cinq lieues; elle ressemblait alors au rocher de Newstone, dans le goulet de Plymouth; mais elle paraissait beaucoup plus grande.

À cinq heures du soir, cette île nous restait nord-ouest, à la distance d'environ huit milles, alors je serrai le vent et louvoyai toute la nuit. À dix heures, nous vîmes une lumière sur le rivage; ce qui nous prouva que l'île, quoique très-petite, était habitée, et nous fit espérer que nous pourrions trouver quelque mouillage dans les environs. Nous remarquâmes avec grand plaisir que la terre était fort haute et couverte de cocotiers, signe infailible qu'il s'y trouvait de l'eau.

Le lendemain au matin, j'envoyai à terre le lieutenant Furneaux, avec les bateaux armés et équipés, et toutes sortes de bagatelles, en lui recommandant d'établir un trafic avec les habitans pour les rafraîchissemens que l'île pourrait fournir. Je lui donnai ordre en même temps de trouver, s'il était possible, un ancrage pour le vaisseau. Tandis que nous mettions nos bateaux dehors, nous vîmes plusieurs pirogues

partir du rivage; mais dès que les Indiens qui les montaient virent nos bateaux voguer vers la côte, ils s'en retournèrent. A midi, les bateaux revinrent, rapportant un cochon et un coq avec quelques cocos et des bananes. M. Furneaux dit qu'il avait vu au moins une centaine d'habitans, et qu'il croyait qu'il y en avait un beaucoup plus grand nombre; mais qu'il avait tourné inutilement toute l'île pour trouver un mouillage; qu'à peine avait-il pu découvrir un endroit pour aborder avec le bateau.

Lorsqu'il avait été près du rivage, il avait laissé tomber un grappin, et avait jeté un câble aux Indiens qui étaient sur la grève, qui le saisirent et le tinrent ferme. Il commença alors à converser avec eux par signes, et observa qu'ils n'avaient point d'armes; mais que quelques-uns d'entre eux avaient des bâtons blancs, qui paraissaient être des marques d'autorité, attendu que ceux qui les portaient étaient en avant, tandis que tous les autres restaient derrière. En échange du cochon et du coq, il leur donna des grains de verre, un miroir, une hache, quelques peignes et d'autres bagatelles. Les femmes, qui étaient d'abord restées à une certaine distance, ayant aperçu ces bijoux, accoururent en foule sur la grève, avec le plus grand em-

pressement ; mais elles furent renvoyées sur-le-champ par les hommes , ce dont elles parurent très-mortifiées et très-mécontentes.

Pendant que ces échanges se faisaient , un Indien passa , sans être aperçu , autour d'un rocher , et plongeant dans la mer , releva le grappin du bateau ; en même temps ceux qui étaient à terre , et qui tenaient le câble , firent un effort pour tirer le grappin. Dès que nos gens virent cette manœuvre , ils tirèrent un coup de fusil sur la tête de l'homme qui avait relevé le grappin , et qui le lâcha aussitôt , en donnant des marques d'une surprise et d'une frayeur extrêmes ; les Indiens qui étaient sur le rivage laissèrent aussi aller la corde. Les bateaux restèrent après cela quelque temps devant la côte ; mais l'officier voyant qu'il n'y avait plus rien à faire avec les Indiens , revint à bord.

M. Furneaux me dit que les hommes et les femmes qu'ils avait vus étaient vêtus , et il m'apporta une pièce de l'étoffe dont ils s'habillent. Les habitans lui parurent plus nombreux que l'île n'en pouvait nourrir ; et comme il vit plusieurs doubles pirogues très-grandes sur la grève , il jugea qu'il devait y avoir à peu de distance des îles plus étendues , où l'on pourrait trouver des provisions en plus grande abou-

dance, et dont il espérait que l'accès serait moins difficile. Comme cette conjecture me parut très-raisonnable, je fis remonter à bord les bateaux, et je me déterminai à courir plus avant à l'ouest. Cette dernière île est presque circulaire et a environ deux milles de tour; je la nommai l'*île d'Osnabruck*, en l'honneur du prince Frédéric, évêque de ce siège. Elle gît par $17^{\circ} 51'$ de latitude sud, et $147^{\circ} 50'$ de longitude ouest.

CHAPITRE V.

Découverte de l'île d'Otaïiti, nommée *île du Roi George III.*

—Ce qui nous arriva, soit à bord du vaisseau, soit sur la côte.

A deux heures après midi du 18, nous partîmes, et une demi-heure après, nous aperçûmes à l'ouest-sud-ouest une terre très-haute. Sur les sept heures du soir nous avions l'île d'Osnabruëk à l'est-nord-est, et cette nouvelle terre de l'ouest-nord-ouest à l'ouest $1/4$ sud. Comme le temps était couvert et orageux, nous mîmes à la cape pour la nuit, ou au moins jusqu'à ce que la brume fût dissipée. Le 19, à deux heures du matin, le ciel s'étant nettoyé, nous fîmes voile de nouveau. A la pointe du jour nous vîmes la terre à environ cinq lieues de distance, et nous gouvernâmes directement sur elle. A huit heures, lorsque nous en étions très-proches, le brouillard nous obligea encore à rester en panne, et lorsque le temps se fut

éclairci, nous fûmes très-étonnés de nous voir environnés par quelques centaines de pirogues; elles étaient de grandeurs différentes, et garnies de plus ou moins d'hommes, depuis un jusqu'à dix, de sorte qu'en tout il n'y avait pas moins de huit cents Indiens. Lorsqu'ils se trouvèrent à la portée du pistolet de notre vaisseau, ils s'arrêtèrent, nous regardant avec un grand étonnement et s'entretenant successivement les uns avec les autres. En même temps nous leur montrâmes des colifichets de différens genres, en les invitant par signes à monter à bord. Ils tinrent une espèce de conseil sur ce qu'ils avaient à faire. Ils vinrent ensuite faire le tour du vaisseau, en nous donnant des signes d'amitié. L'un d'eux, qui tenait une branche de bananier à la main, nous fit un discours qui dura près d'un quart d'heure et jeta ensuite sa branche dans la mer. Un moment après, comme nous continuions de les engager par signes à se rendre à notre invitation, un jeune homme alerte, vigoureux et bien fait, se hasarda à entrer dans le vaisseau. Il monta par les portehaubans de l'artimon, et sauta des haubans dans l'intérieur.

Nous lui fîmes signe de venir sur le tillac, et lui présentâmes différentes quincailleries. Il

paraissait les voir avec plaisir, mais il ne voulut rien accepter. D'abord il attendit que plusieurs autres de ses compatriotes se fussent approchés, et, après beaucoup de discours auxquels nous ne comprîmes rien, eussent jeté une branche de bananier dans le vaisseau ; alors seulement il reçut nos présens, et beaucoup d'autres se pressèrent de monter à bord par plusieurs côtés du vaisseau, ne connaissant pas la véritable entrée. Comme un de ces Indiens était debout sur le passavant, une de nos chèvres vint le heurter de sa tête au derrière. Surpris du coup, il se retourne brusquement, et voit la chèvre dressée sur ses pieds se préparant à l'assaillir de nouveau. La vue de cet animal, si différent de tous ceux qu'il connaissait, le frappa d'une telle terreur qu'il se hâta de sortir du vaisseau, et tous les autres suivirent son exemple avec beaucoup de précipitation. Ils se remirent cependant bientôt de leur frayeur et revinrent à bord. Après les avoir un peu accoutumés à la vue de nos chèvres et de nos moutons, je leur montrai nos cochons et nos volailles, et ils me firent comprendre par signes qu'ils avaient chez eux des animaux de ces deux espèces. Je leur distribuai alors quelques quincailleries et des clous, et tâchai de leur

faire comprendre qu'il fallait qu'ils allassent à terre, et nous apportassent des cochons, des volailles et des fruits; ils ne parurent pas même comprendre. Pendant tout ce temps-là ils cherchèrent à nous dérober quelque une des choses qui étaient à leur portée; mais nous veillions avec tant de soin sur tous leurs mouvemens, qu'il leur était difficile de se saisir de la moindre chose. A la fin cependant, un de nos officiers de poupe passant dans l'endroit où ils étaient, et étant occupé à parler à l'un d'eux par signes, un autre vint par derrière, lui enleva son chapeau bordé, sauta dans la mer par dessus le couronnement, et l'emporta à la nage.

Comme nous n'avions aucun mouillage en cet endroit, nous gouvernions le long de la côte, en envoyant en même temps les bateaux pour sonder plus près. Les pirogues des Indiens n'ayant point de voiles et ne pouvant pas nous suivre, regagnèrent le bord. Le pays nous présentait le coup-d'œil le plus agréable et le plus pittoresque qu'on puisse imaginer. Près de la mer, il est plat et couvert d'arbres à fruits de différentes espèces, particulièrement de cocotiers. Entre ces arbres se voient les maisons des Indiens, qui consistent en un seul rez-de-chaussée, et qui dans l'éloignement

ressemblent à de longues granges. A la distance d'environ trois milles de la côte, l'intérieur du pays s'élève en petites collines couronnées de bois et terminées par autant de hauteurs d'où coulent de grandes rivières jusqu'à la mer. Nous ne vîmes aucun bas-fond ; mais nous trouvâmes l'île bordée d'un récif interrompu par quelques ouvertures qui laissaient le passage dans la haute mer. Sur les trois heures après midi, nous nous avançâmes vers une large baie où il y avait quelque apparence de mouillage. Nos chaloupes furent envoyées pour sonder, et tandis qu'elles étaient ainsi occupées, j'observai qu'un grand nombre de pirogues les environnaient. Je soupçonnai que les Indiens avaient le dessein de les attaquer ; et comme je voulais absolument prévenir toute espèce de querelle, je fis signal à nos gens de revenir ; en même temps, pour intimider les Indiens, j'ordonnai qu'on tirât neuf coups de nos pierriers par dessus leurs têtes. La petite chaloupe commença à revenir au vaisseau. Vous voyiez toujours les Indiens dans leurs pirogues ; malgré l'effroi que leur avait causé notre feu, ils s'efforcèrent de lui couper le chemin ; mais notre petit bâtiment marchant plus vite avec des voiles, que les pirogues avec leurs

rames, se débarrassa bientôt de celles qui l'entouraient. Il en trouva cependant en son chemin quelques-unes qui portaient beaucoup de monde, et d'où on lui jeta des pierres qui blessèrent plusieurs de nos gens. Alors l'officier qui était à bord de la chaloupe tira un coup de mousquet chargé de gros plomb sur l'homme qui avait jeté la première pierre, et l'atteignit à l'épaule. Le reste des Indiens de la pirogue ne virent pas plus tôt leur compagnon blessé, qu'ils se jetèrent à la mer, et que tous les autres forcèrent de rames pour fuir; rien n'égalait leur frayeur et leur désordre. Aussitôt que les chaloupes eurent rejoint le vaisseau, on les rentra à bord. Pendant qu'on était occupé à cette manœuvre, nous vîmes une grande pirogue portant une voile et se dirigeant vers nous. Comme je pensai qu'elle pouvait ramener quelques chefs, ou m'apporter un message de leur part, je me déterminai à l'attendre. Elle marchait très-bien, et fut bientôt près de nous; mais nous n'y vîmes personne qui nous parût avoir quelque autorité sur les autres. Cependant un d'entre eux se leva, et ayant fait un discours qui dura environ cinq minutes, lança sur notre bord une branche de bananier; nous regardâmes cette cérémonie comme un gage de la paix,

et lui rendîmes la pareille en lui jetant une des branches laissées par les Indiens qui nous avaient rendu visite. Avec cela et quelques colifichets que nous leur présentâmes, il nous parut que nous les avions satisfaits ; et peu de temps après ils se retirèrent.

Les officiers qui étaient partis avec les chaloupes m'informèrent qu'ils avaient sondé tout près du récif, et trouvé une aussi grande profondeur d'eau que dans les autres îles ; cependant, comme je me tenais au vent de l'île, je pouvais espérer que je trouverais à jeter l'ancre en courant sous le vent. Je pris donc ce parti ; mais rencontrant des brisans qui se prolongeaient à une grande distance de l'extrémité sud de l'île, je serrai le vent et continuai la même manœuvre toute la nuit afin de parvenir à gagner l'est de l'île.

Le 20, à cinq heures du matin, nous fîmes voile, la terre nous restant au nord-ouest $1/4$ ouest, à la distance de dix lieues, et nous crûmes voir une autre terre à cinq lieues par delà au nord-ouest ; et une montagne remarquable, faite en pain de sucre au nord-nord-est. Quand nous fûmes à environ deux lieues du rivage, qui nous offrait l'aspect le plus agréable, car il était couvert de maisons et d'habitans, nous vî-

mes plusieurs grandes pirogues sous voile près de la côte, mais aucune ne dirigeait sa marche vers le vaisseau. A midi nous n'étions plus qu'à deux ou trois milles de l'île, et nous l'avions alors du sud $3/4$ ouest au nord-est $1/4$ ouest. Nous continuâmes de côtoyer le rivage, quelquefois à la distance d'un demi-mille, et quelquefois à quatre ou cinq milles; mais jusque là nous n'avions point trouvé de fond. A six heures du soir, nous étions en travers d'une belle rivière, et la côte paraissant meilleure qu'aucune de celles que nous avons vues, je me déterminai à louvoyer toute la nuit et à tenter de jeter l'ancre le matin. Dès qu'il fut nuit, nous vîmes un grand nombre de lumières tout le long du rivage.

Le 21, à la pointe du jour, nous envoyâmes nos bateaux pour sonder, et bientôt ils nous firent signal qu'ils avaient vingt brasses. Cette nouvelle produisit une joie universelle qu'il n'est pas aisé de décrire; nous avançâmes sur-le-champ et jetâmes l'ancre. Nous étions éloignés de la côte d'environ un mille, ayant vis-à-vis de nous un ruisseau de la plus belle eau; l'extrémité de l'île nous restait alors de l'est-sud-est au nord-ouest $1/4$ ouest. Dès que nous eûmes mis le navire en sûreté, j'envoyai les

chaloupes pour sonder le long de la côte et examiner le lieu où nous voyions l'eau. A ce moment, un nombre considérable de pirogues sortirent pour venir au vaisseau, portant des cochons, de la volaille, et une grande quantité de fruits que nous eûmes en échange de quelques clous et de différens objets de quincaillerie. Mais quand nos chaloupes furent près du rivage, les pirogues, dont plusieurs étaient doubles et très-grandes, firent voile sur elles. D'abord elles se tinrent à quelque distance; mais lorsque nos bateaux approchèrent du rivage, les Indiens devinrent plus hardis, et trois des plus grandes pirogues coururent sur le plus petit de nos bateaux, se préparant en même temps à l'assaillir avec leurs bâtons et leurs rames. Nos gens, ainsi pressés, furent obligés de faire feu; ils tuèrent un Indien et en blessèrent un autre. En recevant le coup ces deux hommes tombèrent dans la mer, et le reste de ceux qui étaient dans la même pirogue s'y jetèrent à l'instant après eux. Les deux autres pirogues prirent la fuite, et nos bateaux revinrent sans éprouver aucun autre obstacle. Dès que les Indiens qui s'étaient jetés à l'eau virent que nos bateaux restaient en place sans chercher à leur faire aucun mal, ils rentrèrent dans leur pirogue et y

reprirent leurs compagnons blessés. Ils les dressèrent l'un et l'autre sur leurs pieds pour voir s'ils pourraient se tenir debout, et trouvant que cela leur était impossible, ils essayèrent de les faire asseoir; l'un des deux se tint dans cette posture; mais voyant que l'autre était tout-à-fait mort, ils étendirent le corps au fond de la pirogue. Après cela quelques-unes de ces embarcations retournèrent au rivage, et d'autres revinrent de nouveau au navire pour trafiquer, ce qui nous prouva qu'ils étaient convaincus, par notre conduite, que tant qu'ils montreraient envers nous des dispositions pacifiques, ils n'auraient rien à craindre, et qu'ils sentaient enfin qu'ils devaient se regarder eux-mêmes comme l'unique cause de la perte qu'ils déploraient.

Les bateaux continuèrent de sonder jusqu'à midi. Ils revinrent alors pour nous apprendre que le fond était très-bon, par cinq brasses, à un quart de mille du rivage, mais qu'il y avait une très-grande houle à l'endroit où nous avions vu de l'eau douce. Les officiers me dirent que les Indiens étaient en foule sur le rivage, et que plusieurs venaient à la chaloupe avec des fruits et des bambous pleins d'eau; qu'ils les pressaient jusqu'à l'importunité de descendre à terre, particulièrement les femmes qui accou-

raient jusque sur le bord , et se mettant absolument nues , s'efforçaient de les attirer par des gestes dont la signification n'était pas équivoque. Jusque-là cependant nos gens avaient résisté à la tentation.

L'après-midi , j'envoyai de nouveau les chaloupes au rivage avec quelques pièces d'eau qu'on remplit au moyen d'un trou fait à un des fonds et qui ont une anse par laquelle on peut les porter. Je voulais me procurer de l'eau , dont nous commençons à avoir grand besoin. Pendant ce temps , plusieurs pirogues continuaient de se tenir près du vaisseau ; mais les Indiens s'étaient rendus coupables de tant de vols , que je défendis d'en recevoir aucun à bord.

A cinq heures les bateaux revinrent avec deux pièces d'eau seulement remplies par les Indiens ; mais , pour se payer de leur peine , les naturels avaient jugé à propos de retenir toutes les autres. Nos gens , qui ne voulaient pas quitter leur bateau ; usèrent de tous les moyens possibles pour engager les Indiens à les leur rendre , mais inutilement. Les Indiens , de leur côté , pressèrent vivement nos gens de descendre à terre , invitation à laquelle ils ne crurent pas prudent de se rendre. Plusieurs milliers d'habitans de l'un et de l'autre sexe et un grand nombre d'enfans

étaient réunis sur le rivage; lorsque nos bateaux s'en éloignèrent.

Le 22 au matin, je renvoyai les bateaux pour faire de l'eau, avec une provision de clous, de haches et d'autres choses semblables, que je crus les plus propres à nous gagner l'amitié des Indiens. En même temps un grand nombre de pirogues vinrent au vaisseau avec du fruit à pain, des bananes, un fruit ressemblant à la pomme; mais un peu meilleur, de la volaille et des cochons, que nous achetâmes avec des verroteries, des clous, des couteaux et autres articles de ce genre; de sorte que nous eûmes assez de porc pour en donner à tout l'équipage pendant deux jours, à une livre par homme.

Les bateaux, en revenant, ne nous apportèrent que quelques calabasses pleines d'eau. Le nombre des Indiens était si grand sur le rivage, que nos gens n'avaient pas osé descendre, quoique les jeunes femmes répétassent les invitations pressantes qu'elles avaient employées le jour précédent, avec d'autres gestes encore plus libres et, s'il est possible, plus clairs. Les fruits et les autres provisions furent mis à terre et rangés sur le rivage, et les étrangers invités à venir les prendre; ils résistèrent encore à cette nouvelle tentation, et furent inexorables; et

montrant aux Indiens les pièces d'eau qu'ils avaient à bord, ils leur firent entendre par signes qu'on eût à leur rendre celles qu'on leur avait gardées la veille. Les Indiens, de leur côté, restèrent sourds à cette demande. Nos gens donc levèrent leurs grappins, et sondèrent les environs pour voir si le vaisseau pourrait venir assez près couvrir ceux qui seraient de l'eau; dans ce cas seulement ils pourraient se hasarder à terre en dépit de tous les habitans. Quand ils s'éloignèrent, les femmes les poursuivirent en leur jetant des bananes et des pommes, en les huant et en leur donnant toutes les marques de mépris et de moquerie qu'elles pouvaient imaginer. Le vent soufflait le long de la côte, élevant une forte houle au rivage et prenant le vaisseau en flanc.

Le 23, à la pointe du jour, nous levâmes l'ancre dans le dessein de mouiller au voisinage de l'aiguade. Comme nous étions occupés à prendre le large pour gagner le dessus du vent, nous découvrîmes de la hune, à environ six ou huit milles sous le vent, de l'autre côté de la terre, une baie, et nous partîmes sur-le-champ pour la gagner, précédés de nos bateaux, qui marchaient en avant, occupés à sonder. A neuf heures, nous tournâmes autour du

récif, et nous nous arrêtâmes dans le dessein de jeter l'ancre; mais arrivé près des bateaux, notre vaisseau toucha. L'avant demeura engagé; par bonheur l'arrière était libre. En jetant la sonde, nous trouvâmes sur le récif de deux et demi à dix-sept brasses de profondeur; nous carguâmes toutes nos voiles aussi promptement qu'il nous fut possible, et nous allégâmes le vaisseau de tout ce qu'il y avait de plus pesant sur le pont. Nous mîmes en même temps notre chaloupe dehors avec notre ancre de toue, notre petite ancre et son câble, et une hansière, dans le dessein de les porter au dehors du récif, afin que, quand les ancres auraient pris fond, nous pussions nous touer sur elles en forçant sur le cabestan; mais malheureusement, en dehors de la chaîne de rochers, il n'y avait pas de fond. Notre état devint alors très-alarmant: le vaisseau continuait de battre contre le roc avec une grande violence, et nous étions environnés de plusieurs centaines de pirogues remplies d'Indiens. Ils ne tentèrent cependant pas de nous aborder; mais ils paraissaient attendre notre naufrage prochain. Nous demeurâmes près d'une heure dans cette terrible situation, sans pouvoir rien faire pour nous en tirer, si ce n'est de défoncer quelques tonneaux;

mais une brise se levant heureusement de terre, l'avant de notre navire se détacha ; nous l'aîdâmes tout de suite de toutes nos voiles, alors il commença à se mouvoir, et fut bientôt en pleine eau.

Nous prîmes tout de suite le large, et les bateaux ayant été envoyés sous le vent, trouvèrent que le récif s'étendait à l'ouest environ un mille et demi, et qu'au delà il y avait un fort bon mouillage. Le maître, après avoir placé un bateau à l'extrémité du récif et garni la chaloupe d'ancres et de hansières à touer, et d'une garde pour la défendre contre les Indiens, vint à bord et pilota le vaisseau autour du récif jusque dans le hayre, où, sur le midi, il fut à l'ancre.

Un examen ultérieur nous fit connaître que l'endroit où le vaisseau avait touché était une bande de rochers de corail recouverts de plus ou moins d'eau, depuis six brasses jusqu'à deux, et qui malheureusement se trouva entre les deux bateaux qui nous guidaient, et dont l'un, celui qui était au vent, avait douze brasses, et celui sous le vent, neuf. Le vent fraîchit presque tout de suite après que nous fûmes en sûreté, et quoiqu'il tombât assez promptement, la vague était si haute et brisait avec tant de violence sur le rocher, qu'o si le vaisseau fût demeuré

engagé une demi-heure de plus, il eût infailliblement été mis en pièces. En examinant la quille, nous ne pûmes y reconnaître qu'un seul dommage : un morceau du bas du gouvernail se trouvait emporté. Le vaisseau ne nous parut faire eau par aucun endroit, mais les barres de hune, à la tête de tous les mâts, étaient rompues tout ras ; ce que nous supposâmes être arrivé quand le vaisseau battait contre le rocher. Nos bateaux perdirent leurs grappins sur le récif ; mais comme nous avions lieu de croire qu'il était en très-bon état, cette perte ne nous chagrina que médiocrement. Aussitôt que le vaisseau fut hors de danger, j'envoyai le maître avec tous les bateaux garnis de monde et armés, pour sonder le haut de la baie, afin que s'il y trouvait un bon ancrage, nous pussions le touer en dedans du récif et mouiller en toute sûreté. Le temps était fort beau ; un grand nombre de pirogues couvraient le récif, et le rivage était garni d'Indiens.

Le 23, vers les quatre heures de l'après-midi, le maître revint et me rapporta qu'il y avait partout bon mouillage. Je me déterminai donc à faire touer le vaisseau dans la baie dès le matin, et en même temps je partageai mon monde en quatre parties ; l'une devait toujours être sous

les armes, tous les canons chargés et amorcés, et les armes en état dans les bateaux. J'ordonnai en même temps à tous ceux qui ne seraient pas de garde de se rendre à des postes assignés. Au moment où je faisais ces dispositions, nous voyions un grand nombre de pirogues, dont quelques-unes étaient très-grandes et garnies de beaucoup d'hommes, voguant près du rivage, et plusieurs autres plus petites se hasardant à venir jusqu'au vaisseau avec des cochons, des volailles et des fruits que nous achetâmes d'eux, à la satisfaction mutuelle des deux parties ; au coucher du soleil, toutes ces pirogues retournèrent au rivage.

Le 24 ; à six heures du matin, nous commençâmes à touer notre vaisseau dans la baie, et bientôt après un grand nombre de pirogues vinrent sous notre poupe ; comme je vis qu'elles avaient des cochons, de la volaille et des fruits, je chargeai le canonnier et deux officiers de poupe d'acheter d'eux ces provisions pour des couteaux, des clous, des grains de verre et d'autres quincailleries, en défendant en même temps le commerce avec les Indiens à toute autre personne du bord. A huit heures, le nombre des pirogues se trouva considérablement augmenté ; celles qui vinrent les dernières étaient

doubles, très-grandes, ayant chacune douze ou quinze hommes forts et vigoureux. Je remarquai avec inquiétude qu'elles étaient préparées bien plus pour la guerre que pour le commerce, n'ayant presque rien autre chose à leur bord que des cailloux ronds. Comme j'étais encore très-mal, j'appelai M. Furneaux, mon premier-lieutenant, et lui ordonnai de tenir la quatrième partie de nos gens toujours sous les armes, tandis que le reste de l'équipage était occupé à remorquer le vaisseau. Cependant il venait continuellement de la côte un plus grand nombre de pirogues chargées d'une marchandise que les autres ne nous avaient pas jusqu'alors apportée : je veux dire d'un nombre de femmes rangées sur une file, et qui, arrivées près du vaisseau, offrirent à nos yeux toutes les postures lascives qu'on peut imaginer. Pendant que ces dames mettaient tous leurs charmes en œuvre, les grandes pirogues, remplies de pierres, s'avancèrent autour du vaisseau, et à une très-petite distance ; quelques-uns des Indiens chantant d'une voix rauque, ou soufflant dans des conques marines, et d'autres jouant de la flûte. Peu de temps après, un homme qui était couché sur une espèce de canapé placé sur une de ces grandes

doubles pirogues , fit signe qu'il désirait venir aux côtés du vaisseau ; j'y consentis tout de suite , et quant il fut près de mon bord , il donna à un de nos gens une aigrette de plumes rouges et jaunes , lui faisant signe qu'il me la remit. Je la reçus avec des expressions d'amitié , et je pris sur-le-champ quelques bagatelles pour les lui offrir en retour ; mais , à mon grand étonnement , il s'était déjà éloigné un peu du vaisseau , et , au signe qu'il fit en jetant une branche de coeotier qu'il tenait à la main , il s'éleva de toutes les pirogues un cri général. Les Indiens s'avancèrent tous à la fois sur nous , et nous lancèrent une grêle de pierres par tous les côtés ; c'était là une attaque dans laquelle nos armes seules pouvaient nous donner la supériorité sur la multitude qui nous assaillait , d'autant plus qu'une grande partie de l'équipage était malade et faible. J'ordonnai donc de faire feu : je fis tirer aussi de très-près deux pièces du gaillard , que j'avais fait charger à mitraille ; la décharge mit du désordre parmi les Indiens ; cependant , quelques minutes après ils recommencèrent leur attaque. Tous ceux de nos gens qui étaient en état de venir sur le pont prirent alors leur poste ; je donnai ordre qu'on tirât mes grosses pièces , et

j'en fis jouer constamment quelques-unes sur l'endroit du rivage où je voyais un grand nombre de pirogues occupées à embarquer des hommes, et venant au vaisseau à toutes rames. Quand nos grosses pièces commencèrent à tirer, il n'y avait pas moins de trois cents pirogues autour du vaisseau, portant au moins deux mille hommes, et de nouvelles pirogues arrivaient de tous les côtés. Le feu écarta bientôt ceux qui étaient près du vaisseau, et arrêta ceux qui se disposaient encore à avancer sur nous; aussitôt que je vis la retraite de quelques-uns de nos ennemis et la tranquillité du reste, je fis cesser le feu, espérant qu'ils seraient assez convaincus de notre supériorité pour ne pas renouveler leur attaque. En cela cependant je fus malheureusement trompé: une grande partie des pirogues qui avaient été dispersées se rassemblèrent de nouveau; elles demeurèrent quelque temps sur leurs rames, regardant le vaisseau de la distance d'environ un quart de mille, et alors élevant soudainement des pavillons blancs, elles s'avancèrent du côté de la poupe de notre bâtiment, et recommencèrent de fort loin à jeter des pierres avec beaucoup de force et d'adresse, par le moyen de leurs frondes. Chaque pierre pesait environ deux livres, et plusieurs

blessèrent nos gens qui en auraient souffert davantage, sans une toile étendue sur le tillac pour nous défendre des ardeurs du soleil, et sans le bastingage de nos hamaes. Pendant ce temps, plusieurs pirogues, garnies de beaucoup d'hommes, se portaient vers l'avant du vaisseau, ayant probablement remarqué qu'on n'avait point tiré de cette partie du navire. J'y fis transporter sur-le-champ quelques pièces pour les faire tirer, en même temps que deux autres tireraient de l'arrière sur les pirogues qui nous attaquaient de ce côté. Parmi les pirogues qui menaçaient notre avant, il y en avait une où je crus distinguer quelque chef d'Indiens; car de cette pirogue avait été donné le signal qui les rassembla toutes. Il arriva qu'un boulet de canon de l'avant fut tiré si juste, qu'il sépara la double pirogue en deux. Dès que les autres s'aperçurent de cet accident, ils se dispersèrent avec tant de vitesse, que dans une demi-heure il ne resta pas une pirogue à la portée de notre vue, et que tout ce peuple qui couvrait le rivage s'enfuit vers les collines voisines avec la plus grande précipitation.

N'ayant plus alors la crainte d'être inquiétés de nouveau, nous touâmes le navire dans le havre.

Le 24, vers midi, nous n'étions plus qu'à un demi-mille du haut de la baie, à moins de deux encâblures d'une belle rivière, et à environ deux encâblures et demie du récif. Nous amarrâmes le vaisseau et mîmes dehors la petite ancre avec deux hançières, pour tenir le flanc de notre vaisseau de manière que la bordée de notre artillerie portât sur la rivière, et nous montâmes les huit canons qui étaient dans la cale. Cette opération terminée, les bateaux furent employés à sonder la baie et à veiller sur le rivage partout où il paraissait des Indiens, pour découvrir s'ils avaient quelque envie de nous attaquer encore. L'après-midi et une partie du lendemain matin furent consacrés à cette occupation.

Le 25, vers midi, le maître revint après avoir examiné suffisamment les lieux, et nous rapporta qu'on ne voyait plus aucune pirogue; que l'atterrage était bon tout le long du rivage, qu'il n'y avait d'autre danger à craindre dans la baie que le récif et quelques rochers vers le haut, qui se montraient au dessus de l'eau; qu'enfin la rivière, quoiqu'elle se déchargeât de l'autre côté de la pointe; était d'eau douce.

Aussitôt après que le maître m'eut instruit de ces détails, j'envoyai de nouveau M. Furneaux

avec tous les bateaux armés et garnis d'hommes, parmi lesquels je mis des soldats de marine, avec ordre de descendre à terre vis-à-vis de l'endroit où le vaisseau était à l'ancre, et de s'établir sûrement dans le meilleur terrain qu'il trouverait à portée d'être protégé par les bateaux et le vaisseau. A deux heures, les bateaux débarquèrent sans opposition. M. Furneaux planta un bâton de pavillon, arracha une motte de gazon et prit possession de l'île au nom de sa majesté, en l'honneur de laquelle elle reçut le nom de *l'île du roi George III*. Il alla ensuite à la rivière, goûta de l'eau, qu'il trouva excellente, et en fit boire à tous ses gens avec du rum, à la santé de sa majesté. Tandis qu'ils étaient à la rivière, large d'environ douze verges et guéable, il vit de l'autre côté deux hommes âgés, qui, apercevant qu'ils étaient découverts, se mirent en posture de supplians, et parurent effrayés et confondus. M. Furneaux leur fit signe de passer la rivière; l'un d'eux s'y détermina. Lorsqu'il fut du côté de nos gens, il s'avança rampant sur ses mains et sur ses genoux; mais M. Furneaux le releva, et, tandis qu'il était encore tout tremblant, lui montra quelques-unes des pierres qui avaient été jetées dans notre vaisseau, et s'efforça de lui faire

entendre que, si les habitans n'entreprenaient plus rien contre notre sûreté, nous ne leur ferions point de mal. Il ordonna qu'on remplit deux tonneaux d'eau pour montrer aux Indiens que nous en avions besoin, et il leur fit voir quelques haches et d'autres choses, afin de tâcher de leur faire comprendre qu'il désirait obtenir d'eux quelques provisions. Le vieillard recouvra un peu ses esprits durant cette conversation mimée, et M. Furneaux, pour ajouter aux témoignages d'amitié qu'il lui avait donnés, lui fit présent d'une hache, de quelques clous, de grains de verre et d'autres bagatelles; après quoi il se rembarqua et laissa le pavillon flottant. Aussitôt que les bateaux furent éloignés, l'Indien s'approcha du pavillon et dansa autour pendant un assez long temps, ensuite il se retira; mais il revint bientôt après avec quelques branches d'arbres vertes qu'il jeta à terre, et se retira une seconde fois; nous le vîmes reparaître peu de temps ensuite avec une douzaine d'habitans. Tous se mirent dans une posture suppliante, et s'approchèrent du pavillon à pas lents; mais le vent étant venu à l'agiter, ils se retirèrent avec la plus grande précipitation. Ils se tinrent pendant plusieurs minutes à quelque distance, occupés à le regarder; ils s'en al-

lèrent ensuite et rapportèrent deux grands cochons qu'ils placèrent au pied du bâton de pavillon; enfin, reprenant courage, ils se mirent à danser. Après cette cérémonie, ils portèrent les cochons au rivage, lancèrent une pirogue et les mirent dedans. Le vieillard, qui avait une grande barbe blanche, s'embarqua seul avec eux et les amena au vaisseau. Quand il fut près de nous, il fit un discours suivi, et prit dans ses mains plusieurs feuilles de bananier, une à une, qu'il nous présenta en proférant pour chacune, à mesure qu'il nous les donnait, quelques mots d'un ton de voix imposant et grave. Il nous remit ensuite les deux cochons en nous montrant la terre; je me disposais à lui faire quelques présens, mais il ne voulut rien accepter, et bientôt après il retourna au rivage.

La nuit survint et fut très-obscur; nous entendîmes le bruit de plusieurs tambours, de conques et d'autres instrumens à vent, et nous vîmes beaucoup de lumières tout le long de la côte.

Le 26, à six heures du matin, je ne vis paraître aucun habitant sur le rivage; j'observai que le pavillon avait été enlevé; sans doute qu'ils avaient appris à le mépriser, comme les grenouilles de la fable leur roi soliveau. J'or-

donnai au lieutenant d'aller à terre avec une garde, et si tout était tranquille, de nous en instruire, afin que nous pussions commencer à faire de l'eau. Peu de temps après nous eûmes le plaisir de voir qu'il envoyait pour avoir des pièces d'eau, et, à huit heures du matin, quatre tonnes étaient déjà apportées à bord. Pendant que nos gens étaient occupés de ce travail, plusieurs Indiens se montrèrent du côté opposé de la rive, avec le vieillard que l'officier avait vu le jour précédent, et qui bientôt après passa la rivière, apportant avec lui des fruits et quelques volailles qui furent aussi envoyés au vaisseau. A ce moment, j'étais si faible par suite de l'indisposition dont je souffrais depuis près de quinze jours, que je pouvais à peine me traîner. Je me servis de ma lunette pour observer ce qui se passait à terre. Sur les huit heures, j'aperçus une multitude d'habitans descendant une colline, à environ un mille de nous, et en même temps un grand nombre de pirogues faisant le tour de la pointe de la baie du côté de l'ouest, et ne s'écartant pas du rivage. Je regardai à l'endroit où l'on faisait de l'eau, et je découvris au travers des buissons un grand nombre d'Indiens qui se glissaient derrière. J'en vis aussi plusieurs milliers dans les bois,

se pressant vers le lieu de l'aiguade, et des pirogues qui doubaient avec beaucoup de vitesse l'autre pointe de la baie à l'est. Alarmé de ces mouvemens, je dépêchai un bateau pour instruire l'officier qui était à terre de ce que j'avais découvert, et pour lui donner ordre de revenir sur-le-champ à bord avec ses gens, en laissant, s'il le fallait, ses pièces d'eau. Il avait lui-même aperçu le danger, et s'était embarqué avant que les bateaux fussent arrivés près de lui. En voyant que les naturels se glissaient vers lui, par derrière le bois, il leur envoya tout de suite le vieil Indien, s'efforçant de leur faire entendre qu'ils eussent à se tenir éloignés, et qu'il ne voulait que prendre de l'eau. Dès qu'ils se virent découverts, ils poussèrent des cris et s'avancèrent avec promptitude. L'officier rentra dans ses bateaux avec ses gens, et les Indiens ayant passé la rivière, s'emparèrent des pièces d'eau avec de grandes démonstrations de joie. Cependant les pirogues longeaient le rivage avec beaucoup de célérité; tous les habitans les suivaient sur la côte; excepté une multitude de femmes et d'enfans, qui se placèrent sur une colline d'où l'on découvrait la baie. Dès que les pirogues, venant des deux pointes de la baie, se trouvèrent plus voisines

de l'endroit où était mouillé le vaisseau, elles se rapprochèrent du rivage, pour embarquer encore d'autres Indiens qui portaient avec eux de grands sacs, que nous reconnûmes ensuite être remplis de pierres. Toutes les pirogues qui avaient doublé les deux pointes, et beaucoup d'autres, parties du dedans de la baie, s'avancèrent au vaisseau, de sorte que je ne doutai point qu'elles n'eussent le projet de tenter les hasards d'une seconde attaque. Comme je pensai que le combat serait moins meurtrier si j'en diminuais la durée, je me déterminai à rendre cette action décisive, et à mettre fin par là à toutes les hostilités. J'ordonnai donc à nos gens, qui étaient tous à leur poste, de faire feu d'abord sur les pirogues réunies en groupes. Mon ordre fut si bien exécuté, que celles qui étaient à l'ouest regagnèrent le rivage aussi promptement qu'il leur fut possible, tandis que celles qui venaient du côté de l'est, côtoyant le récif, furent bientôt hors de la portée de notre canon. Je fis diriger alors le feu sur différentes parties du bois, ce qui en fit sortir beaucoup d'Indiens qui coururent à la colline où les femmes et les enfans s'étaient placés pour voir le combat. La colline se trouvait alors couverte de plusieurs milliers

de personnes qui se croyaient parfaitement en sûreté ; mais pour les convaincre du contraire, et dans l'espérance que, quand ils auraient éprouvé que nos armes portaient beaucoup plus loin qu'ils ne l'auraient cru possible, ils n'oseraient plus renouveler de semblables attaques, je fis tirer sur eux quatre coups rasans ; deux portèrent près d'un arbre, au pied duquel il y avait beaucoup d'Indiens rassemblés. Ils furent frappés de terreur et de consternation ; de sorte qu'en moins de deux minutes ils disparurent entièrement. Après avoir ainsi nettoiyé la côte, j'armai mes bateaux, et j'envoyai tous les charpentiers avec leurs haches ; escortés d'une forte garde, pour détruire toutes les pirogues qu'on avait tirées à terre. Avant midi, cette opération fut entièrement achevée, et plus de cinquante pirogues, dont plusieurs étaient de soixante pieds de long, larges de trois, et amarrées ensemble deux à deux, furent mises en pièces. On n'y trouva que des pierres et des frondes, si l'on en excepte deux ou trois plus petites, qui portaient des fruits, des volailles et quelques cochons.

A deux heures de l'après-midi ; neuf ou dix habitans sortirent du bois avec des branches

vertes dans leurs mains, qu'ils plantèrent en terre près des bords de la rivière, et se retirèrent; un instant après ils reparurent, portant avec eux plusieurs cochons qui avaient les jambes liées, et qu'ils placèrent auprès des branches, après quoi ils s'éloignèrent de nouveau. Enfin, ils revinrent une troisième fois, apportant d'autres cochons et quelques chiens qui avaient les pattes de devant liées au dessus de la tête; et, rentrant dans le bois, ils déposèrent encore plusieurs paquets d'une étoffe qu'ils emploient dans leurs vêtemens, et qui a quelque ressemblance avec le papier des Indes. Ils les placèrent sur le rivage, et nous appelèrent pour venir les prendre. Comme nous étions éloignés d'environ trois encâblures; nous ne pouvions pas bien reconnaître en quoi consistaient ces gages de paix. Nous parvînmes cependant à distinguer les cochons et les pièces d'étoffe; mais en voyant les chiens avec leurs pattes sur le cou s'élever à plusieurs reprises, et marcher quelque temps debouts et droits, nous les prîmes pour une espèce d'animal étranger et inconnu, et nous étions très-impatiens de les voir de plus près. J'envoyai donc un bateau, et notre étonnement cessa. Nos gens trouvèrent neuf bons cochons; outre les chiens

et les étoffes. Ils prirent les cochons, laissèrent l'étoffe, et délièrent les chiens; en échange, ils mirent sur le rivage quelques haches, des clous et d'autres choses, en faisant signe à plusieurs Indiens de les emporter avec leurs étoffes. A peine le bateau était-il revenu à bord, que les Indiens apportèrent encore deux cochons, et nous appelèrent. Le bateau retourna, prit les cochons, mais laissa encore l'étoffe, quoique les Indiens fissent signe que nous devions la prendre. Nos gens nous dirent qu'ils n'avaient touché à rien de ce que nous avions laissé sur le rivage; quelqu'un imagina que s'ils ne recevaient pas ce que nous leur avions offert, c'était parce que nous ne voulions pas accepter leur étoffe; l'événement prouva que cette conjecture était juste; car, ayant donné ordre qu'on l'enlevât, dès qu'elle fut à bord du bateau, les Indiens parurent et emportèrent dans le bois, avec de grandes démonstrations de joie, tout ce que je leur avais envoyé. Nos bateaux allèrent alors à la petite rivière, et remplirent toutes les pièces d'eau, faisant à peu près six tonnes. Nous trouvâmes qu'elles n'avaient point souffert pendant que les Indiens en avaient été maîtres, et que nous n'avions perdu que quelques seaux de cuir et un

entonnoir, que nous ne pûmes recouvrer.

Le matin du jour suivant, 27, j'envoyai les bateaux avec une garde; pour continuer de faire de l'eau; dès que nos gens furent à terre, le même vieillard qui avait passé la rivière pour aller à eux le premier jour parut de l'autre côté, et après avoir fait un long discours, traversa l'eau, lorsqu'il fut auprès de nos gens; l'officier lui montra les pierres qui étaient en piles sur le rivage, rangées comme des boulets de canon, et qui y avaient été portées depuis notre premier débarquement. Il lui fit voir aussi quelques sacs remplis de pierres, pris dans les pirogues que j'avais fait briser, et il s'efforça de lui faire entendre que les Indiens avaient été les agresseurs, et que le mal que nous leur avions fait n'avait eu d'autre raison que la nécessité de nous défendre. Le vieillard sembla comprendre ce qu'on voulait lui dire, mais sans en convenir. Il adressa un discours à ses compatriotes, en leur montrant du doigt les pierres, les frondes et les sacs avec une grande émotion, et de temps en temps avec des regards, des gestes et une voix capables d'effrayer. Son agitation se calma pourtant par degrés, et l'officier qui, à son grand regret, n'avait pas entendu un mot de son discours, tâcha de le con-

vainere par tous les signes qu'il put imaginer qu'il désirait vivre en paix avec les Indiens, et que nous étions disposés à leur donner toutes les marques d'amitié qui seraient en notre pouvoir. Il lui serra la main, l'embrassa et lui offrit différens petits présens qu'il crut pouvoir lui être les plus agréables. Il tâcha aussi de lui faire comprendre que nous désirions obtenir d'eux des provisions, que les Indiens ne vissent qu'en petit nombre à la fois, et que tandis que nous nous tiendrions d'un côté de la rivière, ils restassent sur l'autre bord. Après cela le vicillard se retira, paraissant fort satisfait. Avant midi il s'établit un commerce régulier qui nous fournit, en grande abondance, des cochons, de la volaille et des fruits, de sorte que l'équipage eut de tous ces vivres à discrétion.

CHAPITRE VI.

Envoi des malades à terre. — Commerce régulier avec les habitans. — Quelques détails sur leurs mœurs et leur caractère. — Leurs visites au vaisseau, et quelques événemens.

LES choses étant ainsi réglées, j'envoyai à terre le chirurgien et le second lieutenant pour examiner le local et choisir quelque endroit où les malades pussent être débarqués. A leur retour, ils me dirent que toutes les parties du rivage qu'ils avaient parcourues leur avaient semblé également saines et convenables; mais que, pour la sûreté, ils n'en trouvaient point de meilleure que l'endroit où l'on faisait de l'eau, parce que les malades pourraient, y être sous la protection du vaisseau, défendus par une garde; qu'on pourrait enfin aisément les empêcher de s'écarter dans le pays et de rompre leur diète. J'envoyai donc les malades dans ce lieu, et je chargeai le canonnier de commander la garde que je leur donnais. On dressa

une tente pour les défendre du soleil et de la pluie; le chirurgien fut chargé de veiller à leur conduite et de donner son avis si on en avait besoin. Après avoir établi ses malades dans leur tente, comme il se promenait avec son fusil, un canard sauvage passa au dessus de sa tête, il le tira, et l'oiseau tomba mort auprès de quelques Indiens qui étaient de l'autre côté de la rivière. Saisis d'une terreur panique, ils s'enfuirent tous. Quand ils furent à quelque distance, ils s'arrêtèrent; il leur fit signe de lui rapporter le canard. Un d'eux s'y hasarda, non sans la plus grande crainte, et le vint mettre à ses pieds. Une volée d'autres canards venant à passer, le chirurgien tira de nouveau et en tua heureusement trois. Cet événement donna aux insulaires une telle crainte d'une armée à feu, que mille se seraient enfuis comme un troupeau de moutons, à la vue d'un fusil tourné contre eux. Il est probable que la facilité avec laquelle nous les tîmes depuis en respect, et leur conduite régulière dans le commerce, furent en grande partie dues à ce qu'ils avaient vu dans cette occasion l'instrument dont auparavant ils n'avaient fait qu'éprouver les effets.

Comme je prévoyais qu'un commerce parti-

culier s'établirait bientôt entre ceux de nos gens qui seraient à terre et les naturels du pays, et qu'en les abandonnant à eux-mêmes sur cet article, il pourrait s'élever beaucoup de querelles et de désordres, j'ordonnai que tout le commerce aurait lieu par le canonnier. Je le chargeai de veiller à ce que les Indiens ne se trouvassent victimes d'aucune violence ni d'aucune fraude, et d'attacher à nos intérêts, par tous les moyens possibles, le vieillard qui nous avait jusqu'alors si bien servi. Le canonnier remplit mes intentions avec beaucoup d'exactitude et de fidélité. Il porta ses plaintes contre ceux qui transgressaient mes ordres, conduite qui fut avantageuse aux Indiens et à nous. Comme je punis les premières fautes avec la sévérité nécessaire, je prévins par là celles qui pouvaient amener de graves inconvéniens. Nous dûmes beaucoup aussi au vieillard, qui ramenait ceux des nôtres qui s'écartaient de la troupe, et dont les avis servirent à tenir nos gens perpétuellement sur leurs gardes. Les Indiens cherchaient de temps en temps à nous voler quelque chose; mais il trouvait toujours le moyen de faire rapporter ce qui avait été dérobé, par la crainte du fusil, sans qu'on tirât un seul coup. Un d'eux eut un jour l'adresse

de traverser la rivière sans être vu, et de dérober une hache. Dès que le canonnier s'aperçut qu'elle lui manquait, il le fit entendre au vieillard, et prépara sa troupe comme s'il eût voulu aller dans les bois à la poursuite du voleur. Le vieillard lui fit signe qu'il lui épargnerait cette peine, et partant sur-le-champ, il revint bientôt avec la hache. Le canonnier demanda qu'on mît le voleur entre ses mains; ce que le vieillard consentit à faire, non sans beaucoup de répugnance. Quand l'Indien fut amené, le canonnier le reconnut comme ayant déjà commis plusieurs vols, et l'envoya prisonnier à bord du vaisseau. Je ne voulais le punir que par la crainte d'une punition; je me laissai donc fléchir par les sollicitations et les prières; je lui rendis la liberté et le renvoyai à terre. Quand les Indiens le virent revenir sain et sauf, leur satisfaction fut égale à leur étonnement; ils le reçurent avec des acclamations universelles, et le conduisirent tout de suite dans les bois. Mais le jour suivant il revint, et apporta au canonnier, comme pour expier sa faute, une grande quantité de fruits-à-pain et un gros cochon tout rôti.

Cependant la partie de l'équipage restée à bord s'occupait à calfater et à peindre les œu-

vres vives, à raccommo-der les agrès, à dispo-
ser le fond de cale, et à faire toutes les autres
choses nécessaires dans notre situation. Ma ma-
ladie, qui était une colique bilieuse, augmenta
si fort, que ce jour même je fus obligé de me
mettre au lit. Mon premier lieutenant conti-
nuait d'être fort mal, et notre munitionnaire
se trouvait dans l'impossibilité de remplir ses
fonctions. Le commandement fut donc laissé à
M. Furneaux, mon second lieutenant, à qui je
donnai des ordres généraux, en lui recomman-
dant de porter une attention particulière sur
ceux de nos gens qui étaient à terre. Je réglai
aussi qu'on donnerait du fruit et des viandes
fraîches à l'équipage tant qu'on pourrait s'en
procurer, et que les bateaux se trouveraient
toujours revenus au vaisseau au soleil couchant.
Ces ordres furent suivis avec tant d'exactitude
et de prudence, que durant toute ma maladie,
je ne fus troublé par aucune affaire, et que je
n'eus pas le chagrin d'entendre une seule plainte.
L'équipage fut constamment fourni de porc
frais, de volaille et de fruit en telle abon-
dance, que lorsque je quittai mon lit, après
l'avoir gardé près de quinze jours, je les trou-
vai si frais et si bien portans, que j'avais peine
à croire que ce fussent les mêmes hommes.

Le dimanche, 28, ne fut marqué par aucun événement; mais le lundi, 29, un des gens de la troupe du canonnier trouva un morceau de salpêtre presque aussi gros qu'un œuf. Comme c'était là un objet aussi important que curieux; on fit tout de suite des recherches pour savoir d'où il venait. Le chirurgien demanda en particulier à chacun de ceux qui étaient à terre s'il l'avait apporté du vaisseau. On fit la même question à tout le monde à bord, et tous déclarèrent n'avoir jamais rien eu de pareil. On s'adressa aux Indiens pour obtenir quelques éclaircissemens; mais la difficulté de se faire entendre par signes des deux côtés, fut cause qu'on ne put rien apprendre d'eux, à ce sujet; au reste, durant tout notre séjour dans l'île, ce morceau fut le seul que nous trouvâmes.

Tandis que le commerce se faisait ainsi au rivage, nous jetâmes souvent nos filets sans prendre aucun poisson; mais nous n'en fûmes pas fort affligés, les vivres que nous tirions de l'île nous mettant en état de donner chaque jour à l'équipage un repas somptueux.

Les choses demeurèrent dans le même état jusqu'au 2 juillet; alors, notre vieillard était absent. Nous vîmes tout à coup diminuer les fruits et les autres provisions qu'on nous en-

voyait régulièrement. Nous en eûmes cependant assez pour en distribuer encore beaucoup, et pour en donner en abondance aux malades et aux convalescens.

Le 3, nous mîmes le vaisseau à la bande pour visiter la quille, que nous trouvâmes, à notre grande satisfaction, aussi saine qu'au sortir du chantier. Durant tout ce temps, aucun des insulaires n'approcha de nos bateaux, et ne vint au vaisseau en pirogue. Ce même jour, vers midi, nous prîmes un goulu très-grand, et quand les bateaux nous amenèrent nos gens pour dîner, nous envoyâmes le poisson à terre. Le canonier, voyant quelques habitans de l'autre côté de la rivière; leur fit signe de venir à lui; ils se rendirent à son invitation, et il leur donna le goulu, qu'ils coupèrent en morceaux et qu'ils emportèrent, ayant l'air très-satisfaits.

Dimanche, 5, le vieillard reparut à la tête qui servait de lieu de marché, et fit entendre au canonier qu'il avait été plus avant dans le pays pour déterminer les habitans à lui apporter leurs cochons, leurs volailles et leurs fruits, dont les endroits voisins de l'aiguade étaient presque épuisés. Le bon effet de sa démarche se fit bientôt sentir; car beaucoup d'Indiens

que nos gens n'avaient pas encore vus arrivèrent avec des cochons beaucoup plus gros qu'aucun de ceux que nous avions reçus auparavant. Le bonhomme se hasarda lui-même à venir au vaisseau dans sa pirogue, et m'apporta en présent un cochon tout rôti. Je fus très-content de son attention et de sa générosité, et je lui donnai pour son cochon un pot de fer, un miroir, un verre à boire et quelques autres choses que personne que lui n'avait dans l'île.

Tandis que nos gens étaient à terre, on permit à plusieurs jeunes femmes de traverser la rivière. Quoiqu'elles fussent très-disposées à accorder leurs faveurs, elles en connaissaient trop bien la valeur pour les donner gratuitement. Le prix en était modique, cependant tel encore que nos gens n'étaient pas toujours en état de le payer. Ils se trouvèrent par là exposés à la tentation de dérober les clous et tout le fer qu'ils pouvaient détacher du navire. Les clous que nous avions apportés pour le commerce n'étant pas toujours sous leur main, ils en arrachèrent de différentes parties du vaisseau, particulièrement ceux qui attachent les taquets d'amure aux côtés du vaisseau; il résulta de là un double inconvénient, le don-

mage qu'en souffrit le bâtiment, et un haussement considérable des prix du marché. Quand le canonnier offrit; comme à l'ordinaire, de petits clous pour des cochons d'une médiocre grosseur, les habitans refusèrent de les prendre, et en montrèrent de plus grands, en faisant signe qu'ils en voulaient de semblables. Quoique j'eusse promis une forte récompense au dénonciateur, on fit des recherches inutiles pour découvrir les coupables. Je fus très-mortifié de ce contre-temps; mais je le fus encore davantage en m'apercevant d'une supercherie que quelques-uns de nos gens avaient employée avec les insulaires. Ne pouvant pas avoir de clous, ils dérobaient le plomb, et le coupaient en forme de clous. Plusieurs des habitans qui avaient été payés avec cette mauvaise monnaie portaient, dans leur simplicité, ces clous de plomb au canonnier, en lui demandant qu'il leur donnât des clous de fer à la place. Il ne pouvait accéder à leur demande, quelque juste qu'elle fût, parce qu'en rendant le plomb *monnaie* j'aurais encouragé davantage nos gens à le dérober, et fourni un nouveau moyen de hausser pour nous les prix, et de rendre les provisions plus rares. Il était donc nécessaire, à tous égards, de décrier absolument

La monnaie des clous de plomb, quoique, pour notre honneur, j'eusse été bien aise de ne pas la refuser des Indiens qu'on avait trompés.

Mardi 7, j'envoyai un des contre-mâîtres avec trente hommes à un village peu éloigné du marché, dans l'espérance qu'on pourrait y acheter des provisions au premier prix; mais ils furent obligés de les payer encore plus cher. Je fus, ce jour-là, en état de sortir pour la première fois de ma chambre, et le temps étant fort beau, je fis, dans un bateau, environ quatre milles le long de la côte. Je trouvai toute la contrée très-peuplée et infiniment agréable. Je vis aussi plusieurs pirogues; mais aucune ne s'approcha de mon petit bâtiment, et les habitans semblaient ne faire aucune attention à nous lorsque nous passions. Vers midi, je retournai au vaisseau; le commerce que nos gens avaient établi avec les femmes de l'île les rendait beaucoup moins dociles aux ordres que j'avais donnés pour régler leur conduite à terre. Je jugeai donc nécessaire de faire lire les articles des ordonnances, et je punis Jacques Proctor, caporal des soldats de marine, qui, non-seulement avait quitté son poste et insulté l'officier, mais qui avait frappé le maître d'équipage au bras

d'un coup si violent , qu'il l'avait jeté à terre.

Le jour suivant , 8 , j'envoyai un détachement à terre pour couper du bois. Nos gens rencontrèrent quelques habitans qui les traitèrent avec beaucoup de douceur et une grande hospitalité. Plusieurs de ces bons Indiens vinrent à bord de notre bateau , et paraissaient d'un rang distingué du commun , tant par leurs manières que par leur habillement. Je les traitai avec des attentions particulières ; et pour découvrir ce qui pourrait leur faire plus de plaisir , je mis devant eux une monnaie portugaise , une guinée , une couronne , une piastre espagnole , des schellings , quelques nouveaux demi-pence et deux grands clous , en leur faisant entendre par signes qu'ils étaient les maîtres de prendre ce qu'ils aimeraient le mieux. On prit d'abord les clous avec un grand empressement , ensuite les demi-pences ; mais l'or et l'argent furent négligés. Je leur présentai donc encore des clous et des demi-pence , et je les renvoyai à terre infiniment heureux.

Cependant notre marché était très-mal fourni , les Indiens refusant de nous vendre des vivres à l'ancien prix , et faisant toujours signe qu'ils voulaient de grands clous. Il devint

aussi nécessaire d'examiner le vaisseau avec plus de soin, pour découvrir en quels endroits on en avait arraché des clous ; nous trouvâmes que tous les taquets étaient détachés, et qu'il n'y avait presque pas un hamac auquel on eût laissé ses clous. Je mis en œuvre tous les moyens possibles pour découvrir les voleurs, mais sans aucun succès. J'allai jusqu'à défendre que personne allât à terre avant qu'on eût trouvé les auteurs du vol. Je ne gagnai rien, et je fus obligé de faire punir Proctor le caporal, qui se mutina de nouveau.

Le samedi 11, dans l'après-midi, le canonier vint à bord avec une grande femme, qui paraissait âgée d'environ quarante-cinq ans, d'un maintien agréable et d'un port majestueux. Il me dit qu'elle ne faisait que d'arriver dans cette partie de l'île, et que, voyant le grand respect que lui montraient les habitans, il lui avait fait quelques présens ; qu'elle l'avait invité à venir dans sa maison, située à environ deux milles dans la vallée, et qu'elle lui avait donné des cochons, après quoi elle était retournée avec lui au lieu de l'aiguade, et lui avait témoigné le désir d'aller au vaisseau, ce qu'il avait jugé convenable, à tous égards, de lui accorder. Elle montrait de l'assurance dans

toutes ses actions, et paraissait sans défiance et sans crainte, même dans les premiers momens qu'elle entra dans le bâtiment. Elle se conduisit pendant tout le temps qu'elle fut à bord, avec cette liberté qui distingue toujours les personnes accoutumées à commander. Je lui donnai un grand manteau bleu que je jetai sur ses épaules, où je l'attachai avec des rubans, et qui descendait jusqu'à ses pieds. J'y ajoutai un miroir, de la rassade de différentes sortes, et plusieurs autres choses qu'elle reçut de fort bonne grâce et avec beaucoup de plaisir. Elle remarqua que j'avais été malade, et me montra le rivage du doigt; je compris qu'elle voulait dire que je devais aller à terre pour me rétablir parfaitement, et je tâchai de lui faire entendre que j'irais le lendemain matin. Lorsqu'elle voulut partir, j'ordonnai au canonnier de l'accompagner; après l'avoir mise à terre, il la conduisit jusqu'à son habitation, qu'il me décrivit comme très-grande et fort bien bâtie. Il me dit qu'elle avait beaucoup de gardes et de domestiques, et qu'à une petite distance de cette maison, elle en avait une autre fermée d'une palissade.

Le 12 au matin, j'allai à terre pour la première fois, et ma princesse, ou plutôt ma

reine, car elle paraissait en avoir l'autorité, vint bientôt à moi, suivie d'un nombreux cortège. Comme elle aperçut que ma maladie m'avait laissé beaucoup de faiblesse, elle ordonna à ses gens de me prendre sur leurs bras, et de me porter non-seulement au delà de la rivière, mais jusqu'à sa maison; on rendit, par ses ordres, le même service à mon premier lieutenant, au munitionnaire, et à quelques autres de nos gens affaiblis par la maladie; un détachement nous suivait. La multitude se pressait en foule sur notre passage; mais au premier mouvement de sa main, sans qu'elle dit un seul mot, le peuple s'écartait et nous laissait marcher librement. Quand nous approchâmes de la maison, un grand nombre de personnes de l'un et de l'autre sexe vinrent au devant d'elle; elle me les présenta, en me faisant comprendre par ses gestes, qu'ils étaient ses parens, et, me prenant la main, elle la leur donna à baiser. Nous entrâmes dans la maison, qui occupait une espace de terrain long de trois cent vingt-sept pieds et large de quarante-deux; elle était formée d'un toit couvert de feuilles de palmier, soutenu par trente-neuf piliers de chaque côté, et quatorze dans le milieu. La partie la plus élevée du toit,

en dedans, avait trente pieds de hauteur, et les côtés de la maison, au dessous des bords du toit, en avaient douze, et étaient ouverts. Aussitôt que nous fûmes assis, elle appela quatre jeunes filles auprès de nous, les aida elle-même à m'ôter mes souliers, mes bas et mon habit, et les chargea de me frotter doucement la peau avec leurs mains. On fit la même opération à mon premier lieutenant et au munitionnaire, mais non à aucun de ceux qui paraissaient se bien porter. Pendant que cela se passait, notre chirurgien, qui s'était fort échauffé en marchant, ôta sa perruque pour se rafraîchir. Une exclamation subite d'un des Indiens à cette vue attira l'attention de tous les autres sur ce prodige qui fixa tous les yeux, et qui suspendit jusqu'aux soins des jeunes filles pour nous. Toute l'assemblée demeura quelque temps sans mouvement et dans le silence de l'étonnement, qui n'eût pas été plus grand s'ils eussent vu un des membres de notre compagnie séparé de son corps. Cependant les jeunes femmes qui nous frottaient reprirent bientôt leurs fonctions, qu'elles continuèrent environ une demi-heure, après quoi elles nous rhabillèrent, et ; comme on peut le croire, avec un peu de gaucherie ; nous nous

trouvâmes fort bien de leurs soins, le lieutenant, le munitionnaire et moi. Ensuite notre généreuse bienfaitrice fit apporter quelques ballots d'étoffes avec lesquelles elle m'habilla, ainsi que tous ceux qui étaient avec moi, à la mode du pays. Je résistai d'abord à cette faveur; mais ne voulant pas paraître mécontent d'une chose qu'elle imaginait devoir me faire plaisir, je céдай. Quand nous partîmes, elle nous fit donner une truie pleine, et nous accompagna jusqu'à notre bateau. Elle voulait qu'on me portât encore; mais comme j'aimais mieux marcher, elle me prit par le bras, et toutes les fois que nous trouvions en notre chemin de l'eau ou de la boue à traverser, elle me soulevait avec autant de facilité que j'en aurais eu à rendre le même service à un enfant dans mon état de santé.

Le lendemain matin, 13, je lui envoyai par le canonnier six haches, six faucilles et plusieurs autres présens. A son retour, mon messenger me dit qu'il avait trouvé la reine donnant un festin à un millier de personnes. Ses domestiques lui portaient les mets tous préparés, la viande dans des noix de coco, et les coquillages dans des espèces d'augets de bois, semblables à ceux dont nos bouchers se servent; elle les distribuait en-

suite de ses propres mains à tous ses hôtes qui étaient assis et rangés autour de la grande maison. Quand cela fut fait, elle s'assit elle-même sur une espèce d'estrade; et deux femmes, placées à ses côtés, lui donnèrent à manger; les femmes lui présentaient les mets avec leurs doigts, elle n'avait que la peine d'ouvrir la bouche. Lorsqu'elle aperçut le canonnier, elle lui fit servir une portion; il ne put pas nous dire ce que c'était; mais il croit que c'était une poule coupée en petits morceaux, avec des pommes, et assaisonnée avec de l'eau salée; il trouva au reste le mets fort bon. Elle accepta les choses que je lui envoyais, et en parut très-satisfaite. Après que cette liaison avec la reine fut établie, les provisions de toute espèce devinrent plus communes au marché; mais malgré leur abondance nous fûmes encore obligés de les payer plus chèrement qu'à notre arrivée; notre commerce se trouvant gâté par les clous que nos gens avaient dérobés pour les donner aux femmes. Je donnai ordre de fouiller tous ceux qui iraient à terre, et je défendis qu'aucune femme passât la rivière.

Le 14, le canonnier étant à terre pour nos achats, aperçut, de l'autre côté de la rivière, une vieille femme qui pleurait amèrement.

Quand elle vit qu'on l'avait remarquée, elle envoya un jeune homme, qui était près d'elle, au delà de la rivière, avec une branche de bananier dans les mains. Lorsqu'il fut de notre côté, il fit un long discours et mit sa branche aux pieds du canonnier. Après cela il retourna, amena la vieille femme, tandis qu'un autre homme apportait en même temps deux cochons bien gros et bien gras. La femme parcourait des yeux tous nos gens, l'un après l'autre; à la fin elle fondit en larmes; le jeune homme qui l'avait apportée, voyant que le canonnier était touché et étonné de ce spectacle, fit un autre discours plus long que le premier. La douleur de cette femme était cependant encore un mystère, mais à la fin on comprit que son mari et trois de ses enfans avaient été tués à l'attaque du vaisseau. Cette explication, qu'elle faisait elle-même, l'affecta si fort, qu'à la fin elle tomba ne pouvant plus parler. Les deux jeunes hommes qui la soutenaient étaient presque dans le même état. Nous conjecturâmes que c'étaient deux autres de ses enfans ou de ses proches parens. Le canonnier fit tout ce qu'il put pour adoucir sa douleur, et quand elle fut un peu revenue à elle-même, elle lui fit présenter les deux cochons; et lui donna sa main en signe d'amitié;

mais elle ne voulut rien recevoir de lui, quoiqu'il lui offrit dix fois la valeur de ses cochons au prix du marché.

Le matin du jour suivant, 15, j'envoyai le second lieutenant avec tous les bateaux et soixante hommes à l'ouest pour connaître le pays et voir ce qu'on pouvait en tirer. A midi il revint après avoir fait environ six milles le long de la côte. Il trouva le pays très-agréable et très-peuplé, abondant en cochons, en volailles, en fruits et en végétaux de différentes sortes; il n'éprouva aucun obstacle de là par des habitans, mais ils ne parurent point disposés à lui vendre aucune des denrées que nos gens auraient bien voulu acheter. Ils lui donnèrent cependant des cocos et des bananes, et lui cédèrent enfin neuf cochons et quelques poules. Le lieutenant pensa qu'on pourrait facilement les amener par degrés à un commerce libre et suivi; mais la distance du vaisseau était trop grande, et il fallait envoyer trop de monde à terre pour y être en sûreté. Il vit beaucoup de grandes pirogues au rivage et quelques-unes en construction. Il observa que tous leurs outils étaient de pierre, de coquilles et d'os, et il en conclut qu'ils n'avaient aucune espèce de métal. Il ne trouva d'autres quadrupèdes chez eux

que des cochons et des chiens, pas un seul vaisseau de terre; de sorte que toutes leurs nourritures étaient cuites au four ou rôties. Dépourvus de vases où l'eau peut être contenue et soumise à l'action du feu; ils n'avaient pas plus d'idée qu'elle pût être échauffée que rendue solide. Aussi, comme la reine était un jour à déjeuner à bord du vaisseau, un des Indiens les plus considérables de sa suite, que nous crûmes être un prêtre, voyant le chirurgien remplir la théière en tournant le robinet de la bouilloire qui était sur la table, après avoir remarqué ce qu'on venait de faire, avec une grande curiosité et beaucoup d'attention, tourna lui-même le robinet, et reçut l'eau sur sa main; aussitôt qu'il se sentit brûlé, il poussa des cris et commença à danser tout autour de la chambre avec les marques les plus extravagantes de la douleur et de l'étonnement. Les autres Indiens ne pouvant concevoir ce qui lui était arrivé, demeurèrent les yeux fixés sur lui avec une surprise mêlée de quelque terreur. Le chirurgien, cause innocente du mal, y appliqua un remède; mais il se passa quelque temps avant que le pauvre homme fût soulagé.

Le 16, M. Furneaux, mon second lieutenant, tomba très-malade; ce qui me fit beau-

coup de peine, parce que mon premier lieutenant n'était pas bien rétabli, et que je me trouvais moi-même encore d'une grande faiblesse. Je fus obligé ce jour-là de punir de nouveau Proctor, le caporal des soldats de marine, pour sa mutinerie. La reine avait été absente depuis plusieurs jours, mais les habitans nous firent entendre qu'elle serait de retour le lendemain.

Le 17 au matin, elle vint en effet sur le rivage, et bientôt un grand nombre de gens, que nous n'avions jamais vus auparavant, apportèrent au marché des provisions de toute espèce. Le canonnier envoya au vaisseau quatorze cochons et une grande quantité de fruits.

L'après-midi du jour suivant, 18, la reine vint à bord, et m'apporta deux gros cochons en présent; car jamais elle ne voulut consentir à faire aucun échange. Le soir le maître de l'équipage la reconduisit à terre avec un présent. Aussitôt qu'ils furent débarqués, elle le prit par la main, et ayant fait un long discours au peuple qui les environnait en foule, elle le mena à sa maison, où elle l'habilla à la manière du pays, comme elle en avait usé avec nous auparavant.

Le 19 nous reçûmes plus de denrées que nous n'en avions pu jusqu'alors obtenir en un

jour. Quarante-huit cochons ou cochons de lait, quatre douzaines de poules, du fruit à pain, des bananes, des pommes et des cocôs presque sans nombre.

Le 20, le commerce se soutint avantageusement; mais l'après-dîné on découvrit que François Pincknee, un des matelots, avait arraché les taquets de la grande écoute, et, après avoir dérobé les clous à fiches, les avait jetés dans la mer. M'étant assuré du coupable, j'assemblai tout l'équipage; et après avoir exposé son crime avec toutes les circonstances qui l'aggravaient, je le condamnai à courir trois fois la bouline en faisant le tour du tillac. Toute ma rhétorique ne produisit pas beaucoup d'effet, car la plus grande partie de l'équipage étant coupable du même délit, il fut traité si doucement que les autres furent plutôt encouragés par l'espérance de l'impunité qu'effrayés de la crainte de la punition. Il ne me resta d'autre moyen d'empêcher la destruction entière du vaisseau, et l'enchérissement des denrées de devenir tellement élevé, que bientôt nous aurions manqué de moyens de les payer, que de défendre à tout le monde d'aller à terre, excepté à ceux qui faisaient de l'eau et du bois; et à la garde que je leur donnais.

Le 21, la reine vint de nouveau au vaisseau, et fit apporter avec elle plusieurs gros cochons en présent, pour lesquels, à son ordinaire, elle ne voulut rien recevoir en retour. Lorsqu'elle fut prête à quitter le navire, elle fit entendre qu'elle désirait que j'allasse à terre avec elle; ce à quoi je consentis en me faisant accompagner par plusieurs officiers. Quand nous fûmes arrivés à sa maison, elle me pria de m'asseoir; et, prenant mon chapeau, elle y attacha une aigrette de plumes de différentes couleurs. Cette parure que je n'avais vue à personne qu'à elle, était assez agréable. Elle mit aussi à mon chapeau; et aux chapeaux de ceux qui étaient avec moi, une espèce de guirlande faite de tresses de cheveux, et nous fit entendre que c'était ses propres cheveux, et qu'elle-même les avait tressés; elle nous donna quelques nattes très-adroitement travaillées. Le soir elle nous accompagna jusqu'au rivage, et, lorsque nous entrâmes dans notre bateau, elle nous donna une truie et une grande quantité de fruits. En partant, je lui fis comprendre que je quitterais l'île dans sept jours; elle me demanda par signes d'y rester encore pendant vingt; en me faisant entendre que j'irais dans l'intérieur du pays, à deux journées de la côte; que j'y passerais quel-

ques jours, et que j'en rapporterais une grande provision de cochons et de volailles. Je lui répliquai toujours par signes que j'étais forcé de partir dans sept jours, sans autre délai; sur quoi elle se mit à pleurer, et ce ne fut pas sans beaucoup de peine que je parvins à la calmer un peu.

Le 22, au matin, le canonier nous envoya au moins vingt cochons avec beaucoup de fruits. Nos entre-ponts étaient alors pleins de cochons et de volailles, dont nous ne tuions que les plus petits, gardant les autres pour notre provision à la mer. Nous trouvâmes cependant, à notre grand chagrin, qu'on ne pouvait sans beaucoup de difficulté faire manger aux cochons et aux volailles autre chose que du fruit. Nous fûmes forcés par là de les tuer beaucoup plus tôt que nous ne l'aurions voulu. Nous avons cependant apporté vivans en Angleterre un cochon mâle et une truie, dont j'ai fait présent à M. Stephens, secrétaire de l'amirauté; la truie est morte depuis en cochonnant, mais le mâle est encore vivant.

Le 23, nous eûmes une pluie très-forte avec des coups de vent qui abattirent plusieurs arbres sur la côte, quoique peu sensibles dans l'endroit où le vaisseau était mouillé.

Le 24, j'envoyai au vieillard, qui avait été si utile au canonnier dans nos marchés, un autre pot de fer, quelques haches, quelques serpes, quelques faucilles et une pièce de drap. J'envoyai aussi à la reine deux coqs d'Inde, deux oies, trois coqs de Guinée, une chatte pleine, quelques porcelaines, des miroirs; des bouteilles, des chemises, des aiguilles, du fil, du drap, des rubans, des pois, des haricots blancs appelés *callivances*, et environ seize sortes de semences potagères, une bêche; enfin une grande quantité de pièces de coutellerie, comme couteaux, ciseaux et autres choses. Nous avions déjà planté plusieurs sortes de légumes et quelques pois en différens endroits, et nous avions eu le plaisir de les voir lever très-heureusement; cependant il n'en restait rien quand le capitaine Cook quitta l'île. J'envoyai aussi à la reine deux pots de fer et quelques cuillers; elle donna, de son côté, au canonnier dix-huit cochons et quelques fruits.

Le 25 au matin, j'envoyai le sieur Gore, un des contre-mâîtres, avec tous les soldats de marine, quarante matelots et quatre officiers de poupe, avec ordre de s'avancer dans la vallée le long de la rivière, aussi loin qu'ils pourraient, d'examiner le sol et les productions du

pays, les arbres, les plantes qu'ils trouveraient, de remonter aux sources des ruisseaux qu'ils verraient descendre des montagnes, et d'observer s'ils charriaient quelques minéraux. Je les avertis de se tenir continuellement sur leurs gardes contre les habitans, et d'allumer un feu comme signal, s'ils étaient attaqués. En même je plaçai un détachement sur le rivage, et je dressai une tente sur une pointe de terre pour observer une éclipse de soleil. Le temps étant fort clair, notre observation fut faite avec une grande exactitude.

Après avoir fini notre observation, j'allai chez la reine, et je lui montrai le télescope, qui était de réflexion. Elle en admira la structure, je m'efforçai de lui en faire comprendre l'usage, et le fixant sur plusieurs objets éloignés qu'elle connaissait bien, mais qu'elle ne pouvait distinguer à la simple vue, je les lui fis regarder par le télescope : dès qu'elle les vit, elle tressaillit et recula d'étonnement, et, dirigeant ses yeux vers l'endroit sur lequel l'instrument portait, elle demeura quelque temps immobile et sans parler. Elle retourna au télescope, et le quittant de nouveau, elle chercha encore inutilement à découvrir avec les yeux les objets que le télescope lui avait mon-

trés. En les voyant ainsi paraître et disparaître alternativement , sa contenance et ses gestes exprimaient un mélange d'étonnement et de plaisir , que j'entreprendrais vainement de décrire. Je fis emporter le télescope , et je l'invitai , elle et plusieurs chefs qui étaient présens , à venir avec moi à bord du vaisseau. Mon but , en agissant ainsi , était de garantir la sûreté entière du détachement que j'avais envoyé dans le pays ; car je pensais que , tant qu'on verrait la reine et les principaux habitans entre mes mains , on se garderait bien de faire aucune violence à nos gens restés à terre. Quar nous fûmes à bord , je commandai un bon dîner ; mais la reine ne voulut ni boire ni manger. Sa suite mangea de fort bon appétit tout ce qu'on servit ; cependant on ne put leur faire boire que de l'eau pure.

Le soir nos gens revinrent de leur expédition et parurent au rivage ; sur quoi je renvoyai la reine et sa suite. En partant , elle me demanda par signes si je persistais toujours dans ma résolution de laisser l'île au temps que j'avais fixé. Lorsque je lui eus fait entendre qu'il m'était impossible de demeurer plus long-temps , elle exprima sa douleur par un torrent de larmes , et demeura quelque temps sans pouvoir

proférer une parole. Quand elle fut un peu plus calme, elle me dit qu'elle voulait revenir au vaisseau le lendemain ; j'y consentis, et nous nous séparâmes.

CHAPITRE VII.

Détails d'une expédition faite dans l'île pour en connaître l'intérieur.—Suite de ce qui nous arriva jusqu'à notre départ d'Otahiti.

LORSQUE le contre-maître fut revenu à bord, il me donna par écrit le détail suivant de son expédition.

« A quatre heures du matin du samedi 25 juin, je débarquai avec quatre officiers de poupe, un sergent, douze soldats de marine et vingt-quatre matelots tous armés; nous étions accompagnés de quatre hommes qui portaient des haches et d'autres marchandises dont nous voulions trafiquer avec les naturels du pays, et de quatre autres chargés de munitions et de provisions. Chaque homme avait reçu sa ration d'eau-de-vie d'un jour, et j'en conservais en outre deux petits barils que je devais distribuer lorsque je le jugerais à propos.

» Dès que je fus à terre, j'appelai notre

vieillard pour qu'il nous servît de guide. Nous suivîmes le cours de la rivière partagés en deux bandes, qui marchaient chacune d'un côté. Les deux premiers milles, cette rivière coule à travers une vallée très-large, dans laquelle nous découvrîmes plusieurs habitations, des jardins enclos, et une grande quantité de cochons, de volailles et de fruits; le sol, d'une couleur noirâtre, nous parut gras et fertile. La vallée devenant ensuite très-étroite, et le terrain étant escarpé d'un côté de la rivière, nous fûmes obligés de marcher tous de l'autre. Dans les endroits où le courant se précipite des montagnes, on a creusé des canaux pour conduire l'eau dans les jardins et les plantations d'arbres fruitiers. Nous aperçûmes dans ces jardins une herbe que les habitans ne nous avaient jamais apportée, et nous vîmes qu'ils la mangeaient crue. Je la goûtai et je la trouvai agréable; sa saveur ressemble assez à celle de l'épinard des îles d'Amérique, appelé *callelor*, quoique ses feuilles soient un peu différentes. Des haies ferment les terrains, et forment un coup d'œil agréable; le fruit à pain et les pommiers sont alignés sur le penchant des collines, et les cocotiers et les bananiers qui demandent plus d'humidité, dans la plaine. Au dessous des arbres et

sur les collines, il y a de très-bonne herbe; et nous ne vîmes point de broussailles. En avançant, les sinuosités de la rivière devenaient innombrables, les collines s'élevaient en montagnes, et nous avions partout de grandes cimes de rochers qui pendaient sur nos têtes. Notre route était difficile; et, lorsque nous eûmes parcouru environ quatre milles, le dernier chemin que nous avions fait fut si mauvais que nous nous assîmes pour nous reposer et nous rafraîchir en déjeunant. Nous nous étendîmes sous un grand pommier dans un très-bel endroit. Nous commençons à peine notre repas, lorsque nous fûmes tout à coup alarmés par un son confus de plusieurs voix entremêlées de grands cris. Nous aperçûmes bientôt après une multitude d'hommes, de femmes et d'enfans qui étaient sur une colline au dessus de nous. Notre vieillard, voyant que nous nous levions précipitamment et que nous courions à nos armes, nous pria de continuer de rester assis, et il alla sur-le-champ vers les Otahitiens qui nous étaient venus surprendre. Dès qu'il les eut abordés, ils se turent et s'en allèrent; peu de temps après ils revinrent, et apportèrent un gros cochon tout cuit, beaucoup de fruits à pain, d'ignames et d'autres rafraîchissemens,

qu'ils donnèrent au vieillard qui nous les distribua. Je leur présentai en retour quelques clous, des boutons et d'autres choses qui leur firent bien du plaisir. Nous poursuivîmes ensuite notre chemin dans la vallée, aussi loin qu'il nous fut possible, en examinant tous les courans d'eau et les endroits qu'ils avaient arrosés, pour voir si nous n'y trouverions point de vestiges de métaux ou de minéraux; mais nous n'en découvrîmes aucune trace. Je montrai à tous les habitans que nous rencontrions le morceau de salpêtre qui avait été ramassé dans l'île, mais aucun d'eux ne parut le connaître; et je ne pus point avoir d'éclaircissement sur cette matière. Le vieillard commença à être fatigué; et, comme il y avait une montagne devant nous, il nous fit signe qu'il voulait aller dans son habitation: cependant, avant de nous quitter, il fit prendre à ses compatriotes, qui nous avaient si généreusement fourni des provisions, le bagage, avec les fruits qui n'avaient pas été mangés, et quelques noix de cocos remplies d'eau fraîche, et il nous donna à entendre qu'ils nous accompagneraient jusqu'au delà de la montagne. Dès qu'il fut parti, les Otaitiens détachèrent des branches vertes des arbres voisins, et ils les placèrent devant nous

en faisant plusieurs cérémonies, dont nous ne connaissions pas la signification ; ils prirent ensuite quelques petits fruits, avec lesquels ils se peignirent en rouge, et ils exprimèrent de l'écorce d'un arbre un suc jaune qu'ils répandirent en différens endroits de leurs habillemens. Le vieillard nous voyait encore, lorsque nous nous mêmes à gravir la montagne ; et s'apercevant que nous avions peine à nous ouvrir un passage à travers les ronces et les buissons, qui étaient très-épais, il revint sur ses pas, et dit quelque chose à ses compatriotes d'un ton de voix ferme et élevé : sur quoi vingt ou trente d'entre eux allèrent devant nous et débarrassèrent le chemin. Ils nous donnèrent aussi en route de l'eau et des fruits pour nous rafraîchir, et nous aidèrent à grimper les endroits les plus difficiles, que nous n'aurions pas pu franchir sans eux. Cette montagne était éloignée d'environ six milles du lieu de notre débarquement, et son sommet nous parut élevé d'environ un mille au dessus du niveau de la rivière qui coule dans la vallée. Lorsque nous fûmes arrivés en haut, nous nous assîmes une seconde fois pour nous reposer et nous rafraîchir. Nous nous flattions en montant que, parvenus au sommet, nous découvririons toute l'île ; mais nous trou-

vâmes des montagnes beaucoup plus élevées que celle où nous étions. La vue du côté du vaisseau était délicate; les penchans des collines sont couverts de beaux bois et de villages répandus çà et là; les vallées présentent des paysages encore plus riens; il y a un plus grand nombre de maisons, et plus de verdure. Nous vîmes très-peu d'habitations au dessus de nous, mais nous aperçûmes de la fumée sur les plus grandes hauteurs qui étaient à portée de notre vue, et nous conjecturâmes que les endroits les plus élevés de l'île ne sont pas sans habitans. En gravissant la montagne, nous trouvâmes plusieurs ruisseaux qui sortaient des rochers, et nous découvriâmes du sommet quelques maisons que nous n'avions pas remarquées auparavant. Il n'y a aucune partie de ces montagnes qui soit nue; la cime des plus élevées que nous découvriâmes est garnie de bois, dont je ne distinguai pas l'espèce: d'autres, qui sont de la même hauteur que celle que nous avions montée, sont couvertes de bois sur les côtés; et le sommet, qui est de roc, est couvert de fougère. Il croît dans les plaines qui sont au dessous, une sorte d'herbe et de plante qui ressemble au jonc. En général, le sol des montagnes et des vallées me parut fertile. Nous vîmes plusieurs

tiges de cannes à sucre grandes, d'un très-bon goût, et qui croissent sans la moindre culture. Je trouvai aussi du gingembre et du tamarin, dont j'ai apporté des échantillons; mais je ne pus me procurer la graine d'aucun arbre, dont la plupart étaient alors en fleurs. Après avoir passé le sommet de la montagne à une assez grande distance, je rencontrai un arbre exactement semblable à la fougère, excepté seulement qu'il avait quinze ou seize pieds de haut. Je le coupai, et je vis que l'intérieur ressemblait aussi à celui de la fougère. Je voulais en rapporter une branche, mais je trouvais qu'elle était trop incommode; et je ne savais pas d'ailleurs quelle difficulté nous essuierions avant de retourner au vaisseau, dont je jugeai que nous étions alors fort éloignés. Dès que nous eûmes réparé nos forces par les rafraîchissemens et le repos, nous commençâmes à descendre la montagne, toujours accompagnés des naturels du pays, aux soins desquels le vieillard nous avait recommandés. Nous dirigions ordinairement notre marche vers le vaisseau, mais nous nous détournions quelquefois à droite et à gauche dans les plaines et les vallées, lorsque nous apercevions quelques maisons agréablement situées. Les habitans étaient toujours prêts à nous

donner ou à nous vendre ce qu'ils avaient : excepté des cochons , nous ne vîmes point de quadrupèdes ; et nous ne remarquâmes d'autres oiseaux que différentes espèces de perroquets , une sorte de pigeon , et beaucoup de canards sur la rivière. Tous les endroits qui étaient plantés et cultivés portaient des signes de fertilité , quoiqu'il y eût quelques parties dans le milieu qui semblaient stériles. Je plantai des noyaux de pêches , de cerises et de prunes ; je semai la graine de beaucoup de plantes potagères dans les lieux où je crus qu'elles croîtraient ; et des citrons , des oranges et des limons dans les terrains que je jugeai les plus ressemblans à ceux des îles de l'Amérique qui produisent ces fruits. Dans l'après-midi , nous arrivâmes à un endroit très-agréable ; à environ trois milles du vaisseau ; nous y achetâmes deux cochons et quelques volailles , que les naturels du pays nous apprêtèrent très-bien et fort promptement. Nous y restâmes jusqu'à la fraîcheur du soir , et nous nous mîmes en marche pour retourner au vaisseau , après avoir récompensé libéralement nos guides et les gens qui nous avaient procuré un si bon dîner. Toute notre compagnie se comporta pendant cette journée avec beaucoup d'ordre et d'honnêteté ,

et nous quittâmes les Otaïtiens nos amis, très-contens les uns des autres. »

Le lendemain matin, 26, sur les six heures, la reine vint à bord; comme elle nous l'avait promis; elle nous apportait un présent de cochons et de volailles; mais elle retourna à terre bientôt après. Le canonier nous envoya trente cochons avec beaucoup de volailles et de fruits. Nous complétâmes nos provisions d'eau et de bois, et tîmes tout prêt pour remettre en mer. Plusieurs habitans que nous avions déjà vus vinrent de l'intérieur du pays sur le rivage; par les égards qu'on avait pour quelques-uns d'eux, nous jugeâmes qu'ils étaient d'un rang supérieur aux autres. Sur les trois heures de l'après-midi, la reine reparut sur le rivage, très-bien habillée et suivie d'un grand nombre de personnes; elle traversa la rivière avec sa suite et notre vieillard, et vint encore une fois à bord du vaisseau: elle nous donna de très-beaux fruits; elle renouvela avec beaucoup d'empressement ses sollicitations, afin de m'engager à séjourner dix jours de plus dans l'île; elle me fit entendre qu'elle irait dans l'intérieur du pays, et qu'elle m'apporterait une grande quantité de cochons, de volailles et de fruits. Je tâchai de lui témoigner ma reconnaissance des

bontés et de l'amitié qu'elle avait pour moi , mais je l'assurai que je mettrais sûrement à la voile dès le matin du jour suivant : elle fondit en larmes , comme à son ordinaire , et , quand son agitation fut calmée , elle me demanda , par signes , quand je reviendrais. Je lui fis comprendre que ce serait dans cinquante jours ; elle me dit , par signes , de ne pas attendre si long-temps , et de revenir dans trente. Comme je persistais à exprimer toujours que ce nombre de jours m'était nécessaire , elle parut satisfaite , et resta à bord jusqu'à la nuit , et ce fut avec beaucoup de peine qu'on parvint à la déterminer à retourner à terre. Lorsqu'on lui dit que le bateau était prêt , elle se jeta sur un fauteuil , et pleura pendant long-temps , avec tant de sensibilité que rien ne pouvait la consoler ; à la fin cependant elle entra dans le bateau avec une sorte de répugnance , accompagnée des gens de la suite et du vieillard. Le vieillard nous avait dit souvent que son fils , qui avait environ quatorze ans , s'embarquerait avec nous ; le jeune homme paraissait y consentir. Comme il avait disparu pendant deux jours , je m'informai de lui dès que je ne le vis plus ; son père me fit entendre qu'il était allé dans l'intérieur de l'île voir ses amis , et qu'il revien-

drait assez à temps pour notre départ. Nous ne l'avons jamais revu ; et j'ai des raisons de croire que , lorsque le moment de mettre à la voile approcha , la tendresse du vieillard s'était alarmée , et que , afin de conserver son enfant près de lui , il l'avait caché , jusqu'à ce que le vaisseau fût parti :

Le lundi 27 , à la pointe du jour , nous démarrâmes , et j'envoyai en même temps à terre le grand bateau et le canot , afin de remplir quelques-unes de nos pièces d'eau qui étaient vides. Dès qu'ils furent près de la côte ; ils virent avec surprise tout le rivage couvert d'habitans ; et , craignant qu'il ne fût pas prudent de débarquer au milieu d'un si grand nombre d'Otahitiens , ils étaient prêts à s'en revenir au vaisseau. Dès que les Indiens s'en aperçurent , la reine s'avança , et les invita à descendre. Comme elle devinait les raisons qui pouvaient les arreter , elle fit retirer les naturels du pays de l'autre côté de la rivière. Pendant que nos gens allèrent remplir les tonneaux , elle mit dans le bateau quelques cochons et des fruits ; et , lorsqu'ils y rentrèrent , elle voulait à toute force revenir avec eux au vaisseau. Cependant l'officier , qui avait reçu ordre de n'amener personne , ne voulut pas le lui permettre : voyant

que ses prières étaient inutiles, elle fit lancer en mer une double pirogue, conduite par ses Indiens. Quinze ou seize autres pirogues la suivirent, et elles vinrent toutes au vaisseau. La reine monta à bord; l'agitation où elle était l'empêchait de parler, et sa douleur se répandit en larmes. Après qu'elle y eut passé environ une heure, il s'éleva une brise; nous levâmes l'ancre et nous mîmes à la voile. Dès qu'elle s'aperçut qu'elle devait absolument retourner dans sa pirogue, elle nous embrassa de la manière la plus tendre; en versant beaucoup de pleurs; toute sa suite témoigna également un grand chagrin de nous voir partir. Bientôt après nous eûmes calme tout plat, et j'envoyai les bateaux en avant pour nous touer; toutes les pirogues des Otahitens revinrent alors près de notre bâtiment; et celle qui portait la reine s'approcha des mantelets de la sainte-barbe, où ses gens l'attachèrent. Quelques minutes ensuite; elle alla dans l'avant de sa pirogue; et s'y assit en pleurant, sans qu'on pût la consoler. Je lui donnai plusieurs choses que je crus pouvoir lui être utiles, et quelques autres pour sa parure; elle les reçut en silence, et sans y faire beaucoup d'attention. A dix heures, nous avions dépassé le récif; il s'éleva un vent frais;

nos amis les Otaïtiens, et surtout la reine, nous dirent adieu pour la dernière fois, avec tant de regrets, et d'une façon si touchante, que j'eus le cœur serré, et que mes yeux se remplirent de larmes.

A midi, le mouillage d'où nous étions partis nous restait au sud-est $1/2$ est à douze milles de distance; il est situé au $17^{\circ} 30'$ de latitude sud, et au 130° de longitude ouest, et je lui ai donné le nom de *havre de Port-Royal*.

CHAPITRE VIII.

Description plus particulière des habitans d'Otaïiti, de la vie domestique, des mœurs et des arts de ces insulaires.

APRÈS avoir séjourné à la hauteur d'Otaïiti, depuis le 24 juin jusqu'au 27 juillet, je vais donner une description de ses habitans, des arts et des mœurs de ces insulaires, autant que j'ai pu les connaître. Mais, comme j'ai été malade et obligé de garder le lit, ma narration sera moins exacte et moins détaillée que si j'avais joui d'une santé meilleure.

Les habitans de cette île sont grands, bien faits, agiles, dispos, et d'une figure agréable. La taille des hommes est en général de cinq pieds sept à cinq pieds dix pouces, et il y en a peu qui soient plus petits ou d'une taille plus haute. Celle des femmes est de cinq pieds six pouces. Le teint des hommes est basané, et ceux qui vont sur l'eau l'ont beaucoup plus bronzé que ceux qui vivent toujours à terre. Leurs cheveux sont ordinairement noirs, mais quelquefois bruns,

rouges ou blonds ; ce qui est digne de remarque , parce que les cheveux de tous les naturels d'Asie , d'Afrique et d'Amérique , sont noirs sans exception. Ils les nouent dans une seule touffe sur le milieu de la tête , ou en deux parties , une de chaque côté ; d'autres pourtant les laissent flottans ; et alors ils bouclent avec beaucoup de raideur ; les enfans des deux sexes les ont ordinairement blonds. Leurs cheveux sont arrangés très-proprement , quoiqu'ils ne connaissent point l'usage des peignes ; ceux à qui nous en avons donné savaient très-bien s'en servir. C'est un usage universel parmi eux de s'oindre la tête avec une huile de cocos , dans laquelle ils infusent la poudre d'une racine qui a une odeur approchante de celle de la rose. Toutes les femmes sont jolies , et quelques-unes d'une très-grande beauté. Ces insulaires ne paraissent pas regarder la continence comme une vertu ; les Otabitiennes vendaient leurs faveurs à nos gens librement et en public , et même leurs pères et leurs frères nous les amenaient souvent eux-mêmes , afin de transiger sur cet article ; ils connaissent pourtant le prix de la beauté , et la grandeur du clou qu'on nous demandait pour la jouissance d'une femme était toujours proportionnée à ses charmes. Les

insulaires qui venaient nous présenter des filles au bord de la rivière, nous montraient avec un morceau de bois la longueur et la grosseur du clou pour lequel ils nous les céderaient. Si nous consentions au marché, ils nous les envoyaient sur un bateau : car nous ne permettions pas aux hommes de traverser la rivière. L'équipage faisait ce trafic depuis long-temps, lorsque les officiers s'en aperçurent; quand quelques-uns de nos gens s'écartaient un peu pour aller recevoir des femmes, ils avaient la précaution d'en mettre d'autres en sentinelle pour n'être pas découverts. Dès que j'en sus informé, je ne m'étonnai plus qu'on arrachât les fers et les clous du vaisseau, et qu'il fût en danger d'être mis en pièces : tout notre monde avait par jour des provisions fraîches et des fruits autant qu'ils pouvaient en manger, et j'avais été embarrassé jusqu'alors d'expliquer d'où provenait cette détérioration. L'habillement des hommes et des femmes est de bonne grâce, et leur sied bien; il est fait d'une espèce d'étoffe blanche, que leur fournit l'écorce d'un arbuste, et qui ressemble beaucoup au gros papier de la Chine. Deux pièces de cette étoffe forment leur vêtement; l'une qui a un trou au milieu pour y passer la tête, pend depuis les épaules jusqu'à mi-jambes

devant et derrière ; l'autre a quatre ou cinq verges de longueur et à peu près une de largeur : ils l'enveloppent autour de leur corps sans la serrer. Cette étoffe n'est point tissée ; elle est fabriquée comme le papier, avec les fibres ligneuses d'une écorce intérieure qu'on a mises en macération, et qu'on a ensuite étendues et battues les unes sur les autres. Les plumes, les fleurs, les coquillages et les perles font partie de leurs ornemens et de leur parure ; ce sont les femmes surtout qui portent les perles : j'en ai acheté environ deux douzaines de petites ; elles sont d'une couleur assez brillante, mais elles sont toutes écaillées par les trous qu'on y a faits. M. Furneaux en vit plusieurs dans son excursion à l'ouest de l'île ; mais il ne put en acheter aucune, quoi qu'il en offrit. Je remarquai que c'est ici un usage universel parmi les hommes et les femmes de se peindre les fesses et le derrière des cuisses, avec des lignes noires très-serrées, et qui représentent différentes figures ; ils se piquent la peau avec la dent d'un instrument assez ressemblant à un peigne, et ils mettent dans les trous une espèce de pâte composée d'huile et de suie, qui laisse une tache ineffaçable. Les petits garçons et les petites filles au dessous de douze ans ne portent point ces

marques; nous vîmes quelques hommes dont les jambes étaient peintes en échiquier, de la même manière, et il nous parut qu'ils avaient un rang distingué et une autorité sur les autres insulaires. Un des principaux suivans de la reine nous sembla beaucoup plus disposé que le reste des Otahitiens à imiter nos manières; et nos gens, dont il devint bientôt l'ami, lui donnèrent le nom de Jonathan. M. Furneaux le revêtit d'un habit complet à l'anglaise, qui lui allait très-bien; nos officiers étaient toujours portés à terre, parce qu'il y avait un banc de sable à l'endroit où nous débarquions; Jonathan, fier de sa nouvelle parure, se faisait aussi porter par quelques-uns de ses gens. Il entreprit bientôt de se servir du couteau et de la fourchette dans ses repas; mais, lorsqu'il avait pris un morceau avec sa fourchette, il ne pouvait pas venir à bout de conduire cet instrument; il portait sa main à sa bouche, entraîné par la force de l'habitude, et le morceau qui était au bout de la fourchette allait passer à côté de son oreille.

Les Otahitiens se nourrissent de cochons, de volailles, de chiens et de poissons, de fruits à pain, de bananes, d'ignames, de pommes, et d'un autre fruit aigre, qui n'est pas bon en lui-

même, mais qui donne un goût fort agréable au fruit à pain grillé, avec lequel ils le mangent souvent. Il y a dans l'île beaucoup de rats, mais je n'ai pas vu qu'ils les mangeassent. La rivière fournit de bons mulets; mais ils ne sont ni gros ni en grande quantité: ils trouvent sur le récif des conques, des moules et d'autres coquillages qu'ils prennent à la marée basse, et qu'ils mangent crus avec du fruit à pain, avant de retourner à terre. La rivière produit aussi de belles écrevisses; et, à peu de distance de la côte, ils pêchent, avec des lignes et des hameçons de nacre de perle, des perroquets de mer et d'autres espèces de poissons, qu'ils aiment si passionnément qu'ils ne voulurent jamais nous en vendre, malgré le haut prix que nous leur en offrions. Ils ont encore de très-grands filets à petites mailles, avec lesquels ils pêchent certains poissons de la grosseur des sardines. Tandis qu'ils se servaient de leurs lignes et filets avec beaucoup de succès, nous voulûmes les employer aussi, mais nous ne prîmes pas un seul poisson; nous nous procurâmes quelques-uns de leurs hameçons et de leurs lignes; mais n'ayant pas leur adresse, nous ne réussîmes pas mieux.

Voici la manière dont ils apprêtent leurs

alimens. Ils allument du feu en frottant le bout d'un morceau de bois sec sur le côté d'un autre, à peu près comme nos charpentiers aiguisent leurs ciseaux; ils font ensuite un creux d'un demi-pied de profondeur et de deux ou trois verges de circonférence; ils en pavent le fond avec de gros cailloux unis, et ils font du feu avec du bois sec, des feuilles et des coques de noix de cocos. Lorsque les pierres sont assez chaudes, ils séparent les charbons et retirent les cendres sur les côtés; ils couvrent le foyer d'une couche de feuilles vertes de cocotiers, et ils y placent l'animal qu'ils veulent cuire, après l'avoir enveloppé de feuilles de plane; si c'est un petit cochon, ils l'appêtent ainsi, sans le dépecer, et ils le coupent en morceaux, s'il est gros. Lorsqu'il est dans le foyer, ils le recouvrent de charbons, et ils mettent par-dessus une autre couche de fruits à pain et d'ignames, également enveloppés dans des feuilles de plane; ils y répandent ensuite le reste des cendres, des pierres chaudes, et beaucoup de feuilles de cocos; ils revêtent le tout de terre, afin d'y concentrer la chaleur. Ils ouvrent le trou après un certain temps, proportionné au volume de ce qu'on y fait cuire; ils en tirent les alimens qui sont tendres, pleins de suc, et, suivant moi,

beaucoup meilleurs que si on les avait apprêtés de toute autre manière : le jus des fruits et l'eau salée forment toutes leurs sauces. Ils n'ont pas d'autres couteaux que des coquilles, avec lesquelles ils découpent très-adroitement, et dont ils se servent toujours.

Notre canonnier, pendant la tenue du marché, avait coutume de dîner à terre : il n'est pas possible de décrire l'étonnement et la surprise qu'ils témoignèrent, lorsqu'ils virent qu'il faisait cuire son cochon et sa volaille dans une marmite. J'ai observé plus haut qu'ils n'ont point de vase ou poterie qui aille au feu, et qu'ils n'ont aucune idée de l'eau chaude et de ses effets. Dès que le vieillard fut en possession du pot de fer que nous lui avons donné, lui et ses amis y firent bouillir leurs alimens. La reine et plusieurs des chefs qui avaient reçu de nous des marmites, s'en servaient constamment; et les Otahitiens allaient en foule voir cet instrument, comme la populace va contempler un spectacle de monstres et de marionnettes dans nos foires d'Europe. Il nous parut qu'ils n'ont d'autre boisson que de l'eau, et qu'ils ignorent heureusement l'art de faire fermenter le suc des végétaux, pour en tirer une liqueur enivrante. Nous avons déjà dit qu'il y a dans l'île des

cannes à sucre ; mais , à ce qu'il nous sembla , ils n'en font d'autre usage que de les mâcher , et même cela ne leur arrive pas habituellement ; ils en rompent seulement un morceau , lorsqu'ils passent par hasard dans les lieux où croît cette plante.

Nous n'avons pas eu beaucoup d'occasions de connaître en détail leur vie domestique et leurs amusemens ; nous jugeâmes par leurs armes , et les cicatrices que portaient plusieurs d'entre eux , qu'ils sont quelquefois en guerre ; nous vîmes , par la grandeur de ces cicatrices , qu'elles étaient les suites des blessures considérables que leur avaient faites des pierres , des massues , et d'autres armes obtuses ; nous reconnûmes aussi par là qu'ils avaient fait des progrès dans la chirurgie , et nous en eûmes bientôt des preuves plus certaines. Un de nos matelots étant à terre se mit une écharde dans le pied ; comme notre chirurgien était à bord , un de ses camarades s'efforça de la tirer avec un canif ; mais , après fait beaucoup souffrir le patient , il fut obligé d'abandonner l'entreprise. Notre vieil Otahitien , présent à cette scène , appela alors un de ses compatriotes qui était de l'autre côté de la rivière. Celui-ci examina le pied du matelot , et courut sur-le-champ au rivage. Il prit une co-

quille qu'il rompit avec ses dents ; et au moyen de cet instrument , il ouvrit la plaie et en arracha l'écharde dans l'espace d'une minute. Sur ces entrefaites ; le vicillard qui était allé à quelques pas dans le bois , rapporta une espèce de gomme qu'il appliqua sur la blessure ; il l'enveloppa d'un morceau d'étoffe , et dans deux jours le matelot fut parfaitement guéri. Nous apprîmes ensuite que cette gomme distille d'un prunier ; notre chirurgien s'en procura , et l'employa avec beaucoup de succès comme un baume vulnéraire.

J'ai déjà décrit les habitations de ces heureux insulaires ; outre leurs maisons , nous vîmes des hangards fermés , et sur les poteaux qui soutiennent ces édifices , plusieurs figures grossièrement sculptées , d'hommes , de femmes , de chiens et de cochons. Nous nous aperçûmes que les naturels du pays entraient de temps en temps dans ces édifices d'un pas lent et avec la contenance de la douleur , et nous conjecturâmes que c'étaient les cimetières où ils déposaient leurs morts. Le milieu des hangars était bien pavé avec de grandes pierres rondes , mais il nous parut qu'on n'y marchait pas souvent , car l'herbe y croissait partout. Je me suis appliqué avec une attention particulière à dé-

couvrir si les Otahitiens avaient un culte religieux, mais je n'en ai pas pu en reconnaître la moindre trace.

Les pirogues de ces peuples sont de trois espèces différentes. Quelques-unes sont composées d'un seul arbre et portent de deux à six hommes. Ils s'en servent surtout pour la pêche, et nous en avons toujours vu un grand nombre occupées sur le récif. D'autres sont construites de planches, jointes ensemble très-adroitement; elles sont plus ou moins grandes, et portent de dix à quarante hommes. Ordinairement ils en attachent deux ensemble, et entre l'une et l'autre ils dressent deux mâts. Les pirogues simples n'ont qu'un mât au milieu du bâtiment et un balancier sur un des côtés. Avec ces navires ils font voile bien avant dans la mer, et probablement jusque dans d'autres îles, d'où ils rapportent des fruits du plane, des bananes, des ignames, qui semblent y être plus abondans qu'à Otahiti. Ils ont une troisième espèce de pirogues, qui paraissent destinées principalement aux parties de plaisir et aux fêtes d'appareil; ce sont de grands bâtimens sans voiles, dont la forme ressemble aux gondoles de Venise; ils élèvent au milieu une espèce de toit, et ils s'asseyent les uns dessus, les autres dessous.

Aucun de ces derniers bâtimens n'approcha du vaisseau, excepté le premier et le second jour de notre arrivée; mais nous en voyions, trois ou quatre fois par semaine, une procession de huit ou dix, qui passaient à quelque distance de nous, avec leurs enseignes déployées et beaucoup de petites pirogues à leur suite, tandis qu'un grand nombre d'habitans les suivaient en courant le long du rivage. Ordinairement ils dirigeaient leur marche vers la pointe extérieure d'un récif situé à environ quatre milles à l'ouest de notre mouillage; après s'y être arrêtés l'espace d'une heure, ils s'en retournaient. Ces processions cependant ne se font jamais que dans un beau temps, et tous les Otahitiens qui sont à bord sont parés avec plus de soin, quoique dans les autres pirogues ils ne portent qu'une pièce d'étoffe autour de leurs reins. Les rameurs et ceux qui gouvernaient le bâtiment étaient habillés de blanc; les Otahitiens, assis sur le toit et dessous, étaient vêtus de blanc et de rouge, et les deux hommes montés sur la proue de chaque pirogue étaient habillés tout en rouge. Nous allions quelquefois dans nos bateaux pour les examiner; et quoique nous n'en approchassions jamais de plus d'un mille, nous les voyions

pourtant avec nos lunettes aussi distinctement que si nous avions été au milieu d'eux.

Ils fendent un arbre dans la direction de ses fibres en planches aussi minces qu'il leur est possible; et c'est de ces morceaux de bois qu'ils construisent leurs pirogues. Ils abattent d'abord l'arbre avec une hache faite d'une espèce de pierre dure et verdâtre, à laquelle ils adaptent un manche fort adroitement. Ils coupent ensuite le tronc suivant la longueur dont ils veulent en tirer des planches. Voici comment ils s'y prennent pour cette opération. Ils brûlent un des bouts jusqu'à ce qu'il commence à se gercer, et ils le fendent ensuite avec des coins d'un bois dur. Quelques-unes de ces planches ont deux pieds de largeur et quinze à vingt de long. Ils en aplanissent les côtés avec de petites haches qui sont également de pierre; six ou huit hommes travaillent quelquefois sur la même planche; comme leurs instrumens sont bientôt émoussés, chaque ouvrier a près de lui une coque de noix de coco remplie d'eau, et une pierre polie sur laquelle il aiguisé sa hache presque à toutes les minutes. Ces planches ont ordinairement l'épaisseur d'un pouce; ils en construisent un bateau avec toute l'exactitude que pourrait y mettre un habile charpen-

tier. Afin de joindre ces planches, ils font des trous avec un os attaché à un bâton qui leur sert de vilebrequin ; dans la suite ils se servirent pour cela de nos clous avec beaucoup d'avantage ; ils passent dans ces trous une corde tressée qui lie fortement les planches l'une à l'autre. Les coutures sont calfatées avec des jones secs, et tout l'extérieur du bâtiment est enduit d'une gomme que produisent quelques-uns de leurs arbres et qui remplace très-bien l'usage de la poix.

Le bois dont ils se servent pour leurs grandes pirogues est une espèce de pommier très-droit, et qui s'élève à une hauteur considérable. Nous en mesurâmes plusieurs qui avaient près de huit pieds de circonférence au tronc, et vingt à quarante de contour à la hauteur des branches, et qui étaient partout à peu près de la même grosseur. Notre charpentier dit qu'à d'autres égards ce n'était pas un bon bois de construction, parce qu'il est très-léger. Les petites pirogues ne sont que le tronc creusé d'un arbre à pain, qui est encore plus léger et plus spongieux. Le tronc a environ six pieds de circonférence, et l'arbre en a vingt à la hauteur des branches.

Les principales armes des Otahitiens sont les

massues, les bâtons noueux par le bout, et les pierres qu'ils lancent avec la main ou avec une fronde. Ils ont des arcs et des flèches; la flèche n'est pas pointue, mais seulement terminée par une pierre ronde, et ils ne s'en servent que pour tuer des oiseaux.

Je n'ai vu aucune tourterelle pendant tout le temps que j'ai été à Otahiti; cependant lorsque j'en montrai aux habitans quelques petites que j'avais apportées de l'île de la Reine-Charlotte, ils me firent signe qu'ils en avaient de beaucoup plus grosses. Je regrettai la perte d'un bouc qui mourut bientôt après notre départ de San Jago, sans que ni l'une ni l'autre des deux chèvres que nous avions fût pleine. Si le bouc avait encore été vivant, j'aurais débarqué ces trois animaux dans l'île, et si les chèvres étaient devenues pleines, je les y aurais laissées, et je crois que dans peu d'années ils auraient peuplé Otahiti d'animaux de leur espèce.

Le climat d'Otahiti paraît très-bon, et l'île est un des pays les plus sains et les plus agréables de la terre. Nous n'avons remarqué aucune maladie parmi les habitans. Les montagnes sont couvertes de bois, les vallées d'herbages, et l'air, en général, y est si pur, que, malgré la chaleur, notre viande s'y conservait deux jours,

et le poisson un. Nous n'y trouvâmes ni grenouille, ni crapaud, ni scorpion, ni millepieds, ni serpent d'aucune espèce; les fourmis, qui y sont en très-petit nombre, sont les seuls insectes incommodes que nous ayons vus.

La partie sud-est de l'île semble être mieux cultivée et plus peuplée que celle où nous débarquâmes; chaque jour il en arrivait des bateaux chargés de différens fruits; et les provisions étaient alors dans notre marché en plus grande quantité et à plus bas prix que lorsqu'il n'y avait que les fruits du canton voisin de notre mouillage.

Le flux et le reflux de la marée y sont peu considérables, et son cours est irrégulier, parce qu'elle est maîtrisée par les vents. Il faut pourtant remarquer que les vents y soufflent d'ordinaire de l'est au sud-sud-est, et que ce sont le plus souvent de petites brises.

Le séjour d'Otahiti fut très-salutaire à tout l'équipage, et au delà de ce que nous en attendions; car en quittant l'île nous n'avions pas un seul malade à bord, excepté mes deux lieutenans et moi; et même nous entrions en convalescence, quoique nous fussions encore bien faibles.

Il est certain qu'aucun de nos gens n'y con-

tracta la maladie vénérienne ; comme ils eurent commerce avec un grand nombre de femmes , il est extrêmement probable qu'elle n'était pas encore répandue dans cette île. Cependant le capitaine Cook , dans son voyage sur *l'Endeavour* , l'y trouva établie ; *le Dauphin* , *la Boudeuse* et *l'Etoile* , commandés par M. de Bougainville , sont les seuls vaisseaux connus qui aient abordé avant lui à Otahiti. C'est à M. de Bougainville ou à moi , à l'Angleterre ou à la France qu'il faut reprocher d'avoir infecté de cette peste terrible une race de peuples heureux ; mais j'ai la consolation de pouvoir disculper sur cet article , d'une manière évidente , et ma patrie et moi.

Chacun sait que le chirurgien de tout vaisseau de sa majesté tient une liste des personnes de l'équipage qui sont malades , qu'il y spécifie leurs incommodités et le temps où il a commencé et achevé de les soigner. Me trouvant un jour présent lorsqu'on payait la solde de l'équipage , plusieurs matelots s'opposèrent au paiement du chirurgien , en disant que , quoiqu'il les eût rayés de sa liste , et qu'il certifiât leur guérison , ils étaient encore malades. Depuis ce temps , toutes les fois que le chirurgien déclarait qu'un homme inscrit sur la liste des

malades était guéri, j'ai toujours fait venir le convalescent devant moi pour constater la vérité de la déclaration. S'il disait qu'il avait encore quelques symptômes de maladie, je le laissais sur la liste; lorsqu'il avouait qu'il était entièrement rétabli, je lui faisais signer le livre en ma présence, afin de confirmer le rapport du chirurgien. J'ai déposé à l'amirauté une copie de la liste des malades pendant mon voyage; elle a été signée sous mes yeux par les convalescens; elle contient le rapport du chirurgien écrit de ma propre main, et ensuite mon certificat. On y voit qu'excepté un malade renvoyé en Angleterre sur la flûte, le dernier enregistré pour maladie vénérienne est déclaré, par sa signature et la mienne, et par le rapport du chirurgien, avoir été guéri le 27 décembre 1766, près de six mois avant notre arrivée à Otabiti, où nous débarquâmes le 19 juin 1767, et que le premier inscrit pour la même maladie, en nous en revenant, a été mis entre les mains du chirurgien le 26 février 1768, six mois après que nous eûmes quitté l'île, d'où nous partîmes le 26 juillet 1767. Tout l'équipage a donc été exempt de mal vénérien pendant quatorze mois et un jour, et nous avons passé le milieu de cet espace de temps à Otabiti;

enfin j'ajouterai que le premier qui fut inscrit sur la liste comme attaqué du mal vénérien, en nous en revenant, avait contracté sa maladie au cap de Bonne-Espérance, où nous étions alors.

CHAPITRE IX.

Traversée d'Otaïiti à l'île de Tinian.—Description de quelques autres îles que nous avons découvertes dans la mer du Sud.

APRÈS avoir fait voile de l'île de George III, le 27 juillet, nous rangeâmes la côte de l'île du duc d'York, qui en est éloignée d'environ deux milles. Il nous parut qu'il y avait partout des baies sûres et au milieu un bon port ; mais je ne crus pas qu'elle valût la peine d'y toucher. Il y a de hautes montagnes au milieu et à l'extrémité occidentale de l'île ; la partie de l'est est plus basse, et la côte sur le rivage est couverte de cocotiers, d'arbres à pain, de pommiers et de planes.

Le lendemain au matin, 28, à la pointe du jour, nous vîmes terre, et nous courûmes dessus en rangeant sous le vent. Du côté du vent on trouve de très-grands brisans, et sous le vent, des rochers ; il semble pourtant qu'en plusieurs endroits il y a de bons mouillages,

Nous aperçûmes peu d'insulaires ; de petites huttes forment leur habitation , et il nous parut qu'ils vivaient d'une manière très-différente des Otabitiens. Nous découvrîmes sur la côte plusieurs cocotiers et d'autres arbres ; le sommet de tous ces arbres avait été rompu, probablement par un ouragan. La longueur de cette île est d'environ six milles ; il y a au milieu une montagne fort élevée qui semble être fertile. Elle est située au $17^{\circ} 28'$ de latitude sud, et au $150^{\circ} 4'$ de longitude ouest ; je l'appelai *île de Charles Saunders*.

Nous voulions nous y arrêter , mais nous ne trouvâmes point de mouillage ; toute l'île était environnée de brisans. Nous aperçûmes de la fumée dans deux endroits, mais point d'habitans. Il croît, dans la partie sous le vent, des cocotiers, mais en petite quantité ; je l'appelai *île du lord How*. Elle a à peu près dix milles de longueur et quatre de large ; elle est située au $16^{\circ} 46'$ de latitude sud, et au $154^{\circ} 13'$ de longitude ouest.

L'après-midi nous vîmes une terre qui nous restait à l'ouest-quart-nord, et nous gouvernâmes dessus. A cinq heures, nous aperçûmes des brisans qui s'étendaient assez loin du côté du sud, et bientôt après nous remarquâmes au sud,

ouest une terre basse et des brisans qui l'environnaient de tous les côtés.

Nous gouvernâmes au vent toute la nuit, et, dès qu'il fut jour; nous forçâmes de voiles pour faire le tour de ces bas-fonds. A neuf heures, nous les avons dépassés et nous les nommâmes *îles de Scilly*; c'est un groupe d'îles où de bancs de sable extrêmement dangereux. Pendant les nuits les moins sombres et pendant le jour, lorsque le temps est embrumé, un vaisseau peut se briser dessus sans voir terre. Leur gisement est au 16° 28' de latitude sud, et au 155° 30' de longitude ouest.

Nous continuâmes à gouverner à l'ouest jusqu'à la pointe du jour du 13 août; nous vîmes terre alors à l'ouest-quart-sud, et nous tirâmes de ce côté. Sur les onze heures du matin, nous vîmes encore terre à l'ouest-sud-ouest; à midi, nous reconnûmes que la première terre que nous avions vue était une île qui nous restait à l'ouest demi-sud, à environ cinq lieues, et qui avait la forme d'un pain de sucre. Nous avions le milieu de l'autre terre, qui était aussi une île en forme de pic, à l'ouest-sud-ouest, à six lieues. Je donnai à la première, qui est presque circulaire par trois milles de diamètre, le nom d'*île de Boscawen*, et j'appelai *île de Keppel*

l'autre, qui a trois milles et demi de long et deux de large. Le Port-Royal nous restait alors à l'est 40 10' sud à quatre cent soixante-dix-huit lieues.

A deux heures, nous étions à environ deux milles de l'île de Boscawen, et nous aperçûmes quelques habitans; mais l'île de Keppel étant au dessus du vent, et nous paraissant plus propre à nous donner un mouillage, nous tirâmes vers celle-ci. A six heures, nous n'en étions plus éloignés que d'un mille et demi, et, avec nos lunettés, nous découvrîmes plusieurs insulaires sur le rivage; mais comme il y avait des brisans à une distance considérable de la côte, nous ne pûmes pas aborder, et nous passâmes toute la nuit à louvoyer.

Le 14, à quatre heures du matin, nous envoyâmes des bateaux pour sonder et visiter l'île; et, dès qu'il fut jour, nous prîmes notre route vers la partie du milieu. Les bateaux revinrent à midi, et nous dirent qu'ils s'étaient approchés jusqu'à une encâblure de l'île sans trouver de fond; que voyant un récif, dont elle était bordée, ils l'avaient tourné et étaient entrés dans une large et profonde baie, également remplie de rochers; qu'en sondant hors de la baie, ils avaient trouvé un mouillage; qu'en retournant une seconde fois dans la baie, ils virent un ruis-

seau de bonne eau ; mais que la côte étant couverte de rochers, ils avaient cru devoir chercher un meilleur endroit de débarquement, et qu'effectivement ils en trouvèrent un demi-mille plus loin. Nos gens ajoutèrent que le vaisseau pourrait faire de l'eau dans la rivière, parce qu'il serait facile de construire un chemin qui conduirait de l'endroit du débarquement jusque là ; mais qu'on aurait besoin d'une forte garde pour nous mettre à l'abri des insultes des habitans ; ils n'avaient point vu de cochons ; ils rapportèrent seulement deux volailles, quelques noix de coco, des fruits du plane et des bananes. Pendant que les bateaux étaient à terre, deux pirogues d'Indiens, montées par six hommes, allèrent vers eux ; ils semblaient avoir pour nous des dispositions pacifiques, et paraissaient être de la même race que les Otahitiens ; ils étaient revêtus d'une espèce de natte, et avaient la première jointure des petits doigts coupée. Sur ces entrefaites, environ cinquante autres insulaires vinrent de l'intérieur des terres, jusqu'à cent verges de distance des bateaux, mais ils ne voulurent pas avancer plus loin. Lorsque nos gens eurent fait toutes les observations qui se présentèrent à eux, ils quittèrent le rivage, et trois des naturels du pays sortirent

de leurs pirogues pour passer dans un de nos bateaux ; mais , quand ils furent éloignés d'un demi-mille de la côte , ils se jetèrent tous trois précipitamment dans la mer , et s'en retournèrent à la nage.

Dès qu'on m'eut fait ce rapport , je considérai qu'il y aurait beaucoup d'inconvéniens à mouiller en cet endroit ; je réfléchis en outre que c'était le temps le plus rigoureux de l'hiver dans l'hémisphère austral ; que notre bâtiment faisait eau ; que l'arrière était très-fatigué par le gouvernail , et que nous ne connaissions pas jusqu'où le vaisseau était endommagé par la carene. Je jugeai par ces raisons qu'il était peu en état d'essuyer les tempêtes et les gros temps que nous rencontrerions certainement , si nous faisons notre route autour du cap Horn où à travers le détroit de Magellan ; qu'en dirigeant notre marche par ce côté , si le vaisseau venait à doubler le cap ou passer le détroit heureusement , il aurait encore absolument besoin d'un port pour s'y rafraîchir ; et que nous n'en aurions aucun à notre portée. Je me décidai donc à faire voile , le plus promptement que je pourrais , vers Tinian et Batavia , pour repasser en Europe par le cap de Bonne-Espérance. Autant que nous pouvions juger de la longueur de ce

chemin , il nous semblaît que nous arriverions plus tôt en Angleterre ; si d'ailleurs le vaisseau ne pouvait pas faire tout le voyage , nous saurions au moins par là nos vies , parce que , de l'endroit où nous étions jusqu'à Batavia , nous devons avoir probablement une mer calme , et n'être pas éloignés d'un port.

En conséquence de cette résolution , nous fîmes voile à midi , et nous dépassâmes l'île de Boscawen sans la visiter : c'est une île ronde et élevée , abondante en bois , et qui est remplie d'habitans ; mais l'île de Keppel est beaucoup plus grande et paraît meilleure.

La première est située au $15^{\circ} 50'$ de latitude sud , et au 175° de longitude ouest ; la seconde au $15^{\circ} 35'$ de latitude sud ; et au $175^{\circ} 3'$ de longitude ouest.

Nous continuâmes notre route à l'ouest-nord-ouest , jusqu'à dix heures du matin du 16. Alors nous vîmes terre au nord-quart-est , et nous gouvernâmes dessus. A midi , nous en étions à trois lieues ; le terrain dans l'intérieur de la côte paraissait élevé , mais au bord de l'eau il était bas , et d'un aspect agréable ; toute l'île semblait être environnée par des récifs qui s'étendaient à deux ou trois milles dans la mer. En voguant le long de la côte , qui

était couverte de cocotiers, nous vîmes quelques cabanes et de la fumée en plusieurs endroits. Bientôt après nous évitâmes un banc de rochers, pour gagner la côte sous le vent de l'île, et nous envoyâmes en même temps des bateaux pour sonder et examiner la côte. Les bateaux rangèrent la terre de très-près, et trouvèrent qu'elle était pleine de rochers et garnie d'arbres qui croissaient jusqu'au bord de l'eau. Ces arbres de différentes espèces ne portaient pas de fruits; il y en avait quelques-uns de très-grands. Au côté de l'île situé sous le vent, ils trouvèrent des cocotiers en petit nombre; mais ils ne virent pas une seule habitation. Ils découvrirent aussi plusieurs petits ruisseaux, qu'il aurait été facile de réunir en un seul courant. Dès qu'ils se furent approchés de la côte, plusieurs pirogues, qui avaient chacune à bord six ou huit hommes, allèrent à eux. Ces Indiens leur parurent robustes et actifs; excepté une espèce de natte qui leur couvrait les reins, ils étaient entièrement nus. Ils étaient armés de grandes massues semblables à celles qu'on donne à Hércule dans nos tableaux; ils en vendirent deux à notre maître de vaisseau, pour un clou ou deux et quelques colifichets. Comme nos gens n'avaient vu d'autres

animaux que des oiseaux de mer, ils étaient très-curieux de savoir des naturels du pays s'ils en avaient de quelque autre espèce ; mais il ne leur fut pas possible de se faire entendre. Pendant la conférence, les Indiens formèrent le projet de se saisir de notre bateau ; un d'eux se mit soudainement à l'entraîner vers les rochers. Nos gens ne purent pas les en empêcher sans tirer un coup de fusil à deux doigts du visage de celui qui était le plus occupé à cette manœuvre. Le coup ne leur fit point de mal ; mais l'explosion les effraya tellement, qu'ils s'enfuirent avec beaucoup de précipitation. Nos bateaux quittèrent alors cet endroit ; les eaux étaient devenues tout à coup si basses, qu'ils eurent beaucoup de peine à revenir au vaisseau ; quand ils furent en pleine mer, ils trouvaient des pointes de rochers qui s'élevaient au dessus de sa surface ; excepté dans un endroit, tout le récif était à sec, et battu par des lames très-fortes. Les Indiens s'aperçurent probablement de l'embaras où étaient nos gens ; car ils revinrent et les suivirent le long du récif, jusqu'à ce qu'ils eussent gagné une passe. Les voyant alors au large, et marcher très-vite vers le vaisseau, ils s'en retournèrent.

Les bateaux arrivèrent sur les six heures du

soir ; il était déjà nuit ; le maître me dit qu'en dedans du récif tout était rochers , mais qu'en dehors et à environ deux encâblures , il y avait en deux ou trois endroits un mouillage. Il ajouta que la passe , pour gagner le dedans du récif , avait soixante-une brasses de large , et qu'en cas de nécessité , le vaisseau pouvait y ancrer , mais qu'il n'y serait pas sûrement sur une longueur plus grande que celle d'un demi-câble.

Quand j'eus fait mettre à bord les bateaux , nous courûmes jusqu'à environ quatre milles sous le vent , où nous demeurâmes en panne jusqu'au lendemain matin ; n'apercevant alors que le courant nous avait mis hors de la portée de l'île , et que nous ne pouvions plus la voir , je fis voile. Les officiers me firent l'honneur d'appeler cette île de mon nom. L'île de Wallis est située au $13^{\circ} 18'$ de latitude sud , et au 177° de longitude ouest.

Nous avons déterminé avec exactitude les latitudes et les longitudes de toutes ces îles , et nous en avons remis des plans à l'amirauté ; il sera facile à tous les vaisseaux qui navigueront par la suite dans ces mers d'en trouver quelques-unes pour s'y rafraîchir , ou pour faire de nouvelles découvertes sur les productions de leur sol.

Quoique nous n'ayons trouvé aucune espèce de métal dans ces îles, il est cependant remarquable que, lorsque les habitans pouvaient obtenir de nous quelques morceaux de fer, ils commençaient à l'aiguiser et à le rendre pointu, tentative qu'ils ne faisaient par sur le cuivre.

Nous continuâmes à gouverner au nord-ouest, et nous vîmes de temps en temps plusieurs oiseaux autour du vaisseau, jusqu'au 28. Nous étions au $187^{\circ} 24'$ de longitude ouest, lorsque nous passâmes la ligne pour entrer dans l'hémisphère septentrional. Parmi les oiseaux qui volaient autour de notre bâtiment, un d'eux que nous attrapâmes ressemblait à un pigeon par la grandeur, la forme et la couleur; il avait les pieds rouges et plats. Nous vîmes aussi plusieurs feuilles de plane et des noix de coco passer près du vaisseau.

Le 29, sur les deux heures après midi, étant au $2^{\circ} 50'$ de latitude nord, et au 188° de longitude ouest, nous traversâmes un grand espace où l'eau était bouillonnante, et qui s'étendait du nord-est au sud-ouest aussi loin que l'œil pouvait apercevoir depuis la grande hune. Nous sondâmes, mais nous ne trouvâmes point de fond.

Le 3, à cinq heures du matin, nous vîmes

terre, à l'est-nord-est, à environ cinq lieues; une demi-heure après nous vîmes terre une seconde fois au nord-ouest, et à six heures, nous aperçûmes au nord-est un pros indien, semblable à ceux dont parle le lord Anson dans son voyage. Lorsque nous eûmes remarqué qu'il venait vers nous, nous arborâmes pavillon espagnol; mais quand il fut à environ deux milles de notre bâtiment, il vira de bord en s'éloignant de nous du côté nord-nord-ouest, et en peu de temps nous le perdîmes de vue.

A huit heures, les îles que je pris pour deux des Piscadores nous restaient du sud-ouest quart ouest à l'ouest, et sur le vent, du nord quart est au nord-est; elles avaient la forme de petits quais plats. Nous en étions à environ trois lieues, et nous en apercevions plusieurs autres qui étaient beaucoup plus éloignées. L'une de ces îles est située au 11° de latitude nord, et au $192^{\circ} 30'$ de longitude ouest, et l'autre au $11^{\circ} 20'$ de latitude nord, et au $192^{\circ} 58'$ de longitude ouest.

Le 7; nous vîmes un corlieu et une huppe; et, le 9, nous attrapâmes un oiseau de terre qui ressemblait beaucoup à un étourneau.

Le 17, nous vîmes deux espèces de mouettes, et nous jugeâmes que l'île de Tinian nous

restait à l'ouest, à environ trente-une lieues, étant alors au 15° de latitude nord, et au $212^{\circ} 30'$ de longitude ouest. Le lendemain matin, 18, à six heures, nous découvrîmes l'île de Saypan à l'ouest-quart-nord à environ dix lieues; nous vîmes celle de Tinian dans l'après-midi, et nous courûmes dessus. A neuf heures du matin du 19, nous mîmes à l'ancre dans un mouillage éloigné de la côte d'environ un mille, et à un demi-mille du récif.

CHAPITRE X.

Description de l'état présent de l'île de Tinian , et de ce que nous y fîmes , ainsi que ce qui nous arriva dans la traversée de Tinian à Batavia.

Dès que le vaisseau fut en sûreté , j'envoyai les bateaux à terre , pour y dresser des tentes et nous rapporter des rafraîchissemens ; ils revinrent sur le midi avec quelques noix de coco , des limons et des oranges.

Le soir , après que les tentes furent dressées , j'envoyai le chirurgien et tous les malades à terre , avec des provisions de toute espèce pour deux mois et pour quarante hommes ; on y porta notre forge et une caisse d'outils pour le charpentier. Mon premier lieutenant et moi étant fort incommodés , nous débarquâmes aussi , accompagnés d'un contre - maître et de douze autres hommes qui devaient parcourir le pays et aller à la chasse des animaux.

Le 20 , lorsque nous jetâmes l'ancre pour la première fois , la partie septentrionale de la

baie nous restait au nord 39° ouest ; la pointe des Cocos au nord 7° ouest , la place de débarquement au nord-sud 1/4 nord , et l'extrémité méridionale de l'île au sud 28° ouest ; mais , le lendemain au matin , le maître ayant sondé toute la baie , il pensa qu'il y avait un meilleur mouillage au sud ; nous touâmes le vaisseau plus avant , et nous l'y amarrâmes avec un câble de chaque côté.

A six heures du soir , les chasseurs rapportèrent un jeune taureau qui pesait près de quatre cents livres ; nous en gardâmes une partie à terre , et nous envoyâmes le reste à bord avec des fruits à pain , des limons et des oranges.

Le lendemain 21 , dès le grand matin ; les charpentiers se mirent à l'ouvrage pour calfafter le vaisseau et le réparer autant qu'il serait possible : Toutes les voiles furent aussi apportées à terre , et les voiliers les raccommodèrent ; les serruriers s'occupaient en même temps à faire , pour le bâtiment , tous les ouvrages de fer dont il avait besoin , et ils fabriquèrent de nouvelles pentures pour le gouvernail. Il y avait alors à terre cinquante-trois hommes , tant sains que malades.

Nous nous procurâmes dans l'île du bœuf ,

du cochon, de la vo'aille, des papayes; des fruits à pain, des limons, des oranges, et tous les rafraîchissemens dont il est parlé dans le voyage du lord Anson. Les malades commencent à se mieux porter dès le jour même qu'ils furent à terre; l'air dans cette île était pourtant très-différent de celui d'Otahiti, où la viande se conservait fraîche pendant deux jours, tandis qu'elle pouvait à peine se garder un jour à Tinian. Il y avait plusieurs cocotiers près de l'endroit du débarquement, mais les Indiens avaient coupé les tiges des arbres pour en abattre le fruit; et, comme il n'en était point revenu sur ces pieds, nous fûmes obligés d'aller jusqu'à trois milles dans l'intérieur du pays, avant de rencontrer une seule noix de coco. Les chasseurs souffrirent des peines incroyables; ils furent contraints de faire dix ou douze milles à travers des buissons forts et épais, entrelacés les uns dans les autres, et les animaux étaient si sauvages, qu'il leur était très-difficile d'en approcher, de sorte que je fus obligé de relever un détachement par un autre. On vint nous dire que le bétail était en plus grande abondance à l'extrémité septentrionale de l'île, mais que les chasseurs étaient si épuisés de fatigues, après y être arrivés,

qu'ils n'avaient pas la force de tuer le gibier, et beaucoup moins de nous le rapporter. J'envoyai M. Gore et quatorze hommes s'établir dans cette partie de l'île, et je donnai des ordres pour qu'un bateau allât tous les matins, à la pointe du jour, chercher ce qu'ils auraient tué. Sur ces entrefaites je fis raccommoder les doublages de cuivre du bâtiment, qui avaient été fort endommagés; le charpentier découvrit alors et étancha une grande voie d'eau au dessous des courbatons de l'éperon, par laquelle nous avons lieu de croire qu'était entrée la plus grande partie de l'eau que le vaisseau avait fait dans les gros temps. Pendant notre séjour à Tinian, j'envoyai tous les gens de l'équipage à terre, les uns après les autres; et le 15 octobre, tous nos malades étant guéris, nos provisions d'eau et de bois complètes, le vaisseau prêt à remettre en mer, nous embarquâmes tout ce que nous avions dans l'île. Il n'y avait personne de nos gens qui n'emportât au moins cinq cents limons, et il y en avait plusieurs tonneaux sur le tillac, afin que chacun en exprimât le suc dans son eau, s'il le jugeait à propos.

Le 16, à la pointe du jour, nous levâmes l'ancre et nous fîmes voile hors de la baie, en-

voyant en même temps des bateaux à l'extrémité septentrionale de l'île, pour ramener M. Gore et les chasseurs. A midi, ils vinrent à bord, et nous apportèrent un grand taureau qu'ils venaient de tuer.

Tandis que nous étions à l'ancre dans cet endroit, nous fîmes plusieurs observations pour déterminer notre longitude et notre latitude.

Nous continuâmes notre route à l'ouest, tirant un peu vers le nord jusqu'au 21, que nous vîmes plusieurs oiseaux, Tiñian nous restant au sud $71^{\circ} 40'$ est, à deux cent soixante-dix-sept lieues; le lendemain 22, nous en aperçûmes trois autres qui ressemblaient à des mouettes, et qui étaient de la même espèce que ceux que nous avions vus à environ trente lieues de Tiñian.

Le 23, nous eûmes du tonnerre, des éclairs et de la pluie, avec des vents forts et une grosse mer. Le vaisseau souffrit beaucoup de la tourmente; le gouvernail se relâcha de nouveau, et notre arrière fatigua extrêmement. Le lendemain 24, nous vîmes plusieurs petits oiseaux de terre; et comme les vents continuaient, la voile d'étai de notre grand mât de hune fut déchirée. Le vent s'accrut le reste du jour et pendant toute la nuit, et le 25

nous eûmes une tempête. La voile de misaine et celle d'artimon furent mises en pièces et perdues. Lorsque nous en eûmes envergué de nouvelles, nous virâmes de bord et capeyâmes sous la misaine risée et sous la voile d'artimon balancée; nous eûmes le chagrin d'apercevoir que le bâtiment faisait plus d'eau qu'à l'ordinaire; nous abattîmes le perroquet sur le tillac, et nous rentrâmes notre ancre à touer. Bientôt après un coup de mer entra dans le vaisseau par la proue, emporta les dunettes, les harpes et tout ce qui était sur le château d'avant; nous fûmes cependant obligés de mettre autant de voiles que le vaisseau en pouvait porter, parce que, suivant le voyage du lord Anson, nous étions très-près des îles Bashée, et que, suivant le commodore Byron, il y avait terre sous le vent, à environ trente lieues de nous.

Le lendemain matin, 26, nous vîmes autour du vaisseau plusieurs canards, des espèces de geais à pieds palmés, quelques petits oiseaux de terre et un grand nombre de taons; mais nous ne trouvâmes point de fond par cent soixante brasses. La pluie forte et continuelle que nous essayâmes mouilla jusqu'aux os tous les hommes à bord pendant deux jours et deux nuits. Le temps était toujours très-sombre, et

les vagues continuaient de battre le vaisseau avec la plus grande violence.

Le 27, la brume, la pluie et la tempête se soutinrent; une vague qui rompit sur nous enfonça les sabords du sribord, fit un grand ravage sur le pont, et emporta plusieurs choses à la mer. Nous eûmes pourtant ce même jour un rayon de soleil suffisant pour déterminer notre latitude, qui était alors de $20^{\circ} 50'$ nord; le vaisseau se trouva $50'$ plus au nord que ne portait notre estime.

Le temps se calma un peu. Le 28 à midi, nous changeâmes de direction, et nous gouvernâmes sud-quart-ouest; à une heure et demie, nous vîmes les îles Bashée, qui nous restaient du sud-quart-est au sud-sud-est; à environ six lieues. Ces îles sont toutes élevées; celle qui est la plus au nord est plus haute que les autres. Par une observation que nous fîmes, nous trouvâmes que l'île Grafton est située au 239° de longitude ouest, et au $21^{\circ} 4'$ de latitude nord. A minuit, le temps étant très-sombre, avec des raffales précipitées, nous perdîmes Edmond Morgan, tailleur; nous supposâmes qu'il était tombé dans la mer, parce que nous savions qu'il s'était enivré.

Depuis ce temps jusqu'au 3, nous nous aper-

çûmes chaque jour que le vaisseau était de dix à quinze milles au nord de notre estime. Nous avions vu la veille plusieurs mouettes, et sondant à diverses reprises pendant le jour et la nuit suivante, nous ne trouvâmes point de fond par cent soixante brasses. A sept heures du matin, nous vîmes une chaîne de brisans qui nous restaient au sud-ouest à environ trois milles, et nous nous en écartâmes. A onze heures, nous aperçûmes encore des brisans au sud-ouest-quart-sud, à environ cinq milles. A midi, nous dépassâmes l'extrémité orientale de ces brisans, dont nous n'étions pas éloignés de plus d'un quart de mille.

Le premier banc gît au $11^{\circ} 8'$ de latitude nord, et au 8° de longitude ouest des îles Bashée.

Le second au $10^{\circ} 46'$ de latitude nord, et au $8^{\circ} 13'$ de longitude ouest, de l'extrémité nord-est des îles Bashée.

Nous vîmes une mer sale au sud et sud-sud-est; cependant nous n'avions point de fond par cent cinquante brasses. A une heure, nous aperçûmes un banc de sable à bas-bord; nous l'évitâmes et nous en dépassâmes un second à deux heures. A trois heures, nous vîmes au nord-demi-est, à environ deux milles, une

petite pointe basse sablonneuse que j'appelai l'île *Sandy*. A cinq heures, nous en vîmes une autre petite, au nord-quart-est, à environ cinq milles, que je nommai *Small Key*; nous en découvrîmes bientôt après une troisième plus grande, qui était par derrière, à qui je donnai le nom de *Long-Island*. Sur les six heures du soir, étant éloignés d'environ deux ou trois lieues de la plus grande de ces îles, nous courûmes dessus; nous continuâmes cette route depuis minuit jusqu'à la pointe du jour, en sondant continuellement, sans trouver de fond.

Le lendemain, 5, nous trouvâmes que le vaisseau, qui avait été pendant quelque temps au nord, avait dérivé alors de huit milles du côté du sud.

Nous continuâmes notre route en sondant souvent, mais sans trouver de fond. Le 7, nous traversâmes des bouillonnemens d'eau causés par un courant, et nous y vîmes flotter, du nord-est au sud-ouest, de grandes quantités de bois, de feuilles de cocotiers, des espèces de pommes de sapin et des algues marines. Nous aperçûmes à midi que le vaisseau était dix milles au nord de notre estime, et que les sondes ne donnaient plus que vingt-huit brasses, même

fond. Nous étions au $8^{\circ} 36'$ de latitude nord , et au 253° de longitude ouest. A deux heures, nous découvrîmes de la grande hune l'île de Condore à l'ouest-demi-nord. A quatre heures, l'île nous restait de l'ouest au nord-ouest quart-nord, à treize lieues de distance, et ressemblait à des mondrains élevés; cette île gît au $8^{\circ} 40'$ de latitude nord, et au $254^{\circ} 15'$ de longitude.

Le 8, nous changeâmes notre direction. Le 10, étant au $5^{\circ} 20'$ de latitude nord, et au 255° de longitude ouest, nous trouvâmes un courant qui nous faisait dériver de quatre brasses par heure au sud-quart-ouest; à six heures, le 13, nous découvrîmes les îles Timon, Aros et Pisang.

Le 16, à dix heures du matin, nous passâmes la ligne une seconde fois pour entrer dans l'hémisphère austral, au 255° de longitude; et bientôt après nous découvrîmes deux îles, l'une nous restant au sud-quart-est, éloignée de cinq lieues, et l'autre sud-quart-ouest à la distance de sept lieues.

Le lendemain au matin, 17, le temps devint très-sombre et orageux, avec de grosses pluies. Nous carguâmes toutes les voiles et nous mîmes en panne, jusqu'à ce que nous pussions voir autour de nous. Nous reconnûmes alors que

c'étaient les îles de Pulo-Toté et de Pulo-Weste que nous avons vues ; nous fîmes voile jusqu'à une heure, et nous aperçûmes les sept îles. Nous continuâmes notre direction jusqu'à deux heures du lendemain au matin 18 ; le temps étant devenu très-brumeux, avec des raffales violentes et beaucoup d'éclairs et de pluie. Pendant qu'une de ces bouffées soufflait avec force, et que l'obscurité était si épaisse qu'elle nous empêchait de voir d'un endroit du vaisseau à l'autre, nous découvrîmes tout à coup, à la lueur d'un éclair, un grand bâtiment qui allait nous toucher. Le timonier mit à l'instant le gouvernail sous le vent, et le vaisseau répondant à sa manœuvre, nous passâmes à côté de l'autre sans le heurter. Ce fut le premier bâtiment que nous vîmes depuis que nous nous étions embarqués avec *le Swallow* ; le vent était si fort, que nous ne pouvions pas nous faire entendre ni savoir à quelle nation ce navire appartenait.

A six heures, le temps s'étant éclairci, nous découvrîmes à l'est-sud-est un bâtiment à l'ancre, et à midi nous aperçûmes terre à l'ouest-nord-ouest, que nous reconnûmes dans la suite être Pulo-Taya ; Pulo-Toté nous restait alors au sud 35° est, et Pulo-Weste au sud

130 est. A six heures du soir, nous mîmes à l'ancre à six heures du soir.

Le lendemain 19, à six heures, nous levâmes l'ancre et nous mîmes à la voile, et nous vîmes bientôt après en avant de nous deux bâtimens. Comme nous dérivions beaucoup, nous remîmes à l'ancre.

Le vendredi, 20, à six heures, le courant s'étant ralenti, nous virâmes à pic sur la petite ancre d'affourche, dont le câble se rompit au tiers de sa longueur. Nous primes le câble sur-le-champ, et nous nous aperçûmes qu'il avait été coupé par les rochers; quelque temps après le courant devint fort, et il s'éleva une forte brise; le vaisseau étant retombé beaucoup sous le vent, je fis voile, dans l'espérance de retrouver l'ancre que nous avions perdue. Je m'aperçus bientôt que cela était impossible sans jeter l'ancre une seconde fois. Mais comme le fond était mauvais, je craignis les suites de ce mouillage, et je résolus de mettre à la cape, d'autant plus que le temps était devenu raffaleux.

Nous ne pûmes cependant faire que très-peu de chemin jusqu'au jour suivant, 21, lorsque sur les trois heures après midi nous découvriâmes la montagne Monopin; gisant au sud-

quart-est. En avançant un peu, nous aperçûmes la côte de Sumatra à six heures et demie. Le lendemain, 22, nous continuâmes à souffrir beaucoup de retardement par les courans et les calmés; mais le lundi, 30, nous jetâmes l'ancre dans la rade de Batavia.

CHAPITRE XI.

Séjour à Batavia. — Passage de cette ville au cap de Bonne-Espérance.

Nous trouvâmes dans la rade de Batavia quatorze vaisseaux de la compagnie hollandaise des Indes orientales, un grand nombre de petits bâtimens, et le *Falmouth*, vaisseau du roi, qui était sur la vase dans un état de déperissement.

J'envoyai un officier à terre afin d'avertir le gouverneur de notre arrivée, et lui demander permission d'acheter des rafraîchissemens; je lui fis dire que je lui donnerais le salut, s'il voulait promettre de le rendre par un égal nombre de coups de canon. Le gouverneur y consentit volontiers; au lever du soleil du mardi, 1^{er} décembre, je le saluai de treize coups, et il me répondit du fort en en tirant quatorze. Bientôt après le munitionnaire envoya du bœuf frais et beaucoup de légumes que je fis servir

sur le-champ à l'équipage ; j'assemblai en même temps les gens du vaisseau ; je leur dis que je ne souffrirais pas qu'on apportât à bord aucune liqueur forte , et que je punirais sévèrement quiconque contreviendrait à cette ordonnance. Je tâchai de leur faire sentir la sagesse de ce règlement, en les assurant que l'intempérance dans ce pays leur procurerait infailliblement la mort. Afin de prévenir plus efficacement l'infraction de cette loi, je ne permis à personne d'aller à terre , excepté à ceux qui y avaient affaire , et j'eus soin qu'aucun de ceux-ci ne courût dans la ville.

Le 2 , j'envoyai le contre-mâitre et notre charpentier avec le charpentier du *Falmouth*, pour examiner le reste de l'équipement de ce vaisseau , qui avait été débarqué à Onrust , et je leur ordonnai d'acheter ce qui pourrait nous servir. Ils nous rapportèrent une paire de cargues , et nous dirent que tout le reste de l'équipement qu'ils avaient vu était pouri et hors d'usage ; qu'ils avaient trouvé les mâts , les vergues et les câbles en pièces , et que les ferrures elles-mêmes étaient si rouillées , qu'elles ne valaient plus rien. Ils allèrent aussi à bord du *Falmouth* pour examiner son calefatage , et ils reconnurent qu'il était si délabré , que , suivant

eux, la mousson prochaine acheverait de détruire le bâtiment. Le petit nombre d'hommes qui appartenaient au vaisseau étaient aussi dans le plus mauvais état : infirmes, malades, épuisés de fatigues, ils s'attendaient à être engloutis dans les flots, dès que la mousson arriverait.

Entre autres choses qui nous manquaient, nous avions perdu deux ancrés, et nous en avions besoin d'une, ainsi que de cordages de trois pouces de grosseur pour en faire des câblés ; les officiers que j'avais envoyés pour les acheter vinrent me dire que le prix qu'on leur en avait demandé était exorbitant, et qu'ils n'avaient pas voulu les payer si cher. Le samedi, 5, j'allai à terre moi-même pour la première fois ; je parcourus les différens magasins et arsenaux, et je vis qu'il était impossible de les acheter à meilleur marché ; je crus que les marchands profitaient du besoin apparent où nous étions, et qu'ils avaient résolu de nous vendre leurs marchandises quatre fois au delà de leur valeur, persuadés que nous ne pourrions pas nous rembarquer sans leur en donner ce prix. Je me décidai cependant à recourir à toutes sortes de moyens, plutôt que de me soumettre à une exaction que je regardais comme honteuse ; je leur dis que je met-

trais sûrement à la voile le mardi suivant ; que , si , pendant cet intervalle , ils voulaient traiter aux conditions que je leur avais proposées , je prendrais les articles que j'avais mis à part , mais qu'autrement je m'embarquerais sans les emporter.

Dès que je fus de retour à bord , je reçus une requête des officiers non brevetés du *Falmouth*. Ils me représentaient qu'ils n'avaient plus rien à espérer ; que le canonier était mort depuis long-temps ; que les munitions d'artillerie se trouvaient perdues , et surtout la poudre , que les Hollandais avaient ordonné de jeter dans la mer ; que le contre-mâitre , accablé de vexations et de chagrins , était devenu fou , et avait été renfermé dans un hôpital ; que tout leur équipement était gâté et pouri ; que le plancher du magasin était tombé dans une mousson pluvieuse et les avait laissés exposés aux injures de l'air pendant plusieurs mois ; qu'ils n'avaient pas pu venir à bout de se procurer un autre endroit pour s'y réfugier ; que le charpentier était mourant , et le cuisinier estropié par suite de ses blessures. Par toutes ces raisons , ils me suppliaient de les prendre à bord pour les ramener en Angleterre , ou au moins de les licencier ; ce fut avec beaucoup de

regret et de compassion que je répondis à ces malheureux qu'il m'était impossible de les soulager ; et que , puisqu'on les avait chargés de la garde de l'équipement du navire , ils devaient attendre des ordres de l'amirauté. Ils me répliquèrent que , depuis qu'on les avait laissés dans ces parages , ils n'avaient pas reçu un seul ordre de la Grande-Bretagne , et me conjurèrent ardemment de faire connaître leur malheur , afin qu'ils pussent obtenir des secours. Ils ajoutèrent qu'on leur devait dix ans de paie , qu'ils avaient vieilli en attendant leur argent , et consentaient à présent à perdre cette somme et à exercer dans leur patrie les emplois les plus vils , plutôt que de continuer à souffrir les misères de leur situation actuelle , qui étaient en effet très-grandes. Quel que fût leur état , on ne leur permettait pas de passer une nuit à terre , et lorsqu'ils étaient malades , personne ne les visitait à bord. Ils étaient d'ailleurs volés par les Malais , et sans cesse dans la crainte d'être massacrés par ces pirates ; qui , peu de temps auparavant , avaient brûlé la prise siamoise * . Je les assurai que je ferais tous

* C'était probablement une prise qu'avait faite le *Falmouth*.

mes efforts pour procurer du soulagement à leurs maux ; et ils me quittèrent les larmes aux yeux.

Comme les marchands de Batavia ne me parlèrent plus de l'ancre et des cordages que je voulais acheter, je me tins tout prêt à remettre à la voile. L'équipage avait toujours été sobre et en bonne santé depuis notre arrivée dans la rade ; on lui avait servi de la viande fraîche chaque jour ; il nous en restait encore quelque peu, avec un bœuf en vie que nous embarquâmes. Nous n'avions alors qu'un seul homme de malade, et un matelot qui avait un accès continu de rhumatisme depuis notre départ du détroit de Magellan. Le 8, à six heures du matin, nous remîmes en mer après un séjour d'une semaine à Batavia.

Le 11, à midi, nous étions à la hauteur d'une petite île, appelée *le Cap*, entre les côtes de *Sumatra* et de *Java* ; plusieurs de nos gens furent attaqués de rhumes et de dyssenteries. Le lendemain, 12, un bateau hollandais vint à bord, et nous vendit quelques tortues de mer qui furent servies à l'équipage. Vers le soir, étant à environ deux milles de la côte de *Java*, nous aperçûmes sur le rivage un très-grand nombre de lumières ; nous supposâmes

qu'on les avait allumées afin d'attirer le poisson, ainsi que nous l'avions vu en d'autres endroits.

Le lundi, 14, nous mîmes à l'ancre à la hauteur de l'île du Prince, et nous allâmes y faire de l'eau et du bois. Le lendemain matin, les naturels du pays nous apportèrent des tortues de mer, de la volaille et un sanglier, que nous achetâmes à un prix raisonnable. Nous y restâmes jusqu'au 19, préparant le vaisseau à remettre à la mer. Pendant ce temps, plusieurs de nos gens commencèrent à se plaindre de maladies intermittentes, assez semblables à la fièvre. Nous appareillâmes le lendemain à six heures, après avoir complété notre provision de bois, et pris à bord soixante-et-seize pièces d'eau.

Pendant notre séjour ici, un des matelots tomba de la grande vergue dans la chaloupe qui était le long du vaisseau. Sa chute lui fracassa le corps et lui rompit plusieurs os; en tombant, il froissa deux hommes, dont l'un resta sans parler jusqu'au 24, jour où il mourut, et l'autre eut un de ses orteils brisé. Nous avions alors seize hommes malades; et le 1^{er} janvier, le nombre était de quarante; nous avons enterré trois de nos gens, parmi lesquels était George Lewis, notre quartier-maître, marin laborieux

et le plus utile de l'équipage, parce qu'il parlait les langues espagnole et portugaise. Nous étions attaqués de dysenteries et de fièvres putrides, qui, toujours contagieuses, sont pour cette raison les plus dangereuses dans un vaisseau. L'aide du chirurgien en fut bientôt atteint, et ceux qui étaient chargés de servir les malades tombaient eux-mêmes un ou deux jours après qu'ils avaient commencé leurs fonctions. Afin de remédier à ce mal autant qu'il était en mon pouvoir, je construisis une grande chambre pour les malades, en débarrassant l'entre-pont de beaucoup de nos gens que je renvayai sur le tillac; pour la tenir toujours propre, j'y fis dresser une tenture de toile peinte; j'ordonnai qu'on l'arrosât une ou deux fois par jour avec du vinaigre et qu'on y fit des fumigations. Notre eau n'était point corrompue, on la ventilait souvent; et avant de la donner à boire, on y plongeait une grande marmite de fer, chauffée rouge, dont nous nous servions pour fondre le goudron. Les malades avaient du vin, du salép ou du sagou tous les matins pour leur déjeuné. On leur donnait deux fois par semaine du bouillon de mouton, et une ou deux volailles les autres jours. Ils avaient d'ailleurs du riz et du sucre en abondance, et une infusion de drèche assez

fréquemment ; de sorte que jamais , peut-être aucun malade n'a eu tant de rafraîchissemens dans un vaisseau. Le chirurgien était infatigable , et cependant , avec tous ces avantages , les maladies empiraient. En même temps , pour mettre le comble à notre infortune , le bâtiment faisait plus de trois pieds d'eau par quart , et toutes les œuvres mortes étaient ouvertes et relâchées.

Le 10 janvier , les maladies commencèrent à diminuer , mais plus de la moitié des gens de l'équipage étaient si faibles qu'ils pouvaient à peine se traîner. Étant ce jour là au $22^{\circ} 41'$ de latitude sud , et au $300^{\circ} 47'$ de longitude ouest , nous vîmes plusieurs oiseaux du tropique autour du vaisseau.

Le 17 , nous étions au $27^{\circ} 32'$ de latitude sud , et au $310^{\circ} 36'$ de longitude ouest ; nous aperçûmes des albatrosses et nous attrapâmes quelques bonites. Le bâtiment avait dérivé à ce jour , dix milles au sud de notre estime.

Le 24 , étant au $33^{\circ} 40'$ de latitude sud , et au $328^{\circ} 17'$ de longitude ouest , nous eûmes un coup de vent violent qui mit en pièces le grand hunier et la voile d'étai du grand mât de hune. La mer brisait sur le vaisseau d'une manière terrible ; elle rompit la peinture du gouvernail

au sribord, et emporta plusieurs des boute-hors. Nous vîmes plusieurs oiseaux et des mouches pendant la tempête, et dès qu'elle fut calmée, nous employâmes nos premiers soins à sécher les lits des malades; et tous nos gens en état de manier l'aiguille s'occupèrent à raccommoder les voiles, qui étaient très-délabrées.

A six heures du matin, du 30 janvier, nous vîmes terre, et le 4 février, nous mîmes à l'ancre dans la baie de la Table, au cap de Bonne-Espérance.

CHAPITRE XII:

Séjour au cap de Bonne-Espérance. — Retour du *Dauphin* en Angleterre.

Dès que le vaisseau fut à l'ancre, j'envoyai un officier à terre pour faire au gouverneur les complimens ordinaires. Le gouverneur le reçut avec beaucoup de civilité, et lui dit qu'il nous fournirait avec plaisir tous les rafraichissemens et les secours du Cap, et qu'il rendrait le salut par un égal nombre de coups de canon.

Nous trouvâmes au Cap une escadre de seize vaisseaux de la compagnie hollandaise, un vaisseau de la compagnie française, et *l'Amiral Watson*, paquebot de notre nation, commandé par le capitaine Griffin, et destiné pour le Bengale. Nous saluâmes le gouverneur de treize coups qu'il nous rendit. *L'Amiral Watson* nous salua de douze coups, et nous lui en rendîmes neuf; le bâtiment français nous salua de neuf coups, et nous lui en rendîmes sept.

Après nous être procuré quelques moutons et beaucoup de légumes pour l'équipage, j'envoyai le chirurgien à terre, afin d'y louer un quartier pour les malades, il ne put pas en trouver à moins de deux schellings par jour, et même à condition que, si quelqu'un de nous prenait la petite vérole, qui était alors répandue dans presque toutes les maisons, nous augmenterions cette somme, proportionnellement à la malignité qu'aurait cette maladie.

Comme ce prix était considérable, et qu'il devait probablement augmenter de beaucoup, parce que plusieurs de nos gens n'avaient pas eu la petite vérole, et que d'ailleurs il y avait du danger de s'y exposer, je priai le gouverneur de me permettre de dresser une tente dans une plaine spacieuse, appelée *Pointe verte*, à environ deux milles de la ville, et d'y envoyer les gens de mon équipage pendant le jour, sous l'inspection d'un officier qui les empêcherait de s'en écarter. Le gouverneur m'accorda sur-le-champ cette permission, et donna des ordres pour que nous ne fussions inquiétés pas personne.

Je fis donc construire des tentes dans cet endroit : j'en donnai la garde au chirurgien, à son aide et à des officiers ; et je les chargeai ex-

pressément de ne pas souffrir que qui que ce fût allât à la ville, ni qu'on apportât des liqueurs fortes dans notre quartier. Tous les malades, excepté deux, allèrent à terre le lendemain matin avec des provisions et du bois; j'ordonnai au chirurgien de procurer à ceux qui étaient très-faibles, toutes les provisions extraordinaires qu'il jugerait à propos, et en particulier du lait, quoiqu'il fût d'un prix excessif. Sur les six heures du soir, ils revinrent à bord, et il sembla que l'air de terre leur avait fait beaucoup de bien. Me trouvant très-mal moi-même, on fut obligé de me porter à environ huit milles dans l'intérieur du pays; j'y restai pendant notre séjour au Cap, et, lorsque le bâtiment fut prêt à remettre à la voile, je revins à bord sans être soulagé.

Le 10, je permis à vingt des hommes qui avaient eu la petite vérole, d'aller à la ville; je fis débarquer les autres qui risquaient de prendre cette maladie à quelque distance, en leur ordonnant d'aller dans la campagne, et de s'en revenir le soir; ce qu'ils exécutèrent ponctuellement. Pendant tout le temps que le vaisseau fut à l'ancre, je leur accordai la même liberté. Chacun s'en trouva très-bien; les gens de l'équipage, excepté les malades, qui eurent bien-

tôt recouvré la santé, étaient plus sains et plus vigoureux que lors de notre départ d'Angleterre : nous achetâmes à un prix raisonnable l'ancre et les câbles que les marchands de Batavia n'avaient pas voulu nous vendre, et en outre de grasses toiles et d'autres provisions. Nous fîmes de l'eau douce par distillation, afin de montrer aux capitaines et officiers des vaisseaux de l'Inde qu'on pouvait au besoin se procurer en mer une eau saine et potable. A cinq heures du matin, nous mîmes cinquante-six gallons d'eau salée dans une cucurbite ; à sept heures elle commença à bouillir, et dans l'espace de cinq heures et un quart, nous en tirâmes trente-six gallons d'une eau douce, qui n'avait ni mauvais goût, ni aucune qualité nuisible, comme nous l'avions éprouvé souvent ; il en resta treize gallons et demi au fond de l'alambic. Cette opération ne nous coûta que neuf livres pesant de bois, et soixante-neuf de charbon. Je crus qu'il était très-important de faire connaître cette expérience, puisque dans un long voyage on peut en mer faire provision d'une eau potable, avec laquelle on peut cuire toute espèce de denrées, faire du thé et du café ; ce qui, dans un long voyage, et surtout dans les climats chauds, peut être utile à la santé et

sauver la vie d'un grand nombre d'hommes. Pendant toute cette navigation, l'eau n'a jamais été épargnée; nous dessalions celle de la mer par distillation, lorsque nous étions réduits à quarante-cinq tonneaux, et nous conservions l'eau de pluie avec le plus grand soin. Je ne permettais pourtant pas de la prodiguer; l'officier de garde était chargé d'en distribuer seulement une quantité suffisante à ceux qui avaient des alimens à faire cuire, ou qui voulaient faire du thé ou du café.

Le 25, nos provisions d'eau et de bois étant fort avancées, et le vaisseau bientôt prêt à remettre en mer, j'ordonnai à chacun de revenir à bord, et je fis rapporter les tentes des malades. Nos gens étaient en si bon état, que dans tout l'équipage il n'y avait que trois hommes incapables de faire leur service; et heureusement, depuis notre départ de Batavia, il n'en était mort que trois. Le lendemain 26, et le jour suivant 27, les charpentiers achevèrent de calfater tout l'extérieur du vaisseau, le château d'avant et le grand pont. Nous embarquâmes du biscuit, une quantité considérable de paille et trente-quatre moutons. Sur ces entrefaites, j'allai à bord; et, après avoir démarré, je restai à attendre le vent jusqu'au soir du 3 mars; il

s'éleva alors une brise, et nous mîmes à la voile.

Le 16, à six heures du soir, nous découvri-
mes l'île Sainte-Hélène, à environ quatorze
lieues, et, à une heure du lendemain matin, 17,
nous mîmes à la cape. Vers la pointe du jour,
nous fîmes voile pour l'île, et, à neuf heures,
nous jetâmes l'ancre dans la baie. Le fort nous
salua de treize coups de canon, et nous en
rendîmes autant. Nous trouvâmes dans le port
le Northumberland, vaisseau de l'Inde de no-
tre nation, capitaine Milford, qui nous salua
de onze coups, et à qui nous en rendîmes neuf.
Les bateaux allèrent à terre le plus tôt qu'il fut
possible, et nous envoyâmes les pièces d'eau,
qui étaient vides, pour les remplir; en même
temps, plusieurs de nos gens rassemblèrent du
pourpier, qui y croît en grande quantité. Sur
les deux heures, j'allai à terre, et le fort me
salua de treize coups que je rendis. Le gouver-
neur et les principales personnes de l'île me
firent l'honneur de venir me recevoir sur le
rivage; ils me conduisirent au fort, et me dirent
qu'ils espéraient que j'y ferais ma résidence,
pendant mon séjour dans ces parages.

Le lendemain à midi, 18, nous completâ-
mes nos provisions d'eau, et le vaisseau fut prêt
à remettre en mer; nous démarrâmes afin de

profiter de la première brise, et, sur les cinq heures du soir, je retournai à bord. On tira treize coups lorsque je quittai la terre, et un égal nombre quand je mis à la voile; je rendis les deux saluts. *Le Northumberland* et *l'Osterly*, qui était arrivé à Sainte-Hélène le soir avant mon départ, me saluèrent chacune de treize coups, et je répondais à leurs saluts.

Le 21, sur le soir, nous vîmes plusieurs oiseaux qu'on appelle *frégates*, et à minuit j'en entendis d'autres autour du bâtiment. A cinq heures du matin, du 23, nous aperçûmes l'île de l'Ascension. À huit heures, nous découvriâmes un vaisseau qui faisait voile du côté de l'est; il mit en panne, et tendit un pavillon de beaupré sur son grand mât de hune; nous lui montrâmes nos pavillons, et il poursuivit alors son chemin du côté de la terre. Nous rangâmes de près le côté nord-est de l'île; mais, comme nous ne vîmes point de vaisseau dans la baie, et qu'il soufflait un vent fort, nous en profitâmes pour avancer notre route.

Le 19, nous vîmes deux troupes d'oiseaux, et, apercevant que l'eau de la mer était sans couleur, nous crûmes que la terre n'était pas éloignée, mais les sondes ne nous rapportèrent point de fond,

Le 24, à cinq heures du matin, nous aperçûmes le pic de l'île de Pico, qui nous restait au nord-nord-est, à environ dix-huit lieues. :

Il ne nous arriva rien de digne d'être raconté, jusqu'au 11 mai, lorsque, étant au 48° 44' de latitude nord et au 7° 16' de longitude ouest, nous vîmes un sloop qui donnait la chasse à un vaisseau, sur lequel il tira plusieurs coups de canon. Nous poursuivîmes aussi ce bâtiment; à trois heures, je déchargeai une pièce d'artillerie, et je le fis amener. Le vaisseau poursuivi, près d'être attrapé, envoya sur-le-champ à bord du sloop. Ce sloop anglais s'appelait *le Sauvage*; le capitaine Hammond, qui le commandait, vint me voir à bord, et me dit que, lorsqu'il avait commencé à donner la chasse à ce bâtiment, il était accompagné d'un bateau irlandais; que, en s'apercevant qu'ils étaient attaqués par un vaisseau de guerre, ils avaient pris différentes routes; que l'irlandais avait gagné le vent, et que l'autre bâtiment avait pris la fuite; qu'il avait d'abord poursuivi le bateau irlandais, mais que voyant qu'il ne pouvait l'atteindre, il s'était mis à chasser l'autre vaisseau, qui probablement lui aurait échappé, si je ne l'avais pas arrêté. Ce bâtiment était chargé de thé, d'eau-de-vie et d'autres marchandises qui ve-

naient de Roscoff en France. On l'avait trouvé gouvernant au sud-ouest, et il prétendait cependant qu'il faisait voile pour Bergen en Norwége. Ce vaisseau, qu'on nommait *Jenny*, était commandé par Robert Christian, et appartenait à la ville de Liverpool. Son cau-de-vie était renfermée dans de petits barils, et son thé dans des sacs; comme toutes les apparences lui étaient très-défavorables, je le retins afin de l'envoyer en Angleterre.

A cinq heures et demie du 13, nous vîmes les îles de Scilly. Le 19, je débarquai à Hastings dans le comté de Sussex, et le lendemain matin à quatre heures, le vaisseau mit à l'ancre aux dunes, dans un endroit sûr, après un voyage de 637 jours depuis notre départ de la rade de Plymouth. J'ajouterai, à la fin de cette narration, que, les découvertes ayant été l'objet de notre voyage, pendant tous le temps que j'ai navigué dans des mers qui ne nous sont pas parfaitement connues, j'ai toujours passé la nuit en panne; je ne faisais voile que pendant le jour, afin que rien ne pût m'échapper.

FIN DU VINGT-NEUVIÈME VOLUME ET DU VOYAGE
DE WALLIS.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUÉS

DANS CE VOLUME.

	Pag.
CHAP. I ^{er} . Passage à la côte des Patagons , avec quelques détails sur les naturels du pays.	5
CHAP. II. Passage du détroit de Magellan , avec quelques nouveaux détails sur les Patagons , et une description des côtes opposées et de leurs habitans.	23
CHAP. III. Description particulière des endroits où nous avons mouillé pendant notre passage dans le détroit , ainsi que des battures et des rochers qui se trouvent dans le voisinage.	73
CHAP. IV. Passage du détroit de Magellan à l'île de George III , appelée <i>Otahiti</i> , et située dans la mer du Sud ; avec un récit de la découverte de plusieurs autres îles , et la description de leurs habitans. . .	90
CHAP. V. Découverte de l'île d' <i>Otahiti</i> , nommé <i>île du Roi George III</i> . — Ce qui nous arriva , soit à bord du vaisseau , soit sur la côte.	112
CHAP. VI. Envoi des malades à terre. — Commerce régulier avec les habitans. — Quelques détails sur	

- leurs mœurs et leur caractère. — Leurs visites au vaisseau et quelques événemens.	144
CHAP. VII. Détails d'une expédition faite dans l'île pour en connaître l'intérieur. — Suite de ce qui nous arriva jusqu'à notre départ d'Otahiti.	173
CHAP. VIII. Description plus particulier des habitans d'Otahiti, de la vie domestique, des mœurs et des arts de ces insulaires.	186
CHAP. IX. Traversée d'Otabiti à l'île de Tinian. — Description de quelques autres îles que nous avons découvertes dans la mer du Sud.	205
CHAP. X. Description de l'état présent de l'île de Tinian, et de ce que nous y fîmes, ainsi que ce qui nous arriva dans la traversée de Tinian à Batavia.	218
CHAP. XI. Séjour à Batavia. — Passage de cette ville au cap de Bonne-Espérance.	231
CHAP. XII. Séjour au cap de Bonne-Espérance. — Retour du <i>Dauphin</i> en Angleterre.	241

FIN DE LA TABLE.